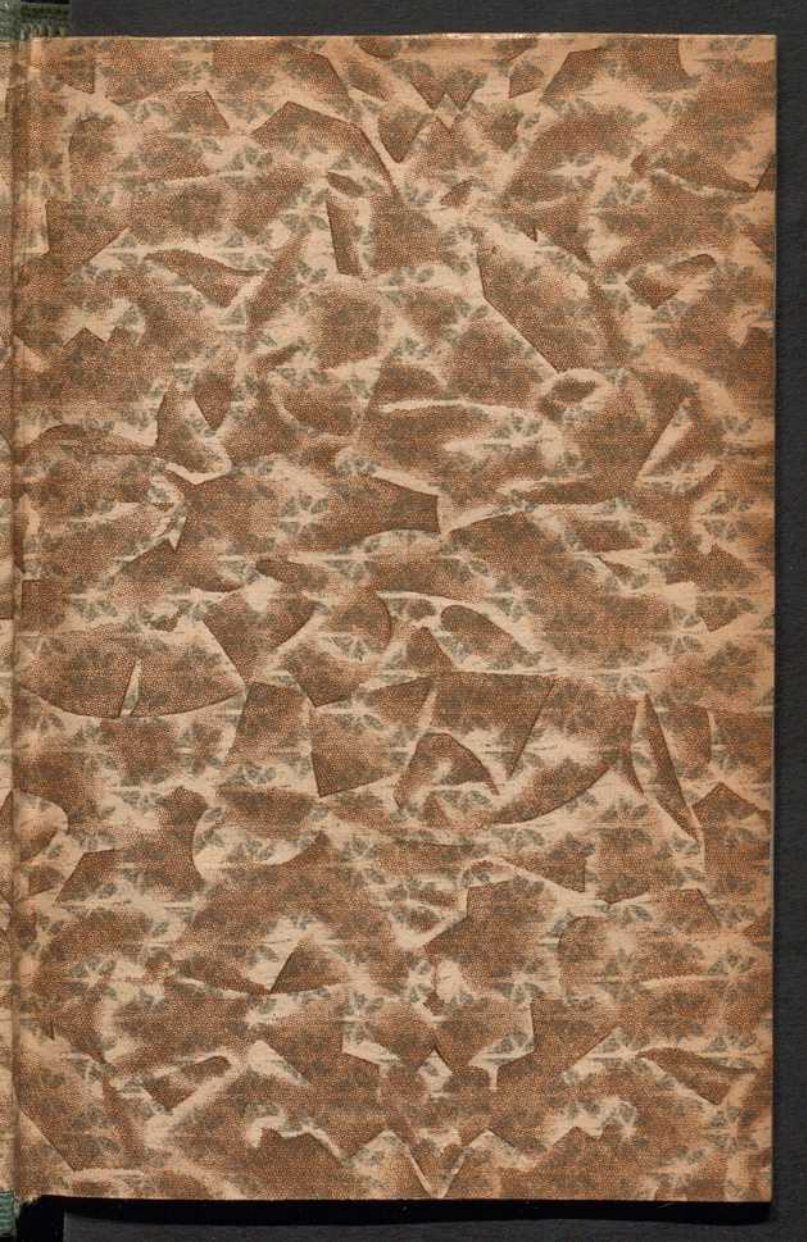
Consultation
sur place
BIBLIOTHEQUE DE SCIENCES PO
1 557 915



HISTOIRE
DÉMOCRATIQUE
DES
PEUPLES ANCIENS ET MODERNES

PAR

AGRICOL PERDIGUIER

REPRÉSENTANT DU PEUPLE.

FONDATION NATIONALE DES SCIENCES POLITIQUES
BIBLIOTHÈQUE

Temps Anciens.

Grèce.

1 fr. 25 c.

G 2264

TOME VI.

PARIS.
[illegible]CEL, rue du faubourg St-Antoine, 115,
de la Bonne-Graine, 16, au premier.

1851.

G
2264

HISTOIRE DÉMOCRATIQUE

DES

PEUPLES ANCIENS ET MODERNES

FONDATION NATIONALE DES SCIENCES POLITIQUES
BIBLIOTHÈQUE

PARIS. — IMPRIMERIE DE LACOUR ET Cie,
Rue Souflot, 16.

63.452

HISTOIRE
DÉMOCRATIQUE
DES
PEUPLES ANCIENS ET MODERNES

PAR

AGRICOL PERDIGUIER
REPRÉSENTANT DU PEUPLE.

FONDATION NATIONALE DES SCIENCES POLITIQUES
BIBLIOTHÈQUE

Temps Anciens.

Grèce.

G 2264

TOME ~~VI.~~ 6

PARIS.
MARCEL, rue Traversière-St-Antoine, 38 *bis*.

1851.

BIBLIOTECA NACIONAL

GRÈCE.

Alexandre.

Les biographes, toujours riches en généalogies, surtout lorsqu'il s'agit des hommes illustres, disent qu'Alexandre descendait d'Hercule par son père, et, par sa mère, du terrible Achille. Philippe l'avait eu d'Olympias, et sa naissance fut précédée et suivie de prodiges ; mais passons sur les inventions de la superstition. Alexandre naquit en 356 avant Jésus-Christ, le jour même que le temple d'Ephèse fut incendié. Dès son enfance, il étonna par des traits d'intelligence et de courage et par un amour excessif de la gloire. Le jeune homme était d'un caractère difficile à manier. Il fallait, pour le ranger sous la loi du devoir, user de la raison et non de la force ; aussi son père employait-il à son égard plus la persuasion que l'autorité. Les meilleurs maîtres avaient

été donnés à Alexandre ; on appela encore auprès de lui le savant Aristote, qui perfectionna son éducation et lui apprit la morale, la politique, la métaphysique. Alexandre n'entendait pas que ce qu'on lui démontrait fût également communiqué à d'autres hommes ; il voulait que les lumières, que les connaissances, que le savoir, fussent répandus sur son unique personne, afin que tout se trouvât vulgaire à côté de lui. Des auteurs louent cette prétention : nous l'appelons faiblesse, égoïsme ; car, quelle gloire y aurait-il à dépasser les autres hommes en science, si seuls nous en recevions la semence, si nous jouissions à cet égard du monopole le plus absolu, le plus inique ?

Alexandre était porté vers l'étude. La lecture était l'une de ses passions dominantes, et son livre de prédilection était l'*Iliade*, qu'il portait dans tous ses voyages, qu'il plaçait, la nuit, au chevet de son lit : il vénérait Homère !... Jeune encore, il secondaP hilippe dans ses expéditions ; il l'aida puissamment à triompher des Athéniens et des Thébains à Chéronée (338 ans avant J.-C.). Mais quand Philippe se livra à ses amours désordonnées, lorsqu'il répudia Olympias pour épouser Cléopâtre, le fils et le père se brouillèrent, et dès ce jour, il n'y eut plus de sympathie entre ces deux hommes. Alexandre se retira avec Olympias, sa mère, dans le royaume d'Epire. Philippe s'adoucit pourtant, et rappela son fils, qui vint le rejoindre. Mais la cour de Macédoine n'était plus qu'un lieu de jalousie, de haine, de trouble, de désordres. Ce fut en ce temps que Philippe tomba

sous le poignard de Pausanias, et, paroles terribles! des historiens insinuent que l'épouse et le fils de ce roi ne furent pas étrangers à sa fin prématurée (336 avant J.-C.).

A peine la mort de Philippe fut-elle connue, qu'il y eût des révoltes dans la Thrace, dans l'Illyrie, dans la Thessalie. Alexandre fondit sur ces pays et les soumit de nouveau au joug de la Macédoine. Plusieurs Etats grecs, et les Athéniens et les Thébains en tête, crurent pouvoir profiter de la jeunesse et de l'éloignement du fils de Philippe pour faire un soulèvement et reprendre leur indépendance; mais Alexandre accourut en toute hâte, surprit les Athéniens, et les contraignit à la paix. Ensuite, il avança contre Thèbes, ayant sous ses ordres une armée de trente-trois mille hommes; il l'investit, et lui fit des propositions d'accommodement. Les Thébains, que soutenait le souvenir d'Epaminondas, l'un de leurs héros, ne déposèrent point les armes. La ville dut soutenir un siége. L'attaque fut vigoureuse, la défense ne le fut pas moins. Cependant, malgré la bravoure des assiégés, Alexandre finit par l'emporter; Thèbes tomba en son pouvoir et souffrit toutes les calamités, toutes les horreurs qu'un féroce vainqueur peut faire endurer à une ville prise d'assaut.

Diodore de Sicile fait du siége de Thèbes le tableau le plus animé, que nous ne mettrons pas sous les yeux de nos lecteurs; cependant, voici sa conclusion : « La ville entière fut bouleversée; les enfants, les jeunes filles, invoquant le nom de leurs in-

fortunées mères, furent arrachés de leurs retraites; en un mot, les maisons, avec toutes les familles qu'elles renfermaient, devinrent la proie des Macédoniens, et toute la population de la ville fut réduite à l'esclavage. Quelques Thébains, couverts de blessures et près d'expirer, s'attachèrent aux corps de leurs ennemis et, les étreignant dans leurs bras, ils se donnaient la mort à eux-mêmes ainsi qu'à leurs meurtriers. D'autres se défendaient avec des fragments de lances et combattaient avec désespoir, estimant la liberté plus que la vie. Le massacre fut grand; toute la ville était jonchée de cadavres.... Les Thébains perdirent plus de *six mille* hommes et plus de *trente mille* furent faits prisonniers, sans compter les richesses immenses qui tombèrent au pouvoir du vainqueur. »

Plutarque rend compte ainsi des mêmes faits :

« La ville fut prise, livrée au pillage, *et détruite de fond en comble.* Alexandre crut que cet exemple de rigueur jetterait l'étonnement et l'effroi parmi les autres peuples de la Grèce et les obligerait à vivre en paix; mais aussi, pour donner un prétexte spécieux à cette cruelle exécution, il dit qu'il n'avait pu la refuser aux plaintes de ses alliés; il est vrai que les peuples de la Phocide et de Platée faisaient de grands reproches aux Thébains. Alexandre n'excepta de la proscription générale que les prêtres, ceux des Thébains qui étaient unis avec les Macédoniens par les nœuds de l'hospitalité, les descendants de PINDARE, et ceux qui s'étaient opposés à la rébellion. Il *vendit* tous les autres au nombre de

trente mille, et il en avait péri plus de *six mille* dans le combat (335 avant J.-C.).»

Après la destruction de Thèbes, « Alexandre, dit Diodore de Sicile, envoya une députation à ATHÈNES, pour demander qu'*on lui livrât les dix orateurs qui s'étaient déclarés contre lui*, et parmi lesquels les plus illustres étaient DÉMOSTHÈNE et LYCURGUE. Une assemblée fut convoquée ; les envoyés furent introduits et exposèrent l'objet de leur mission. Dès que le peuple en eut pris connaissance, il fut aussi alarmé qu'embarrassé : d'un côté, *il désirait sauver l'honneur de la cité*, d'un autre, à l'aspect des ruines de Thèbes, il était saisi d'épouvante et redoutait de s'exposer aux mêmes infortunes que ses voisins. Plusieurs discours furent prononcés dans l'assemblée. Enfin, PHOCION, *surnommé le* PROBE, *qui avait toujours été opposé à la conduite politique de Démosthène*, se leva et dit que ceux dont on demandait l'extradition devaient imiter l'exemple des filles de Léos et des Hyacinthides, *en subissant volontairement la mort pour prévenir le danger irrémédiable qui menaçait la patrie* : il reprocha aux orateurs comme une lâcheté et une couardise *de ne pas vouloir mourir pour le salut de l'Etat*. Mais le PEUPLE, *indigné de cette harangue, chassa tumultueusement l'orateur de l'assemblée*. »

Démosthène prit enfin la parole et fit entendre un discours très habile. Démade, son ennemi naturel, l'appuya en une circonstance si grave, ce qui surprit extrêmement, et proposa l'adoption d'un décret qui portait : « *que ces orateurs ne seraient pas*

livrés, mais qu'ils seraient jugés conformément aux lois ET CONDAMNÉS S'ILS ÉTAIENT COUPABLES. » Diodore poursuit ainsi :

« Le peuple adopta la proposition de Démade et l'envoya avec quelques autres députés auprès du roi pour faire agréer le décret. Démade fut en outre chargé de solliciter d'Alexandre d'accorder au peuple athénien *le droit de recevoir chez lui les Thébains fugitifs*. Démade s'acquitta de sa mission ; il réussit par son éloquence à décider Alexandre de se désister des poursuites dirigées contre les dix orateurs, et d'accorder tout ce que les Athéniens lui demandaient. »

Athènes, malgré ses malheurs, n'abandonnait pas les droits de l'hospitalité, de l'humanité. De combien le peuple, le pauvre peuple, ne l'emportait-il pas en dignité, en bravoure, en générosité, sur la faction aristocratique, et surtout sur ce Phocion, surnommé le Probe, qui, dans une situation si périlleuse, n'eut que des paroles de récrimination contre les patriotes, et particulièrement contre Démosthène, son rival politique ? Disons que ce fut dans ce temps-là, après le sac de Thèbes, après l'humiliation d'Athènes, lorsque l'aristocratie était dans la joie, que le cupide Eschine intenta contre Démosthène le procès dont nous avons parlé, et qui devait se terminer à la gloire de celui-ci, à la honte de celui-là. Ainsi le peuple d'Athènes, après tout ses malheurs, se maintenait digne : il refusait à Alexandre les dix orateurs, il lui demandait qu'il lui fût permis d'accueillir les fugitifs de Thèbes, il s'associait encore à la politique de Démosthène, il frappait

d'exil ses calomniateurs, les amis de l'ennemi, sous les yeux même d'Alexandre. Rien de plus admirable qu'une telle conduite, et le fils de Philippe en fut lui-même émerveillé.

Après la destruction de Thèbes et la soumission d'Athènes, Alexandre n'eut plus rien à redouter de la Grèce. Il se rendit à Corinthe, parla de l'expédition projetée par son père contre la Perse, et les Grecs assemblés dans l'isthme arrêtèrent qu'ils joindraient leurs forces à celles de la Macédoine. Alexandre « fut nommé chef de cette expédition, dit Plutarque, et reçut la visite d'un grand nombre d'hommes d'Etat et de philosophes, qui vinrent le féliciter sur son élection. » Il ajoute : « Il se flatta que DIOGÈNE, qui était alors à Corinthe, *lui rendrait aussi sa visite ;* mais voyant que ce philosophe faisait peu de cas de lui et qu'il se tenait tranquillement dans son faubourg, il alla lui-même le voir. Diogène était couché au soleil, et lorsqu'il vit venir à lui une foule si nombreuse, il se souleva un peu et fixa ses regards sur Alexandre. Ce prince, après l'avoir salué, lui demanda s'il avait besoin de quelque chose : *Oui, lui répondit Diogène, ôte-toi un peu de mon soleil.* Alexandre, frappé de cette réponse et du mépris que Diogène lui témoignait, admira sa grandeur d'âme ; et comme ses officiers, en se retournant, se moquaient de Diogène : *Pour moi, leur dit ce prince, si je n'étais pas Alexandre, je voudrais être Diogène* (335 avant J.-C.).»

Alexandre se rendit de là à Delphe, ensuite en Macédoine, où il termina ses préparatifs de guerre.

L'heure du départ allait sonner; son armée, que l'on porte à environ *quarante mille hommes*, était prête à se mettre en marche.

Donnons maintenant un coupd'œil sur l'état de la Perse.

Les rois de Perse.

Nous avons parlé en son lieu de Déjocès, de Phraorte, de Cyaxares, d'Astyage, rois des Mèdes; de Cyrus, qui s'empara de leur autorité et fonda la puissance des Perses; de Cambyse, du mage Smerdis, de Darius, le vaincu de Marathon; de Xerxès, son fils, qui, après avoir envahi la Grèce, dut la fuir avec tant de précipitation.

A partir de là la Grèce n'eut plus à subir d'invasion. Cependant la Perse continua d'être la grande nation, et son roi fut encore le grand roi.

Nous avons donné quelques détails sur le retour de Xerxès dans sa capitale après sa fatale expédition; nous avons parlé de ses amours, des vengeances de sa femme, la cruelle Amestris. Nous avons dit quelle fureur l'animait contre son fils Darius, et comment celui-ci échappa aux coups du père pour tomber sous ceux de son frère Artaxerxès Longue-Main.

Ce fut à la cour de ce même Artaxerxès que se rendit Thémistocle après sa disgrâce; ce fut ce roi qui l'accueillit si généreusement et voulut ensuite le pousser contre Cimon et les Grecs; ce fut ce roi qui, après maint échec, fut réduit à accepter des Athéniens le traité de paix le plus humiliant po u

sa nation, si redoutée jusque-là (449 avant J.-C.).

Vint ensuite Xerxès II : il régna cinq jours (424 avant J.-C.); puis, Sogdien, son assassin : il régna six mois. Darius-Nothus l'assassina et le remplaça sur le trône. Sous ce règne les révoltes, les meurtres sont à l'ordre du jour : comme la plupart de ses devanciers, ce roi périt sous le poignard. Artaxerxès-Mnémon lui succéda (405 avant J.-C.). Cyrus-le-Jeune, son frère, qui gouvernait l'Asie-Mineure en son nom, se révolte, et, après avoir engagé à sa solde des milliers de Grecs, parmi lesquels se trouvait Xénophon, avance vers Babylone dans l'espoir d'usurper l'empire; il est tué dans une bataille, et son armée dispersée. Xénophon nous a laissé l'histoire de cette aventureuse expédition. Cet Artaxerxès prit pour femme sa sœur, puis ses filles; il eut trois cent soixante concubines; et, comme les grands trouvent toujours glorieux d'imiter leurs souverains, on peut juger par là des mœurs de l'empire. Attendu qu'en ce temps les Spartiates et les Athéniens se faisaient une guerre désastreuse, il devint possible au roi de Perse de reprendre les villes grecques de l'Asie-Mineure, ainsi que plusieurs îles de la Méditerranée, et Chypre entre autres : on se rappelle le traité d'Antalcidas. Ce roi s'abandonna à toutes les faiblesses de sa condition; sa cour devint un lieu de débauches, d'intrigues, de meurtres, d'infamies. Il mourut accablé de vieillesse et de chagrins, après un règne de quarante-trois ans.

Darius Codoman le remplace (336 avant J.-C.).

Ce prince avait échappé au massacre de presque tous les membres de sa famille; il avait enduré la misère, la souffrance, et profité à l'école du malheur, ce que peu de princes savent faire. Aussi l'on vante ses hautes qualités. L'on dit également beaucoup de bien de Sisygambis, sa mère, et de Statira, sa sœur, qui devint son épouse.

La Perse avait, dit-on, joui de quinze ans de bonheur sous ce règne, mais l'orage se formait au loin. Darius en était averti; il avait levé de nombreuses troupes, il les envoya au devant de son rival, le fils de Philippe.

Expédition d'Alexandre.

I.

Alexandre part de la Macédoine avec son armée valeureuse et ses généraux expérimentés, parmi lesquels nous citerons Parménion, Héphestion, Philotas, Amyntas, Nicanor, Perdiccas, Cratère, Eumène, Ptolémée, Antigone, Cassandre, Séleucus, Léonnatus, Clitus. Il se dirige vers l'Hellespont (334 avant J.-C.). Suivons-le et soyons rapides, car, décrire des guerres, nous l'avons dit, nous conviendrait peu en présence du but que nous nous proposons. Nous avons toujours dans la pensée de nous rendre utile à nos lecteurs le plus qu'il nous sera possible.

Alexandre traverse l'Hellespont, passe d'Europe en Asie; il s'arrête un moment dans la Troade et rend hommage à la mémoire d'Achille. Memnon, l'un des généraux perses, proposait à ses collègues de ne pas combattre l'ennemi de front, de dévaster

le pays à l'approche d'Alexandre, afin d'affamer son armée et de l'empêcher d'avancer. Ce conseil fut accusé de timidité par les généraux de Darius. Le même Memnon proposait encore d'envoyer une armée en Macédoine, pour rendre à l'ennemi les maux qu'ils en recevaient, et le forcer par ce moyen à la retraite. Ce conseil ne fut pas mieux reçu que le premier. Il fut donc résolu que l'on combattrait Alexandre. L'armée perse de l'Asie-Mineure se retira derrière le GRANIQUE, et attendit. Alexandre presse sa marche ; il va établir son camp en face de l'ennemi ; les deux armées étaient séparées par le fleuve. Alexandre, impatient de combattre, s'élance dans les eaux du Granique : treize compagnies de cavalerie le suivent, le gros de son armée ne reste point en arrière ; il lutte contre le courant des eaux ; il avance vers les Perses au milieu d'une nuée de traits ennemis : il veut prendre terre, ainsi que ses troupes, et les Perses les repoussent avec la lance et l'épée. Cependant le héros marche de pied ferme, il combat corps à corps, et pendant qu'un général de Darius tombe sous ses coups, un autre tient l'épée levée sur sa tête, quand Clitus arrive, coupe la main du Perse et sauve son roi. Les deux armées se chargent, les Perses sont mis en fuite : ils laissent douze mille hommes sur le champ de bataille (334 avant J.-C.). Ce nombre est infiniment plus gros dans la relation d'Arrien.

Alexandre, qui voulait s'attacher la Grèce, et surtout Athènes, envoya à cette ville trois cents boucliers pris sur les ennemis.

Le jeune héros poursuit sa marche : il traverse la Lydie, s'empare de Sardes, fait le siége de Milet, dont il se rend maître malgré la vive défense des Perses. Ce fut là qu'il congédia son armée navale, la jugeant désormais inutile à son entreprise. Il ne garda qu'un petit nombre de bâtiments pour le transport des machines de guerre, parmi lesquels vingt appartenaient aux Athéniens. Les Perses s'étaient retirés de Milet à Halicarnasse, où ils concentrèrent leurs forces. Alexandre marche à eux pour les combattre. Sur son passage il voit toutes les villes grecques-asiatiques se déclarer en sa faveur. Il proclame bien haut que c'est pour la *liberté des Grecs* qu'il fait la guerre aux Perses. Il arrive devant Halicarnasse, il en forme le siége. Les machines jouent ; les assauts se répètent ; des deux parts la bravoure éclate ; des tours tombent sous les coups du bélier des assiégeants ; des machines macédoniennes disparaissent, consumées par les feux que lancent les assiégés, qui, en outre, font de vigoureuses sorties. Alexandre se voit un moment dans une situation alarmante, il s'inquiète. Mais les vieux vétérans, par leur exemple, raniment le courage des jeunes soldats, et, tous ensemble, ils repoussent l'ennemi, pénètrent dans la ville. Alexandre les rappelle : le lendemain Halicarnasse fut prise et détruite. Une partie des Perses avaient déjà fait leur retraite.

Secondé par ses généraux, Alexandre étend rapidement ses conquêtes : la Lydie, la Phrygie, la Carie, la Lycie, la Pamphylie, sont en sa possession. Cependant Memnon ne restait pas inactif ; à la tête

de trois cents vaisseaux, il parcourait la mer ; s'emparait de Chio et de Lesbos, et inspirait l'effroi. Mais ce chef fut emporté par une courte maladie ; sa mort fut un bonheur pour Alexandre, une calamité pour Darius, car c'était là le plus brave et le plus capable de tous ses généraux.

Darius en éprouva de l'inquiétude et se hâta d'achever ses préparatifs. Ayant levé une armée que Diodore de Sicile porte à *cinq cent mille* hommes et Plutarque à *six cent mille*, il partit de Babylone, d'autres disent de Suse, et avança au devant des Macédoniens ; il avait avec lui sa mère, sa femme, son fils et ses deux filles, car les Perses ne se mettent pas en campagne sans être suivis de toute leur maison (333 av. J.-C.).

La mort de Memnon avait rassuré Alexandre du côté de la Grèce. Les deux rois marchent au devant l'un de l'autre ; ils sont dans la Cilicie, près de se rencontrer. Mais les Perses ne peuvent croire que les Macédoniens et les Grecs, étant en si petit nombre, aient l'audace de se mesurer avec eux en rase campagne. Alexandre, lui, regarde comme une faveur des dieux l'occasion qui lui est offerte de décider, par une seule bataille, du sort de l'empire des Perses. Par des discours appropriés à la situation, il exhorte ses soldats à une lutte décisive.

Reproduisons cette harangue qu'Arrien nous a conservée (1) :

(1) Je puise, pour ce qui concerne Alexandre, principalement dans Diodore de Sicile et Plutarque ; ce sont là les deux auteurs dont les écrits m'inspirent, à son égard, le plus de con-

« Rappelez-vous tous vos exploits et redoublez « de confiance; vainqueurs, vous allez attaquer des « vaincus; un Dieu combat pour nous; c'est lui qui « a poussé Darius à quitter de vastes plaines pour « s'enfermer dans cet espace étroit où votre pha- « lange peut bien se développer, mais où le grand « nombre de ses troupes devient inutile; ils ne nous « sont comparables ni en force ni en courage. Vous, « Macédoniens endurcis, aguerris par toutes les « fatigues des combats, vous marchez contre les « Perses et les Mèdes amollis depuis longtemps par « le repos et les plaisirs. Libres, vous combattez « des esclaves. Les Grecs de chaque parti n'ont « point le même avantage. Ceux de Darius se battent « pour une solde misérable, ceux qui accompagnent « les Macédoniens, pour la Grèce et volontairement. « Si l'on considère les auxiliaires, ici les Thraces, « les Péones, les Illyriens, les Argiens, les plus forts « et les plus belliqueux des peuples de l'Europe, et « là les Asiatiques énervés et efféminés: enfin, c'est « Alexandre contre Darius. Tels sont les avantages « dans les combats, mais que d'autres dans les suc- « cès! Vous n'avez plus devant vous les satrapes de

fiance. J'emprunterai néanmoins quelques citations à Arrien et à Quinte-Curce, bien qu'ils soient, le dernier surtout, plutôt les poètes épiques que les historiens du héros Leurs œuvres sont cependant remarquables à plus d'un titre. Arrien, auteur de l'*expédition d'Alexandre* et de plusieurs autres écrits, naquit à Nicomédie, en Bithynie, 105 après Jésus-Christ; Quinte-Curce, l'auteur de la *vie d'Alexandre*, aurait vécu à peu près dans le même temps. Je me sers, pour Arrien, de la traduction Chaussard, pour Quinte-Curce, de celle de Vaugelas.

« Darius, la cavalerie du Granique, les vingt mille « soldats étrangers; voilà toutes les forces des Per- « ses et des Mèdes, toutes les nations qui leur obéis- « sent en Asie, le grand roi lui-même : cette journée « vous livre tout; vous commandez à l'Asie entière « et vos nobles travaux sont à terme. »

Alexandre avait par ses paroles produit tout l'effet qu'il désirait; des deux côtés les dispositions guerrières avaient été prises, les armées se chargèrent. Diodore dit :

« Lorsque les deux armées furent arrivées à la portée du trait, les barbares lancèrent sur les troupes d'Alexandre une si grande quantité de flèches, que ces projectiles se heurtaient dans l'air et amortissaient leur effet. Les trompettes sonnèrent des deux côtés la charge. Les Macédoniens poussèrent d'abord un immense cri de guerre ; les barbares y répondirent de manière à faire retentir de leurs voix toutes les montagnes voisines. C'était comme l'écho d'une seule voix poussée par cinq cent mille hommes à la fois. Alexandre promena ses regards de tous côtés, cherchant à découvrir Darius; dès qu'il l'aperçut, il se porta droit vers lui avec ses cavaliers d'élite, moins jaloux de battre les Perses que de remporter la victoire par ses propres efforts. »

La mêlée est rude, des multitudes succombent, Alexandre reçoit une blessure, mais les Macédoniens font des prodiges de valeur, et Darius, perdant contenance, emporté par ses chevaux effrayés, se sauve loin du champ de bataille. Son armée est mise en déroute; ses tentes, des monceaux d'or et

d'argent, un butin immense, les femmes d'un grand nombre de guerriers Perses, restent en la puissance des vainqueurs. Diodore et Plutarque portent la perte de Darius à *cent dix mille* hommes ; celle des Macédoniens se réduirait à *trois cent cinquante* hommes seulement. Cette lutte décisive fut appelée la bataille d'*Issus* (333 av. J. C.).

Alexandre, après avoir poursuivi Darius, sans pouvoir l'atteindre, retourna dans les rangs de son armée. Il se délassa dans le bain qui avait été préparé pour le roi fugitif ; et bientôt, il admira les richesses qu'il avait conquises et se livra à de nombreuses réflexions : Plutarque dit :

« Quand Alexandre vit les bassins, les baignoires, les urnes, les boîtes à parfums, le tout d'or massif et d'un travail parfait ; quand il respira l'odeur délicieuse des aromates et des essences dont la chambre était embaumée ; quand de là il fut passé dans la tente même, et qu'il eut admiré son élévation et sa grandeur, la magnificence des lits et des tables, la somptuosité et la délicatesse du souper, il se retourna vers ses amis et leur dit : *Voilà ce qu'on appelait un roi.* » Laissons Plutarque continuer son récit : « Il allait se mettre à table, lorsqu'on vint lui dire qu'on avait amené parmi les captifs la mère et la femme de Darius, avec ses deux filles ; qu'à la vue de l'arc et du char de Darius elles avaient poussé des cris lamentables et s'étaient déchiré le sein, ne doutant pas que ce prince ne fût mort. » Diodore de Sicile ajoute : « En apprenant ces scènes douloureuses, Alexandre envoya un de ses amis, Léon-

natus, pour calmer ces infortunées et porter des paroles de consolation à Sisygambis, en lui annonçant que Darius vivait encore; et enfin, qu'Alexandre prendrait lui-même soin de la famille de Darius et viendrait lui-même le lendemain la visiter et lui témoigner par des actes sa philanthropie. Les captives accueillirent ces consolations comme un bonheur inespéré ; elles regardèrent Alexandre comme un dieu et cessèrent leurs lamentations. Le lendemain, le roi accompagné d'Héphestion, un de ses amis qu'il affectionnait le plus, se rendit chez les femmes. Comme ils étaient tous deux habillés de même et qu'HÉPHESTION l'emportait pa rsa taille et sa beauté, Sisygambis prit celui-ci pour le roi, et se prosterna pour le saluer ; quelques assistants l'avertirent de sa méprise et lui indiquèrent de la main ALEXANDRE. Sisygambis, honteuse de son erreur, allait renouveler sa salutation et se prosterner devant Alexandre ; mais celui-ci lui dit en la relevant : *O mère, ne te tourmente pas, car lui aussi est Alexandre.* En lui donnant ainsi le nom de mère, le roi fit entrevoir avec quelle prévenance il allait traiter toutes ces infortunées. Il lui donna l'assurance qu'elle serait désormais pour lui une mère, et aussitôt il sanctionna sa promesse par des actions. »

Le fils de Darius eut également part aux bonnes grâces d'Alexandre, qui se comporta envers une famille malheureuse avec la plus grande générosité.

Darius, ayant atteint Babylone, réunissait les débris de son armée, et se préparait à une seconde lutte.

Après avoir fait reposer ses troupes et récompensé ses braves, Alexandre part de la Cilicie; il soumet plusieurs villes sur son passage; mais Tyr lui ferme ses portes. Il faut combattre; les assauts commencent; des travaux considérables sont faits de part et d'autre. L'attaque et la résistance sont également vives, également tenaces. Alexandre se repent un moment d'avoir entrepris ce siége; mais le dépit lui rend son courage. Les travaux recommencent avec plus d'ardeur : ceux-là élèvent des murs et des tours; ceux-ci construisent des tranchées, des ponts; comblent un bras de mer, et d'une île font une presqu'île. Alexandre fait jouer les balistes, les catapultes; il balaie les remparts. Les Tyriens opposent les machines aux machines, la défense répond énergiquement aux fureurs de l'attaque. Les combats se renouvellent toujours plus sanglants; le siége n'avance pas. Alexandre veut se retirer; mais il rougit le moment d'après d'une telle pensée. Il met en œuvre tout ce que son audace, son génie, sa fureur peuvent lui inspirer de moyens de destruction; les assauts se succèdent avec rapidité; et cette fois, plus heureux, les Macédoniens pénètrent dans la ville; les habitants la défendent pied à pied, jusqu'à l'extrémité la plus reculée. La fortune les abandonne. Les Macédoniens sont triomphants. *Sept mille* Tyriens et plus ont succombé en combattant pour la patrie. Le vainqueur irrité, maître de Tyr après un siége qui avait duré sept mois et lui avait coûté si cher, vend les femmes et les enfants à l'*enchère*, fait *pendre* tous les jeunes gens en état de

porter les armes ; le reste de la population, il la retient dans la captivité. De nouveaux habitants furent immédiatement appelés à repeupler cette industrieuse et courageuse ville (332 av. J.-C.).

Diodore de Sicile raconte le fait suivant, que je me plais à reproduire :

« L'ancien roi Straton perdit le trône par son amitié pour Darius. Alexandre laissa Héphestion maître de choisir parmi ses hôtes celui qu'il voudrait faire roi de Tyr. Voulant du bien à l'hôte chez lequel il était logé, Héphestion avait d'abord songé à le proclamer souverain de la ville. Mais celui-ci, quoiqu'un des citoyens les plus riches et les plus considérés, refusa cette offre, comme n'ayant aucune parenté avec la famille royale. Héphestion lui demanda alors de désigner à son choix un descendant de la race royale ; son hôte lui répondit qu'il en existait un, homme sage et vertueux, mais extrêmement pauvre. Héphestion ayant répliqué qu'il le ferait nommer roi, l'hôte se chargea de la négociation. Il se rendit donc auprès de celui qui venait d'être nommé roi de Tyr et lui apporta le manteau royal. Il trouva ce pauvre homme couvert de haillons et occupé dans un jardin *à puiser* de l'eau pour *un faible salaire*. Après lui avoir appris l'événement, il le revêtit des ornements royaux, le conduisit sur la place publique et le proclama roi des Tyriens. La multitude accueillit ce nouveau roi avec des démonstrations de joie, et admira elle-même ce caprice de la fortune. BALLONYMUS (c'est le nom de nouveau roi) resta attaché à Alexandre, et sa royauté peut servir

d'exemple à ceux qui ignorent les vicissitudes du sort. »

Alexandre, après ce long siége, que Darius aurait dû contrarier par divers moyens s'il avait eu le cœur ou le génie qu'on a voulu lui supposer, s'éloigna de Tyr. Il marche vers Gaza, l'assiége, et se rend maître de cette ville syrienne au bout de deux mois de lutte.

Le fils de Philippe et d'Olympias pénètre dans l'Égypte, pays courbé sous le joug du despotisme, et par conséquent incapable de résistance. Diodore dit :

« Il s'empara, *sans coup férir*, de toutes les villes de ce pays ; car les Égyptiens, mécontents des Perses qui avaient profané leurs temples et qui gouvernaient avec dureté, accueillirent avec joie les Macédoniens. »

Après avoir réglé l'administration de l'Égypte, sans rien changer à ses anciennes coutumes, Alexandre conçoit le projet de s'enfoncer dans les déserts de la Libye, pour aller consulter l'oracle de Jupiter Ammon.

« C'était un voyage, dit Quinte-Curce, qu'une petite troupe et sans attirail eût eu assez de peine à faire ; car il y a grande disette d'eau par toute cette contrée, et le ciel ne lui en est pas plus libéral que la terre. Ce ne sont que sablons infertiles, qui, étant une fois échauffés par le soleil, rendent une chaleur si cuisante qu'on y chemine comme sur un feu ; et l'on n'a pas seulement à combattre l'ardeur et la sècheresse du pays, mais le sable même qui, comme il

est profond et mouvant, fond à chaque pas sous les pieds, de sorte qu'on a grand'peine à s'en tirer. »

Alexandre s'embarque bien accompagné, et descend au lac Maréotis, où il rencontre les ambassadeurs des Cyréniens, qui lui apportent des présents, lui demandent la paix, et le supplient de bien vouloir entrer dans leurs villes.

« Il reçut leurs présents, ajoute Quinte-Curce, et après avoir fait alliance avec eux, poursuivit son chemin. Pour la première et seconde journée, il n'y eut pas de quoi se plaindre, ni de quoi se décourager, parce que l'on n'était point encore entré dans ces grandes et affreuses solitudes, quoique la terre y fût déjà stérile et la nature comme toute languissante. Mais quand ils commencèrent à découvrir ces campagnes infinies toutes couvertes de sables d'une hauteur effroyable, et qu'ils se trouvèrent engagés là-dedans comme dans une vaste mer, ils regardaient de toutes parts s'ils ne verraient point la terre. Il n'y paraissait pas un seul arbre, ni la moindre marque de terre cultivée; l'eau même portée par les chameaux dans des peaux de bouc était faillie et il n'y en avait pas une goutte dans ce terroir aride et parmi ces brûlants sablons. Avec cela les corps étaient si brûlés par l'ardeur du soleil, et l'air tellement enflammé, qu'on ne respirait qu'à peine, lorsque tout-à-coup, soit par une faveur toute spéciale des dieux, ou par une heureuse rencontre, les nuées venant à s'épandre et à s'épaissir de tous côtés, couvrirent le soleil, ce qui fut déjà un grand soulagement à ces pauvres langoureux,

bien qu'ils manquassent encore d'eau. Mais l'orage s'étant incontinent déchargé par une grosse pluie, chacun se mit à en faire sa provision, et il y en eut de si pressés de la soif, qu'ils recevaient l'eau à bouche béante comme elle tombait. On fut quatre jours à traverser ces déserts.»

Lorsqu'ils approchèrent du siége de l'oracle, Alexandre et sa troupe virent des corbeaux qui voltigeaient autour d'eux, et qui les accompagnaient et les dirigeaient dans leur marche. Enfin, ils arrivèrent au temple sacré.

« C'est une chose incroyable qu'étant situé au milieu d'une vaste solitude, dit Quinte-Curce, il soit environné d'une forêt si épaisse et d'arbres si touffus, qu'à peine le soleil les peut-il percer de ses rayons. Il est aussi abreuvé d'un si grand nombre de fontaines d'eau douce qui, coulant çà et là, nourrissent le bois et en conservent la verdure. Au reste, l'air y est si doux et si tempéré, que toute l'année n'est qu'un continuel printemps.»

J'ai donné la description du voyage d'Alexandre à travers les sables du désert et de l'oasis dans lequel se trouvait construit le temple de Jupiter-Ammon, et cela pour faire connaître à mes lecteurs la nature d'un climat et d'un territoire qui contrastent singulièrement avec ce qui frappe habituellement nos regards; mais je serai bref sur tout le reste. Alexandre consulta l'oracle, qui lui répondit favorablement. Le plus ancien des prêtres l'appela mon *fils*, et lui assura que Jupiter lui-même lui donnait ce nom. Alexandre oublia qu'il était homme, se

crut le fils de Dieu, et se persuada sans peine qu'il devait régner sur l'univers. Les flatteries, les adulations, les promesses exagérées des prêtres tombèrent dans un esprit merveilleusement disposé pour les recevoir : non-seulement Alexandre se crut fils de Dieu, il se crut Dieu lui-même (332 avant J.-C.).

Alexandre retourne en Egypte ; là, des envoyés de la Grèce lui apportent des couronnes et le félicitent de ses victoires ; des peuples nombreux de la Libye déposent à ses pieds des présents et sollicitent son alliance et son amitié. Après avoir joui des hommages des populations au milieu des fêtes et des concerts ; après avoir fondé la ville qui porte son nom, Alexandrie, ville qui devait être un jour des plus importantes, des plus célèbres de l'univers ; après avoir donné un gouverneur à cette nouvelle capitale ; après avoir distribué des garnisons dans les villes de Memphis, Péluse, et réglé toutes les affaires de la contrée, le héros s'éloigne de l'Egypte avec son armée et reparaît dans la Syrie.

Darius, instruit de sa marche, part de Babylone avec des forces considérables (on parle de *huit cent mille* hommes d'infanterie et *deux cent mille* cavaliers), se dirige entre l'Euphrate et le Tigre, et va à la rencontre des Macédoniens. « Il avait hâte, dit Diodore, de livrer bataille dans les belles plaines de Ninive, où il pouvait facilement déployer sa puissante armée. Il vint camper près du village D'ARBELLES. »

Toutefois, avant de commencer l'attaque, Darius expédia vers Alexandre des parlementaires, et voici

quelles furent, d'après Diodore, ses dernières propositions :

« Les deux rois se considéreraient comme amis; « ALEXANDRE aurait tout le pays en deçà de l'Eu- « phrate ; il recevrait trois mille talents d'argent et « DARIUS lui donnerait sa seconde fille en mariage; « enfin Alexandre, devenu gendre du roi des Per- « ses, prendrait le rang d'un fils et serait associé « dans le gouvernement de tout l'empire.»

Alexandre réunit ses amis en conseil, leur communiqua les propositions qu'il avait reçues, et les invita à émettre franchement chacun son avis. Personne n'osait répondre à cause de l'importance de la question. Parménion se leva pourtant et dit : «Si « j'étais Alexandre, j'accepterais ces propositions « et je signerais le traité. — Et moi aussi, répondit « le roi, si j'étais Parménion. » Alexandre développa ses projets dans le langage le plus fier; il fit ensuite aux envoyés de Darius la réponse que voici :

« De même que DEUX SOLEILS troubleraient l'ordre « et l'harmonie de l'univers, de même aussi DEUX « ROIS ne pourraient pas à la fois *tenir le scep- « tre de la terre*, sans occasionner des troubles « et des désordres. Allez dire à Darius que s'il tient « à être le premier souverain, *il aura à me disputer « la monarchie universelle;* mais si, au contraire, « méprisant la gloire, il préfère vivre au sein du « luxe et des plaisirs, qu'il reconnaisse Alexandre « pour maître, qui permettra alors à Darius de ré- « gner ailleurs comme son vassal. » (Diodore).

Les envoyés portèrent cette désolante réponse à

Darius, qui se mit alors en devoir de combattre : il fit partir des détachements pour contrarier la marche de son ennemi. Alexandre avança toutefois avec son armée, malgré les obstacles que les hommes et la nature pouvaient lui opposer, et alla établir son camp à peu de distance de celui des Perses : il rangea ses troupes en bataille. Le soleil du lendemain devait éclairer la chute de l'un de ces deux grands rois. Pendant la nuit, Alexandre « repassait dans son esprit les forces des Perses, les dangers qu'il courait et l'importance de la bataille qu'il allait livrer. Ce ne fut qu'à l'heure de la garde du matin qu'*il tomba dans un sommeil si profond que la lumière du jour ne put l'éveiller.* » (Diodore).

Parménion donna les ordres nécessaires : les troupes furent rangées en bataille, et comme Alexandre continuait à dormir, on l'éveilla ; jamais il n'avait goûté un sommeil plus tranquille. Il se mit à haranguer ses troupes, les exhortant à déployer toute leur bravoure. Les armées en vinrent aux mains : les Perses furent vaincus ; Darius prit la fuite (331 avant J.-C.).

Suivant Diodore, la bataille d'ARBELLE avait coûté aux Perses *quatre-vingt-dix mille* hommes tués, aux Macédoniens *cinq cents*, sans compter les blessés, qui étaient en grand nombre, et, de plus, plusieurs généraux tombés dans l'action. Arrien, et d'autres écrivains, grossissent les pertes des premiers, amoindrissent celles des seconds, mais je m'en tiens de préférence aux chiffres que je viens de donner. Diodore ne peut avoir diminué les avantages obtenus

par Alexandre. Darius chercha un refuge dans les satrapies de l'Asie. Il mit tout en œuvre pour former une nouvelle armée.

Alexandre rend à ceux des siens qui avaient succombé les derniers devoirs ; et bientôt, pour éviter l'infection que la grande quantité des cadavres gisant sur le sol devait répandre dans l'air, lève son camp et marche vers Babylone. Il y arrive ; les habitants de cette grande ville l'accueillent avec joie ; là, il se repose, ainsi que son armée, de ses longues fatigues : tous les pays qu'il avait traversés, il se les était appropriés ; des gouverneurs, des satrapes, les régissaient en son nom. Alexandre adjoignit à ses troupes, jusque-là composées de Macédoniens et de Grecs, des Perses et d'autres Asiatiques, il reçut aussi des renforts de l'Europe (331 av. J.-C.).

Alexandre, à la tête de sa vaillante armée, continue sa marche : il arrive dans l'éparchie de Sittace, pénètre dans la Susiane, s'empare de Suse : il laisse dans cette ville la mère, les filles et le fils de Darius. La femme de ce roi était morte depuis peu. Alexandre poursuit sa marche, traverse des pays divers, aucun obstacle ne peut l'arrêter : il était peu éloigné de Persépolis ; là ; « le roi vit venir à sa rencontre, dit Diodore, huit cents Grecs en habit de suppliants : ils avaient été réduits à l'esclavage par les prédécesseurs de Darius. Ces malheureux, pour la plupart avancés en âge, étaient tous mutilés : les uns avaient les mains coupées ; les autres les pieds ; d'autres les oreilles et le nez ; à ceux qui savaient quelque métier ou quelque industrie, on ne leur

avait laissé que les membres nécessaires pour l'exercice de leur état. La vue de tous ces malheureux, respectables par leur âge et par leurs souffrances, excita au plus haut degré la sympathie d'Alexandre, qui ne put retenir ses larmes. Tous supplièrent à grands cris Alexandre de les soulager de leurs maux. »

Le héros leur promit de les faire ramener dans leur patrie. Mais les victimes de la barbarie des despotes, craignant de devenir la risée des habitants de leur pays natal, vu leur difformité, déclarèrent, après s'être tous consultés, qu'ils désiraient ne point se séparer et finir leurs jours dans le lieu de leur exil, où ils se donnaient, dans leur infortune, des consolations mutuelles. Alexandre approuva leur résolution, leur fit distribuer de l'argent, des vêtements, des grains, du bétail, les exempta de tout impôt, et ordonna aux gouverneurs de prendre d'eux le plus grand soin.

Alexandre pénètre dans Persépolis, et la signale à son armée comme la ville la plus ennemie des Grecs; il l'abandonne ensuite à l'épée, à la vengeance, à toutes les passions brutales des soldats. Cette métropole de l'empire des Perses, cette ville la plus riche qu'il y eût sous le soleil, subit toutes les horreurs de la guerre (330 av. J. C.).

Après avoir à la fois célébré des fêtes et accompli des actes de destruction, Alexandre poursuit sa marche, il subjugue des villes, les unes par la force, les autres par sa seule présence. Il se met sur les traces de Darius, le suit de près,

mais bientôt il apprend la mort de ce roi, que l'un de ses satrapes avait égorgé. Alexandre rend à Darius les honneurs funèbres. Le grand roi des Perses n'existait plus. Alexandre lui avait succédé par le droit de la force; il était au faîte de la puissance et de la gloire! que pouvait-il désirer encore?... Les soldats se croyaient au terme de leurs travaux, il rêvaient le retour dans la patrie, au sein du foyer domestique; mais il en était autrement dans l'esprit de leur chef. Alexandre rassemble ses braves, leur fait entendre sa parole, les émeut; bien des résolutions sont aussitôt changées : on le suivra dans des pays plus reculés. On marche en avant; on traverse l'Hyrcanie; la plus grande partie des serviteurs, des soldats de Darius font leur soumission au nouveau-maître, qui triomphe partout (329 avant J. C.).

Au faîte des grandeurs, Alexandre faiblit; il sacrifie les mœurs de la patrie à celles des Perses; il sourit au luxe, à la magnificence des rois de l'Asie; sa cour se modèle sur celle du roi qu'il a vaincu; des courtisans l'entourent, l'encensent, empoisonnent son esprit. Il possède un sérail; *trois cent soixante-six* concubines en font l'ornement : c'est au milieu d'elles qu'Alexandre s'abandonne à la volupté, à l'orgie. Les soldats en murmurent; le chef les apaise par des présents; il les corrompt pour mieux les asservir.

Cependant des satrapes rassemblaient de nouvelles troupes; ils faisaient entendre le cri de la guerre. Alexandre sort de son assoupissement, re-

prend le cours de ses travaux : rien ne lui résiste. Il s'attache les Arimaspes, les Cédrosiens; bat les Scythes; soumet l'Arachosie et les Paropamisades, peuplades montagnardes de pays glacés. Il traverse la Médie, fonde des villes, entre autres une seconde Alexandrie. Il avance toujours : la Bactriane, la Sogdiane, l'Arie, d'autres pays, sont vaincus (328 av. J.-C.). Il bat les Basistes, pénètre dans l'Inde; là, il détruit des nations entières; il s'attache aussi, par la frayeur qu'il inspire, d'immenses populations. Il combat Porus, qui lui oppose une vigoureuse résistance, Porus qui, monté sur ses éléphants, fait un grand carnage de Macédoniens; mais cet Indien est blessé, son armée fuit. Alexandre, vainqueur, fait un sacrifice au soleil. Bientôt il accepte Porus, ainsi que Taxile, pour alliés ou pour vassaux (327 av. J.-C.). Il traverse l'Indus avec son armée, marche contre les Adrestes, leur impose la soumission. Il passe dans le pays des Cathéens.

« Chez ce peuple, dit Diodore de Sicile, il est d'usage que *les* FEMMES *se brûlent sur le bûcher de leurs maris*. Cet usage avait été établi chez ces barbares depuis qu'une femme avait empoisonné son mari. » Alexandre avance encore; il est dans les États soumis à Sopithès; il le bat, le traite ensuite en ami. Dans ce pays, « on *examine* les ENFANTS *à leur naissance*, dit Diodore; ceux qui ont les membres bien proportionnés et promettent de devenir forts, sont élevés; ceux, au contraire, dont le corps offre des vices de conformation, ne sont pas jugés dignes d'être nourris, et *on les fait périr*. »

Alexandre et ses généraux font d'autres conquêtes; la plupart des rois du pays lui rendent hommage; il en reçoit de riches présents. Alexandre se dispose à passer le Gange; il veut aller combattre les Gandarides et les Praïsiens. Mais ses soldats, fatigués de tant de luttes, épuisés par les misères qu'ils avaient eues à supporter depuis huit ans, frappés de la vigueur que les troupes de Porus avaient déployée dans les derniers combats, craignant de trouver une mort certaine et sans but de l'autre côté du fleuve, refusent de le suivre. Alexandre insiste; les soldats disent non, et ils ne vont pas plus loin. Le roi de Macédoine fut donc forcé de s'arrêter, et de mettre là un terme à son expédition. Au plus haut de sa gloire, il avait trouvé la désobéissance; la volonté du simple soldat avait triomphé de sa volonté, de la volonté du roi des rois. La retraite dut commencer (327 av. J.-C.).

II

Les routes qu'Alexandre avait suivies, il les parcourt de nouveau : il marche, passe des fleuves, perd du monde; mais des renforts lui arrivent de la Grèce. Dans sa retraite, qui n'était pas celle d'un fugitif, mais celle d'un vainqueur, il fonde des villes, construit des flottes. Embarqué sur le fleuve Acésine, qui va mêler ses eaux à l'Hydaspe, et ensuite à l'Indus, il descend jusqu'à l'Océan. L'une de ses divisions est avec lui; le plus gros de l'armée, partagée en deux, suit à pied sur les rives du fleuve, nous le commandement de Cratère et d'Héphestion.

Sur son passage, il subjugue des villes, en fonde de nouvelles, livre des combats, s'expose à mille dangers; la mort semble l'avoir atteint; mais il se relève, et, au terme de cette navigation, qui avait duré sept mois, il touche à l'Océan. Le flux et reflux l'étonnent; il ne connaissait point les effets de cette grande mer.

Alexandre quitte la flotte, qu'il laisse au soin de Néarque, et prend les routes de terre : il continue, avec son armée, ses ravages, ses massacres : il fonde une ville, il en détruit cent (327 av. J.-C).

Le conquérant traverse un immense désert, éprouve la disette, toutes les misères : la mort moissonne dans les rangs de son armée; les trois quarts des braves qui l'ont suivi dans l'Inde ne sont plus. Cependant, il entre dans la Gédrosie, contrée bien habitée, riche en subsistances; ses troupes peuvent prendre du repos; elles peuvent réparer leurs forces épuisées; des rois, des gouverneurs de provinces, pourvoient à tous leurs besoins.

Laissons parler Plutarque, et remarquons la singularité de son récit, bien qu'Arrien le contredise, sans l'infirmer toutefois :

« Après avoir fait rafraîchir quelque temps son armée, Alexandre se remit en marche et traversa en sept jours la Caramanie, dans une espèce de BACCHANALE continuelle. Porté sur une estrade de forme carrée, qu'on avait placée sur un charriot fort élevé et traîné par huit chevaux, *il passait les nuits et les jours dans les festins avec ses courtisans et ses amis.* Ce charriot était suivi d'un grand nombre d'autres,

dont les uns étaient couverts de tapis de pourpre ou d'étoffes de diverses couleurs; les autres étaient ombragés de rameaux verts qu'on renouvelait à tous moments. Ces charriots servaient à porter ses autres amis et ses capitaines qui, couronnés de fleurs, *passaient leur temps à boire*. On n'aurait vu, dans tout ce cortége, ni bouclier, ni casque, ni lance; les chemins étaient couverts de soldats qui, armés de flacons, de tasses et de coupes, puisaient sans cesse du vin dans des cratères et dans des urnes, et se portaient des santés les uns aux autres, soit en continuant leur route, soit assis à des tables qu'on avait dressées le long du chemin. Tout retentissait au loin du son des flûtes et des chalumeaux, du bruit des clairons et des danses de femmes qui ressemblaient à des bacchantes. Une marche si déréglée et si dissolue était accompagnée de jeux où éclatait toute la licence des bacchanales; on eût dit que Bacchus présidait en personne à cette orgie. Quand il fut arrivé au palais du roi de Gédrosie, il fit encore reposer son armée, en continuant toujours les mêmes jeux et les mêmes festins.

« Là, Néarque vint le rejoindre; et ce qu'il lui raconta de sa navigation lui fit tant de plaisir, qu'il résolut de s'embarquer sur l'Euphrate avec une flotte nombreuse, de *côtoyer l'Arabie et l'Afrique, et d'entrer ensuite par les colonnes d'Hercule dans la mer Méditerranée*. Il fit construire sans différer, dans la ville de Thapsaque, des vaisseaux de toute espèce, et rassembla de toutes parts un grand nombre de pilotes et de matelots. »

La marche bachique d'Alexandre et des siens est vraiment surprenante; quant à son projet d'embarquement, il prouve que ce guerrier n'était pas ignorant en géographie et aimait les découvertes; mais il ne put être accompli; voici pourquoi : pendant son expédition dans les Hautes-Indes, des révoltes avaient éclaté en Thrace, en Macédoine, en Grèce; beaucoup de gouverneurs ou satrapes, qu'il avait placés dans les pays conquis, avaient fait défection; il fallait employer l'armée de terre et de mer à réprimer et à punir, le conquérant courut donc au plus pressé.

Alexandre avait épousé Roxane ; en arrivant à Suse il épouse la fille aînée de Darius, Statira, et donne sa jeune sœur à Héphestion. Il provoque, il excite entre les Macédoniens et les Perses le plus grand nombre d'unions possible (326 av. J.C.).

Alexandre s'attache les Perses par des faveurs et de hauts emplois; il forme des troupes asiatiques qu'il veut rendre capables de se mesurer, au besoin, avec la phalange macédonienne. Les Macédoniens s'étaient refusés à passer le Gange ; ils avaient souvent élevé des clameurs d'indiscipline ; ils avaient persifflé la divinité du conquérant et sa prétendue descendance de Jupiter Ammon ; Alexandre leur en gardait rancune. Bientôt ce fut parmi les Perses qu'il choisit ses officiers-généraux et ses satellites. Les Perses étaient plus soumis ou plus serviles que les Européens, cela plaisait au fils de Philippe, au prétendu vengeur de la Grèce...

Le roi part de Suse avec son armée; parcourt

plusieurs provinces; traverse la Bagistane, et arrive à Ecbatanes dans la Médie. Il y célèbre des fêtes.

« Ce fut là, dit Diodore de Sicile, qu'Héphestion, *par suite d'une orgie*, tomba malade et mourut. » Nous lisons dans Plutarque : « Alexandre ne supporta point cette perte avec modération; il fit d'abord, en signe de deuil, couper les crins à tous les chevaux, à tous les mulets de l'armée, et abattre les créneaux des villes des environs. Le malheureux médecin *fut mis en croix*..... Enfin, cherchant dans la guerre une distraction à sa douleur, il partit *comme pour une chasse d'hommes*, et, ayant subjugué la nation des Cosséens, il les fit tous passer au fil de l'épée, sans distinction d'age ni de sexe; il appela cette horrible boucherie *le sacrifice pour les funérailles d'Héphestion* (326 av. J.-C.). »

Alexandre se dirige ensuite vers Babylone : les chaldéens, prêtres de la superstition, diseurs de bonnes et mauvaises aventures, le détournent, et pour cause, d'entrer dans cette ville. Alexandre craint les augures, fléchit; mais des philosophes grecs le fortifient, et il avance avec ses troupes au sein de la capitale de la vieille Assyrie : la population le reçoit avec bienveillance, et des fêtes lui sont prodiguées (325 av. J.-C.).

Des envoyés de presque toute la terre viennent lui rendre hommage; Alexandre est le plus grand roi de l'univers! Toutes ses volontés deviennent des lois qu'on ne peut enfeindre. Auprès de cet homme tous les autres hommes ne sont que des esclaves, des roseaux flexibles, des objets mé-

prisés et trop souvent méprisables (324 av. J.-C.).

Alexandre s'occupe à Babylone des obsèques d'Héphestion : le corps de ce favori du roi venait d'être transporté dans cette ville. On évalue à plus de soixante millions de francs les dépenses qui furent faites à cette occasion. Alexandre ordonna à tous de sacrifier à Héphestion comme à un dieu de premier ordre.

Ces pompes funèbres terminées, Alexandre passe tout son temps dans les fêtes et les plaisirs; ses débauches lui affaiblissent le cerveau; il s'abandonne aux terreurs de la superstition.

En assistant à un banquet que lui avait offert l'un de ses favoris, il but du vin avec excès; il vida même à la fin du festin d'un seul trait la grande coupe d'Hercule. « Tout-à-coup, dit Diodore, comme frappé d'un coup violent, il poussa un grand soupir, et fut emporté sur les bras de ses amis. » C'était là, probablement, une attaque d'apoplexie foudroyante, et non l'effet d'un poison *lent*, comme on l'insinua un peu plus tard. Diodore reprend : « Les domestiques le placèrent aussitôt sur son lit et veillèrent sur lui assidûment. Comme le mal faisait des progrès, les médecins furent appelés, mais aucun ne put le guérir. Enfin, en proie à d'horribles souffrances, et désespérant de sa vie, le roi ôta son anneau du doigt et le remit à Perdiccas. Lorsque ses amis lui demandèrent à qui il léguait la royauté, il répondit : AU PLUS FORT. Dans les dernières paroles qu'il prononça, *il recommandait à ses principaux amis d'honorer sa tombe d'un grand*

combat funéraire. Telle fut la fin d'Alexandre; il avait régné douze ans et sept mois (324 av. J.-C.). »

Peu après le corps de ce prince fut transporté de Babylone à Alexandrie en Égypte, et la plus grande pompe présida à cette cérémonie funèbre.

Appréciation sur Alexandre.

Quel jugement porterons-nous sur Alexandre? Fut-il, comme les uns le disent, un génie civilisateur? Fut-il, comme d'autres l'avancent, un fou qui n'avait pour but que la dévastation? Examinons-le à ces deux points de vue.

Alexandre fut passionné, ardent pour l'ETUDE, mais l'on sait quelles furent ses plaintes à Aristote; et qu'il désirait que la lumière fût laissée sous le boisseau ; il voulait s'éclairer, il ne voulait pas que les autres s'éclairassent : c'était de l'égoïsme.

Après avoir pris THÈBES, il la saccagea, et vendit trente mille de ses habitants comme du bétail ; mais les ATHÉNIENS, bien qu'ils lui eussent refusé les dix orateurs dont il avait à se plaindre, ne furent point inquiétés ; il leur permit même, sur leur demande, d'accueillir dans leur ville les Thébains fugitifs, de leur donner l'hospitalité ; et c'était là se montrer bon, grand, généreux...

Alexandre remit sur son trône le roi PORUS, qu'il avait vaincu, non sans peine ; il traita avec bonté la mère, la femme, le fils et les filles de DARIUS, qu'il avait mis en fuite ; quand, près d'Ecbatanes, des Grecs vinrent à sa rencontre et lui exposèrent leurs misères, il s'attendrit, il pleura sur leur sort et les

secourut. Mais s'il avait été dur envers les Thébains, il ne le fut pas moins envers les habitants de GAZA et les braves TYRIENS ; il fut cruel envers les COSSÉENS, qu'il tua comme du gibier pour se distraire du chagrin que lui causait la mort d'Héphestion, son favori. LE MÉDECIN de cet ami, il le fit mettre *en croix*, comme si l'art d'un mortel devait, en toute circonstance, l'emporter sur la volonté de Dieu ou les nécessités de la nature.

Après s'être montré clément envers Porus, voici comment Alexandre en usa, suivant Plutarque, à l'égard d'autres Indiens :

« Les plus aguerris des Indiens avaient coutume de vivre de la solde des villes voisines, qu'ils défendaient avec le plus grand courage. Ils faisaient souvent beaucoup de mal à Alexandre, qui finit par leur accorder UNE CAPITULATION HONNÊTE, à condition qu'ils sortiraient d'une ville où ils étaient renfermés. *Comme ils se retiraient, il les surprit dans leur marche, et les fit tous passer au fil de l'épée.* »

Ne voit-on pas dans les divers actes que nous avons énumérés, de la bonté, de la cruauté, de la grandeur, de la perfidie, enfin, le bien et le mal se heurtant, se confondant. Mais continuons notre exposition ; le lecteur doit juger sur des faits nombreux du caractère du roi de Macédoine.

Alexandre se montrait souvent généreux à l'excès envers ses généraux, qu'il traitait en vrais camarades ; cependant, d'autres fois, et surtout lorsqu'il avait bu, il se laissait emporter par la colère ; et cet homme, si affable, devenait un furieux. Ainsi, il tua

CLITUS, qui, à la bataille du Granique, lui avait sauvé la vie, en prévenant le coup que lui portait l'un des généraux perses ; il fit mourir PHILOTAS, que les courtisans accusaient méchamment de conspiration ; il fit assassiner le père de ce brave général, l'illustre PARMÉNION, auquel il devait en partie le trône et toutes ses conquêtes ; CALISTHÈNE, philosophe grec peu louangeur, il est vrai, fut encore sa victime ; il détesta le savant ARISTOTE son maître dès qu'il fut élevé au faîte de la puissance.

Alexandre avait de hautes idées sur la Divinité. Plutarque dit *qu'il applaudissait à cette maxime* : « DIEU est le père commun de tous les hommes ; mais il avoue particulièrement pour ses enfants les hommes les plus vertueux. » Toutefois, après avoir si bien parlé de dieu, Alexandre s'exalte dans son orgueil ; il se croit Dieu lui-même ; il veut se faire adorer comme tel, et punit ou voit d'un œil de haine ceux qui refusent de s'agenouiller devant sa personne. Il tombe enfin dans la plus étrange superstition.

« Il avait, dit Plutarque, l'esprit si troublé, si plein de frayeur, que les choses en soi les plus indifférentes, pour peu qu'elles lui parussent extraordinaires et étranges, il les regardait comme des signes et des PRODIGES. Son palais était rempli de gens qui faisaient des sacrifices, des expiations et des prophéties. »

Le roi de Macédoine avait dit que : s'il n'était pas Alexandre, il voudrait être DIOGÈNE. Alors il méprisait donc le luxe des Perses, leur vie efféminée,

déréglée. Quand ses généraux oubliaient la simplicité, la frugalité qui conviennent aux braves, il les en blâmait.

« Il voyait ses COURTISANS, dit Plutarque, livrés à un luxe excessif, mener la vie la plus voluptueuse et la plus recherchée. Agnon de Téos avait des clous d'argent à ses pantoufles; Léonnatus faisait venir sur plusieurs chameaux de la poussière d'Égypte, pour s'en servir à ses exercices; Philotas avait pour la chasse des toiles qui embrassaient un espace de cent stades (cinq de nos lieues); le plus grand nombre d'entre eux employait, pour les bains et les étuves, les essences les plus précieuses, et très peu se servaient d'huile; ils traînaient à leur suite des troupes de baigneurs et de valets de chambre pour faire leurs lits. »

Alexandre les en reprenait, ajoute Plutarque, avec autant de douceur que de sagesse. Cela était bien. Mais pourquoi leur faisait-il des dons, des prodigalités ruineuses, non pour lui, mais pour les peuples? Pourquoi adoptait-il le costume des Perses, et leur luxe, et leurs mœurs, ainsi que nous le voyons dans les paroles ci-dessus de Plutarque, et dans celles ci-dessous de Diodore de Sicile?

« Alexandre ayant à peu près touché au but de son entreprise, et atteint au faîte du pouvoir suprême, commença à imiter le luxe des Perses et la magnificence des rois asiatiques. D'abord il introduisit à sa cour des appariteurs d'origine asiatique, et il s'entoura d'une garde composée des hommes les plus illustres du pays, parmi lesquels se trouvait

un frère de Darius, Oxthrès. Bientôt il ceignit sa tête du DIADÈME PERSIQUE, et se revêtit de la tunique blanche, de la ceinture et de tout le reste de l'habillement des Perses, à l'exception des anaxyrides (larges pantalons) et des candis (surtout à grandes manches). Il donna à ses mignons des vêtements de pourpre, et à ses chevaux des harnais perses. Enfin il s'entoura, comme Darius, de CONCUBINES remarquablement belles, choisies parmi toutes les femmes de l'Asie; *elles étaient en même nombre que les jours de l'année* Chaque nuit, toutes ces femmes se rassemblaient autour du lit du roi, afin qu'il désignât lui-même celle qui devait passer la nuit avec lui. »

Alexandre épousa Roxane et Statira, et avait, en outre, *trois cent soixante-cinq* concubines; ce n'était pas suivre là les mœurs des Grecs. Quant à sa sobriété, nous avons en son lieu fait connaître sa MARCHE BACHIQUE au retour de l'Inde. Ajoutons encore les quelques paroles que voici de Plutarque :

« Alexandre, au retour de ce sacrifice barbare (Calanus l'Indien venait de se faire mourir dans les flammes d'un bûcher), réunit à souper un grand nombre de ses courtisans et de ses capitaines, et proposa un prix à celui qui boirait le plus. PROMACHUS fut vainqueur; il avait bu quatre mesures de vin; il reçut un talent pour prix de sa victoire, et *mourut au bout de trois jours*. Des autres convives, il y en eut *quarante et un* qui furent aussi victimes de cette débauche, parce qu'il survint un froid très violent pendant qu'ils étaient encore dans l'ivresse. »

Rappelons ici qu'Héphestion mourut des suites de son intempérance, qu'Alexandre perdit lui-même la raison et la vie après avoir fait des excès de vin, et l'on comprendra que le héros macédonien oublia souvent cette sobriété, de laquelle on l'a tant glorifié.

C'est d'après Diodore de Sicile, c'est surtout d'après la biographie que Plutarque lui a consacrée dans ses *Vies des hommes illustres*, que nous avons traité d'Alexandre ; et, l'on en sera convaincu, s'il y a du bon dans le héros macédonien, il y a aussi beaucoup de mauvais; et pourtant ce même Plutarque, dans un discours *Sur la fortune ou la vertu d'Alexandre*, ne voit plus dans le conquérant que des qualités dignes de ses éloges ; ses défauts, ses travers, ses vices, ses crimes, sont transformés en vertus, en actes de justice et de rémunération.

Plutarque veut que les Romains soient redevables de la plupart de leurs faits d'armes à la fortune; pour Alexandre, s'il faut l'en croire, il doit tout à sa seule vertu ; et loin qu'il ait eu à se louer de la fortune, c'est, au contraire, la fortune qui lui doit de la reconnaissance pour l'éclat qu'elle en a reçu. Alexandre, nous dit-il, est le plus grand des philosophes; s'il a envahi tant de contrées, ce n'a été que pour les civiliser, les servir; aucun autre motif ne l'animait. Telles sont les pensées de Plutarque sur Alexandre, et il les exprime dans le plus beau langage; on s'en convaincra par la citation que voici :

« Considérez maintenant les fruits des enseignements d'Alexandre. Il apprit aux HYRCANIENS à for-

mer des mariages légitimes; aux ARACHOSIENS à cultiver la terre; aux SOGDIENS à nourrir leurs parents dans leur vieillesse, au lieu de les faire mourir; aux PERSES à respecter leurs mères et à ne plus les épouser. Quelle admirable philosophie que celle qui a pu persuader aux INDIENS d'adorer les dieux de la Grèce, aux SCYTHES d'ensevelir les morts au lieu de les manger!...

« L'ASIE, éclairée par les connaissances qu'Alexandre y avait répandues, lisait Homère. Les PERSES, les GÉDROSIENS et les peuples de la SUSIANE, déclamaient les tragédies d'Euripide et de Sophocle... Il a semé dans toute l'Asie les institutions de la Grèce, et a retiré ces peuples de la vie grossière et sauvage qu'ils avaient menée jusqu'alors. Peu de personnes lisent les lois de Platon; des milliers d'hommes ont suivi et suivent encore celles d'Alexandre, plus heureux d'avoir été soumis par ce prince que ceux qui ont échappé à ses conquêtes. Ceux-ci n'ont eu personne qui mît fin au genre de vie qu'ils menaient; Alexandre, en soumettant les autres, les a forcés d'être heureux... En s'accommodant ainsi aux mœurs et aux usages de ces peuples, il ne se proposait rien moins que de soumettre toutes les nations de la terre à une même autorité, à une même forme de gouvernement, et de ne faire de tous les hommes qu'un seul et même peuple. Que si le génie qui avait envoyé sur la terre l'âme de ce grand prince ne se fût hâté de le rappeler à lui, tous les hommes n'auraient connu qu'une seule loi; ils n'auraient été conduits que par une seule

justice, comme par une lumière commune. Mais aujourd'hui la portion de l'univers qui n'a point connu Alexandre est comme privée de la clarté du soleil...

« Dans Alexandre, la valeur est unie à l'humanité, la force à la douceur, la libéralité à une sage économie...

« Alexandre, malgré les reproches qu'on lui fait de son amour pour le vin et de ses fureurs dans l'ivresse, fut un grand homme; il fut modéré dans l'excès de son pouvoir, *dont il n'abusa jamais*, et qui ne lui fit faire aucune extravagance. »

Les paroles ci-dessus de Plutarque ont eu la puissance de convaincre des écrivains très illustres, très progressifs de nos jours, entre autres Chateaubriand et les rédacteurs de l'*Encyclopédie moderne*, qui, à leur tour, ont aussi célébré le conquérant, et l'ont proclamé un grand civilisateur.

Je veux bien croire qu'Alexandre ait porté quelques connaissances dans les pays qu'il parcourut; mais qu'il ait fait toutes les merveilles qu'on lui attribue, voilà ce que je nie.

Alexandre aurait enseigné aux Hyrcaniens à former des mariages légitimes; aux Perses à ne plus épouser leurs mères; aux Indiens à adorer les dieux de la Grèce; il aurait rendu à d'autres nations des services non moins importants, et tout cela en ne faisant que les traverser et les saccager... Il n'aurait eu qu'à paraître dans un pays, et les usages, et les mœurs, et les religions, toutes choses dont les racines sont si profondes, si vivaces, se seraient transformés comme par enchantement!..... Enfin les

Perses, les Gédrosiens et les peuples de la Susiane auraient déclamé les tragédies d'Euripide et de Sophocle, comme si ces peuples appelés barbares eussent su par avance la langue des Grecs, et que leur instruction littéraire eût été des plus développées. Mais exposons séparément les miracles attribués à Alexandre, et tâchons d'en faire une prompte justice.

« Il a semé dans toute l'Asie les INSTITUTIONS *de la Grèce.* »

Dans la Grèce il y avait des tyrannies, des monarchies, des oligarchies, des démocraties; laquelle de ces institutions a-t-il semée, propagée, implantée de préférence? Ne serait-il pas urgent d'en être instruit avant de lui décerner à cet égard un éloge quelconque?

« Il a retiré CES PEUPLES de la vie grossière et sauvage qu'ils avaient menée jusqu'alors. »

Quoi! les Perses, les Mèdes, les Égyptiens, les Babyloniens, les Phéniciens, les Syriens, eux, dont on a tant vanté la civilisation, n'avaient connu jusqu'alors que la vie sauvage! et c'étaient des Macédoniens, des hommes qui n'ont laissé ni œuvres littéraires et artistiques, ni monuments scientifiques et philosophiques, des hommes enfin dont la capitale est restée sans nom, sans éclat, sans célébrité dans le monde, qui s'étaient donné l'expresse mission de les civiliser! La chose est-elle possible?...

« Peu de personnes lisent les LOIS de Platon; des milliers d'hommes ont suivi et suivent encore celles d'Alexandre. »

Quelles sont donc ces lois d'Alexandre? Dans

quel code sont-elles écrites ? Si Plutarque les possédait, pourquoi ne les a-t-il pas soumises à ses lecteurs ? Pourquoi ne les a-t-il pas transmises à la postérité ? Ces lois ont-elles existé ? Ces lois sont-elles connues quelque part ?... Si quelque savant les possède, qu'il daigne donc nous les communiquer, et nous les louerons si elles le méritent.

« Aujourd'hui la PORTION DE L'UNIVERS qui n'a point connu Alexandre est comme privée de la lumière du soleil. »

Dans cette portion de l'univers qui n'eut pas le bonheur de voir la face d'Alexandre se trouvait Rome ; et, chose étrange, en contradiction avec les paroles de Plutarque, ce fut la ville la plus éclairée, la plus éclatante, la moins privée de la lumière du soleil. Pas une ville, excepté Athènes, ne posséda tant de savoir, tant de science ; c'est de là que la civilisation devait rayonner sur tous les peuples ; et Plutarque lui-même, qui vivait sous le règne des premiers Césars, au sein même de cette grande ville, ne comprit rien à ce qu'il voyait ! Oh ! aveuglement de la prévention !...

« Alexandre fut modéré dans l'excès de son pouvoir, *dont il n'abusa jamais, et qui ne lui fit faire aucune extravagance.* »

Et le meurtre de Clitus ! et l'assassinat de Parménion ! et la mort de Philotas et de Calisthène ! et la mise en croix du médecin d'Éphestion ! et la chasse qu'il livra aux Cosséens pour se distraire du chagrin que lui causait la perte d'un ami ! et sa barbarie envers Thèbes et Tyr ! et les Indiens égorgés

au mépris d'une capitulation ! et sa marche bachique ! et ses assauts à qui boira le plus ! et sa croyance aux sorciers et aux magiciens ! et son obstination à se dire fils de Jupiter ! et ses prétentions à se faire adorer comme Dieu ! ne sont-ce pas là des abus de pouvoir, des actes de barbarie, de férocité, enfin de l'extravagance, du délire, de la folie ?..... Comment faudrait-il donc appeler tout cela ?

« En s'accommodant aux MOEURS ET AUX USAGES de ces peuples, il ne se proposait rien moins que de soumettre les nations de la terre à la même autorité, à une même forme de gouvernement, et de ne faire de tous les hommes qu'un seul peuple. »

Doit-on adopter des mœurs et des usages s'ils sont un progrès à reculons, tels, par exemple, que la pluralité des femmes et le sérail ? Est-ce ainsi que l'on civilise et moralise les nations ? Qui le croira ?

« Il voulait qu'il n'y eût sur la terre qu'une seule AUTORITÉ. »

Laquelle ? Le caprice d'un maître ?

« Il voulait qu'il n'y eût qu'une seule forme de GOUVERNEMENT. »

Laquelle ? La tyrannie ?

« Il voulait ne faire de tous les hommes qu'un seul et même peuple. »

Quel peuple ? Un peuple d'esclaves ? un immense troupeau ? à quoi bon ?...

Nous avons suivi Plutarque, et répondu brièvement à toutes les parties les plus importantes de son éloquent panégyrique. Nous croyons que ce peu de mots suffira pour prouver combien il faut se défier

des amplifications, combien il faut se tenir en garde contre les opinions et les jugements des hommes les plus remarquables, les plus célèbres, si nous voulons ne pas nous égarer sur leurs traces, et toucher enfin à la vérité.

Plutarque nous dit, à propos d'Alexandre :

« Si le génie qui avait envoyé sur la terre l'âme de ce grand prince ne se fût hâté de le rappeler à lui, tous les hommes n'auraient connu qu'une seule loi, ils n'auraient été conduits que par une seule justice, comme par une lumière commune. »

De telles paroles sont fort belles; cependant elles ne doivent pas nous illusionner, nous venons de le prouver par une sorte de commentaire. Entrons maintenant dans l'explication des faits ; sachons comment Alexandre voulait réaliser son vaste plan.

D'après son testament, dans lequel se trouvent consignées toutes ses pensées de réorganisation et de transformation, il devait s'emparer de Carthage, de toutes les autres nations qui habitaient les côtes de la Libye, ainsi que de l'Ibérie, et de tout le littoral, jusqu'en Sicile; c'est-à-dire de tous les pays qui bordent la Méditerranée, et qui sont maintenant l'Afrique, le Portugal, l'Espagne, la France, l'Italie, la Sicile, la Grèce, et la Turquie d'Europe et d'Asie. Il aurait provoqué une plus grande fusion entre les populations de ses États, en transportant des colonies d'Asie en Europe, et réciproquement. Il devait effectuer, par des mariages et des alliances de familles, une immense communauté d'intérêt entre les parties du monde les plus distantes les unes des

autres : c'étaient là, assurément, de vastes et beaux projets. Mais réfléchissons un peu!

Alexandre avait porté la guerre en Perse pour venger les Grecs, disait-il, des invasions qu'ils avaient subies ; il avait renversé Darius, et aussitôt après il avait pris sa place : il trônait dans ces capitales, à Babylone, à Suse, à Ecbatanes, à Persépolis; lui, le vainqueur des rois perses, il était devenu le grand roi de la Perse! et cette nation qu'il devait détruire, se relevait, se retrempait, s'agrandissait sous son autorité.... Grâce au conquérant, elle pouvait donner un jour, avec plus d'autorité que jamais, des lois et des fers aux autres nations. Ce que Cyrus, Cambyse, Darius, Xerxès, avaient vainement entrepris, Alexandre devait le réaliser, il devait soumettre les Grecs à sa puissance absolue ; les Romains, il pouvait les vaincre, les terrasser, les frapper dans leur avenir, et alors du monde il aurait fait un seul empire, dont la métropole eût été la Perse. Oui, il pouvait faire tout cela, si la mort ne fût venue le surprendre. Etait-ce là un bonheur pour l'humanité ?...

Alexandre n'était point un civilisateur, comme on l'a prétendu ; il n'était plus ni un Grec ni un Macédonien, c'était un Perse, un grand roi, et sous son puissant patrônage les mœurs et les usages que nous réprouvons, devaient déborder de l'Orient sur l'Occident, de l'Asie sur l'Europe, sur le monde entier peut-être ; parce que le prétendu vengeur de la Grèce l'aurait ainsi voulu.

Et que m'importe que l'on unisse tous les peu-

ples, si c'est par la contrainte ; que l'on fasse de toutes les nations une seule nation, si elle doit se courber sous un joug de fer ; que l'on soumette tous les hommes à la même loi, si c'est une loi de servitude ; que pouvaient donc gagner les peuples libres aux victoires d'Alexandre ? rien. Qu'avaient-ils à perdre ? tout.

Lorsqu'un prince doué d'un grand génie s'empare de vastes possessions, au sein desquelles il porte le siége de son gouvernement, qu'en revient-il au peuple valeureux qui lui a prêté le bras avec lequel il a triomphé ? rien. Il en sera même bientôt puni ; il tombera peut-être dans la dépendance de ceux qu'il a vaincus. N'a-t-on pas connu un Guillaume-le-Bâtard, duc de Normandie, conquérant de l'Angleterre ? Quel prix retira donc de sa conquête le peuple de France ? — Une lourde oppression, des misères sans nombre.

Si Alexandre eût pu jouir d'une longue vie, il devait absorber la Grèce dans ses Etats et compromettre le développement de la puissance romaine ; il eût affermi le sceptre, l'autorité dans sa famille, et les généraux, et les satrapes, et les gouverneurs de provinces, s'habituant à la soumission, à l'obéissance, au respect de la grande royauté, l'empire perse devait se relever, s'agrandir, se retremper, et parcourir une nouvelle phase pour le triomphe du despotisme et la ruine de la liberté. Il n'en fut pas ainsi grâce à une mort prématurée, et le monde y gagna beaucoup, nous le croyons.

Autrefois Parménion avait conseillé au fils de Phi-

lippe de se marier et se rendre père avant d'entreprendre son expédition d'Asie, afin, disait-il, d'avoir un jour un successeur au trône. Alexandre répondit qu'il serait honteux de s'arrêter pour célébrer des noces et attendre des naissances d'enfants. Pendant le cours de sa rapide existence, il ajouta les conquêtes aux conquêtes, mais, de ses généraux, de ses satrapes, il ne songea nullement à faire des êtres moraux : il ne leur dit jamais qu'il fallait aimer le peuple, s'occuper de son bien-être ; il ne leur inspira point des sentiments d'humanité, et les satrapes d'Alexandre n'eurent pas d'autres principes de gouvernement que les satrapes de Darius, auxquels ils avaient succédé.

Alexandre n'était point un civilisateur, c'était l'un de ces fléaux dont Dieu se sert à des temps donnés pour secouer les populations engourdies et les empêcher de se corrompre dans le repos du vice et de l'iniquité, Alexandre était un agitateur sans principes, sans but déterminé. Cependant on ne peut lui refuser le titre de grand ; nous le lui accordons ; mais qu'il nous soit permis de faire à son sujet quelques comparaisons, vulgaires, triviales, communes si l'on veut, mais vraies.

Il est des artistes supérieurs aux autres, qu'aucun autre artiste ne peut égaler, qui excellent dans l'art qui leur est propre, soit de la peinture, soit de la sculpture, soit de la musique, soit de la poésie ; ces artistes sont des hommes de génie dans leur art ; mais ils pourraient en même temps manquer de raison, ne point savoir se conduire avec sagesse,

et n'être, en définitive, que des espèces de fous: ces artistes seraient donc alors tout à la fois des hommes de génie et des insensés. Dans tous les métiers, dans toutes les conditions, les hommes les plus savants, les plus habiles, les plus forts, ne sont pas toujours les hommes les plus dignes, les plus moraux, les plus sympathiques, les plus fermes dans l'accomplissement du devoir, les plus capables de marcher à la tête des autres hommes et de les conduire à bien. Dans le même homme se trouvent parfois rassemblées les qualités les plus disparates; on remarque dans celui-là génie et lâcheté, dans celui-ci génie et dépravation; dans un autre, génie et folie. Un homme complet, possédant la tête, le cœur, le bras, c'est-à-dire, la raison, le sentiment, la force, c'est ce qu'il y a de plus rare dans le monde. Si des qualités contraires peuvent se rencontrer chez l'artisan, chez l'artiste, chez l'homme de science, pourquoi pas chez le magistrat, chez l'homme d'Etat, chez le héros, et enfin chez Alexandre?

Alexandre était doué du génie de la guerre. Il savait concevoir, exécuter, prévoir les obstacles ou les vaincre. A un siége de ville, ou sur un champ de bataille, il mettait ses forces en œuvre d'une manière admirable; ses ennemis commettaient-ils une faute, il en profitait; se trouvait-il, lui, dans une position critique, il usait de nouvelles ressources, de nouveaux moyens, et quand on le croyait près de succomber, il se relevait comme la foudre et obtenait des succès plus éclatants. Sa conception,

sa hardiesse, sa persévérance causaient l'effroi et l'admiration. Oui, il possédait le génie de la guerre; mais, ainsi que beaucoup d'autres hommes, il réunissait des qualités contraires, et ces qualités étaient, chez lui, génie et folie. Aussi était-il plein d'orgueil, de superstition; aussi négligeait-il de mettre de l'ordre dans ses affaires, et quand, au dernier terme de sa vie, ses généraux lui demandèrent : à qui laissez-vous l'empire, il répondit : AU PLUS FORT, et leur recommanda de se livrer un grand combat sur sa tombe. Conseil barbare, anti-humain, et qui ne manqua pas d'être suivi.

C'est dans Diodore de Sicile que j'ai trouvé ces paroles : *au plus fort*. Arrien et Quinte-Curce lui font dire : *au plus digne*. Mais il faut remarquer que ces auteurs ont plutôt écrit un poème qu'une histoire, et qu'ils aimaient à flatter leur héros; j'ai préféré m'en rapporter à la version de Diodore; elle est plus conforme à l'esprit d'Alexandre et aux événements qui suivirent l'heure de sa mort.

Les successeurs d'Alexandre.

En partant pour l'Asie le fils de Philippe avait laissé à OLYMPIAS sa mère, et à son général ANTIPATER, le gouvernement de la Macédoine et la direction des affaires de l'Europe : cette femme vindicative et ce chef ambitieux furent dans de constantes rivalités. Olympias se retira dans l'Epire; Antipater resta au siége du gouvernement et attendit les éventualités.

Quand Alexandre eut cessé de vivre, il y eut des

troubles. Cependant ARIDÉE, son frère naturel, reçut le titre de roi dans Babylone. Alexandre avait laissé Roxane grosse; l'enfant qu'elle mit au jour fut également proclamé roi. Il y eut deux rois, l'un était atteint d'une maladie mentale, l'autre sortait du sein de sa mère. PERDICCAS, celui des chefs auquel Alexandre avait en mourant laissé son anneau royal, fut nommé lieutenant-général du royaume et chargé de la tutelle du prince, le fils de Roxane. Les généraux se partagèrent les satrapies, les gouvernements, et prêtèrent aux deux rois et à Perdiccas le serment d'obéissance. Voici quelle fut la part de chacun.

PTOLÉMÉE eut l'Egypte; LAOMÉDON, la Syrie; PYTHON, la Médie; EUMÈNE, la Paphlagonie et la Cappadoce; ANTIGONE, la Pamphylie, la Lycie et la grande Phrygie; CASSANDRE, la Carie; MÉLÉAGRE, la Lydie; LÉONNATUS, la Phrygie de l'Hellespont; en Europe, LYSIMAQUE eut la Thrace; ANTIPATER garda la Macédoine. Enfin la Gédrosie, l'Arie, la Bactriane, la Sogdiane, la Parthie, l'Hyrcanie, la Babylonie, la Perse, la Médie, et beaucoup d'autres provinces, échurent à d'autres chefs. Porus et Taxile conservèrent leurs royaumes de l'Inde. Chaque général d'Alexandre prenait ou cherchait à prendre la plus grande part possible dans ce vaste démembrement (324 av. J. C.).

Les plus célèbres d'entre tous ces chefs étaient Perdiccas, Antipater, Ptolémée, Antigone, Cassandre, Eumène, Cratère, Lysimaque, Séleucus. Plusieurs fois il se fit des changements, des remanie-

ment de satrapies ; les intérêts, les intrigues se croisaient ; la convoitise ne laissait aucun repos à tous ces vieux soldats. Pendant que tant d'agitation se faisait parmi les successeurs d'Alexandre, qui voulaient posséder chacun un royaume ou tout au moins des positions indépendantes, des révoltes éclatèrent. « Des COLONIES GRECQUES établies par Alexandre dans les satrapies supérieures, dit Diodore, regrettaient les mœurs et la manière de vivre de leur patrie, et se voyaient avec peine reléguées aux confins de l'Empire ; elles se soulevèrent. » Perdiccas envoya des troupes contre elles. Les Grecs furent vaincus, passés aux fil de l'épée, et les Macédoniens victorieux se partagèrent leurs biens (323 av. J. C.).

Les RHODIENS chassèrent la garnison macédonienne et proclamèrent l'indépendance de leur ville (323 av. J. C.).

Les ATHÉNIENS, jugeant le moment favorable pour relever la Grèce de son abaissement, résolurent d'entreprendre contre Antipater la guerre appelée *Guerre lamiaque*. Voici le décret qui fut voté à cette occasion, en 323 avant J. C., dans l'assemblée du peuple d'Athènes.

« Le peuple appellera tous les Grecs à combattre « pour la LIBERTÉ COMMUNE ; les villes seront déli- « vrées des garnisons étrangères ; on construira « une flotte de quarante trirèmes et de deux cents « tétrarèmes ; *tous les Athéniens feront partie du « service militaire actif jusqu'à l'âge de quarante « ans* ; trois tribus seront chargées de la garde de

« l'Attique et les sept autres se tiendront prêtes « pour les expéditions hors du territoire; on enverra « des députés dans toutes les villes grecques, pour « déclarer que si le peuple athénien, estimant la « Grèce la patrie commune des Grecs, a jadis com- « battu sur mer les barbares venus pour leur appor- « ter l'esclavage, il saura bien maintenant, *pour le « salut commun des Grecs, risquer son existence, « ses richesses et ses navires.* » (Diodore de Sicile.)

Les Etoliens, les Argiens, les Sicyoniens, les Eliens, les Messéniens, les Doriens, les Locriens, les Phocidiens, une partie des Thessaliens, des Phthiotes de l'Achaïe, d'autres peuples encore se déclarèrent prêts à suivre les Athéniens. Mais d'autres Grecs gardèrent la neutralité; les fiers Spartiates furent du nombre ; il en fut qui allèrent plus loin ; ils soutinrent les Macédoniens. Le parti des riches, dans toute la Grèce et à Athènes même, était contraire à ce mouvement émancipateur et tout populaire.

Les Grecs amis de l'indépendance se réunissent sous le commandement de LÉOSTHÈNE, d'Athènes, brave général. DÉMOSTHÈNE vivait encore ; son âme était toujours ardente pour la liberté.

Antipater laisse à Sipas le commandement de la Macédoine, et marche contre la ligue des Grecs. Des combats se livrent ; les Grecs triomphent; Antipater recule avec son armée ; ils se réfugient dans la ville de LAMIA : les Grecs en forment le siége, le pressent vivement ; les Macédoniens sont aux abois, quand Léosthène reçoit un coup de pierre à

la tête. Trois jours après ce chef était mort. Les Athéniens rendirent des honneurs funèbres à ce brave. ANTIPHILE le remplaça dans le commandement de l'armée (323 avant J.-C.).

Léonnatus vient au secours d'Antipater; les Grecs en sont instruits, lèvent le siége de Lamia, brûlent leur camp et vont au-devant de ce général et de ses troupes, afin de les combattre avant qu'ils aient fait leur jonction avec les autres Macédoniens. Les armées se rencontrent, Léonnatus est tué, ses troupes sont vaincues. Antipater arrive, mais trop tard. Il observe ses ennemis, puis il se retire sans avoir osé combattre. Cratère vient au secours d'Antipater, leurs forces s'unissent. Elles s'élèvent à *quarante mille* fantassins, *trois mille* archers, et *cinq mille* cavaliers. Les Grecs n'ont que *vingt-cinq mille* fantassins et *trois mille cinq cents* cavaliers; mais ils ne fuient pas. Les deux armées approchent l'une de l'autre, combattent. Les Thessaliens, qui forment la cavalerie des Grecs, font face avec avantage; les Grecs ne peuvent soutenir le choc de la phalange macédonienne : ils reculent en bon ordre, en rendant à l'ennemi les coups qu'ils en reçoivent. Ils gagnent les hauteurs : le combat se ranime, se prolonge et cesse. La lutte n'avait point été décisive : cependant, les Macédoniens avait eu l'avantage (322 avant J.-C).

Les armées se séparent. Antipater et Cratère portent la guerre dans la Thessalie, prennent d'assaut plusieurs villes, les autres s'effraient, et la Thessalie se détache de la ligue des Grecs. D'un autre côté,

la flotte athénienne, composée de *cent soixante-dix* navires, avait été battue par la flotte macédonienne qui en comptait *deux cent quarante* (322 avant J.-C).

Les Athéniens et les Etoliens n'étaient point secondés ; l'armée ne recevait aucun secours, aucunes recrues, aucun encouragement ; la démocratie, malgré ses efforts, n'avait pu réveiller l'esprit patriotique de la Grèce, que les riches s'efforçaient de paraliser. En cette circonstance, Antiphile et Ménon, les deux généraux des Grecs, crurent qu'il fallait obtenir la paix, et se retirèrent avec ce qui leur restait encore de troupes.

Antipater avait dissous la ligue grecque. Il marcha contre Athènes. Les Athéniens, dans l'impossibilité de se défendre seuls contre des forces trop considérables, se soumirent en gémissant. Démosthène fut obligé de fuir sa patrie : il se réfugia dans l'île de Calaurie, où il devait bientôt périr (322 avant J.-C.).

Le vainqueur laissa aux Athéniens leurs villes, leurs biens, toutes leurs richesses ; mais il abolit le gouvernement démocratique, auquel il substitua l'oligarchie, le gouvernement des riches, qui s'accommode des situations les plus humiliantes. Phocion avait été fait gouverneur. Sous cet homme tant vanté Athènes est soumise à une garnison macédonienne et porte le joug de la servitude ; les patriotes sont sacrifiés, spoliés. Toutes les villes durent reconnaître la toute puissance de la Macédoine : la Grèce entière avait perdu son indépendance, sa liberté.

Eh ! pourrions-nous ne pas aimer les braves qui, profitant d'un instant favorable, bravèrent la mort, les misères personnelles, pour redonner à la patrie l'éclat de ses beaux jours ? Ils furent vaincus ! Mais en eût-il été de même si les riches eussent eu de la foi, du courage, de la générosité ? si, comme les pauvres, ils eussent aimé leur pays, s'ils l'eussent servi de toute leur âme, de toutes leurs forces ; si, en place de prêcher la modération, la prudence, ou plutôt la peur, la lâcheté, la soumission qui déshonore, ils se fussent mis à la tête du peuple pour combattre résolument en faveur de la liberté ? Assurément non. C'est donc aux riches, à l'aristocratie, que nous imputons l'asservissement de la Grèce (322 avant J.-C.).

Que font les généraux d'Alexandre ? PTOLÉMÉE se met en possession de l'*Egypte* et lève des troupes. Craignant Perdiccas, il fait alliance avec Antipater.

PERDICCAS, qui siégeait à Babylone, marche contre Ariathès, souverain de la Cappadoce, qui n'avait jamais voulu faire sa soumission à Alexandre ; il le bat, le prend, le fait mettre en croix, ainsi que toute sa famille, et donne son royaume à Eumène. De là, il se dirige contre d'autres satrapes, contre d'autres provinces, prend des villes, les détruit, passe au fil de l'épée les habitants qu'il redoute le plus ; les autres, il les vend à l'enchère. Après ces succès, Perdiccas épouse deux femmes. Il vise à l'autorité suprême. Antigone et Démétrius, le craignant, se sauvent de nuit de Babylone ; ils se rendent en Macédoine, auprès d'Antipater.

Perdiccas envoie Eumène combattre Antipater, et lui-même il marche contre Ptolémée. Les armées se rencontrent; guerre partout!.. Alexandre est obéi... Ses généraux se livrent un grand combat funèbre. Cratère, Néoptolème, Perdiccas, sont tués. Ce dernier avait régné trois ans. Après sa chute, ses amis sont massacrés (322 avant J.-C.).

ANTIPATER se rend à Babylone, se fait déclarer régent. Il revêt à ce titre l'autorité suprême. Il fait un nouveau partage des satrapies; ses amis sont favorisés. Il retourne en Macédoine avec les deux rois. En leur absence, ANTIGONE gouverne l'Asie (321 avant J.-C.).

Antipater, Antigone, Ptolémée, Lysimaque, gouvernent, l'un la Macédoine, l'autre Babylone et l'Asie, le troisième, l'Egypte et Cyrène, le quatrième, la Thrace. Ces chefs, auxquels il ne manque plus que le titre de rois, se détestent, se combattent par eux-mêmes et par leurs amis, auxquels ils montrent en perspective des richesses, des honneurs, des satrapies. Le sang coule à flots.

En Macédoine, Antipater meurt; Polyspherchon le remplace comme régent. Mais Cassandre est jaloux et murmure de ce qu'il n'a point hérité de la place de son père, qu'il croyait lui être due. L'Asie éprouve de nouveaux troubles; chaque chef de satrapie veut se rendre indépendant. Antigone, qui gouverne à Babylone, intrigue. Il députe vers Eumène pour se l'attacher. Il veut expulser les anciens satrapes et les remplacer par ses amis, par ses créatures.

Cassandre veut remplacer Polyspherchon. Il conspire, il cherche à s'attacher la Grèce, et à la faire révolter en sa faveur (321 avant J.-C.).

Antipater avait institué des gouvernements oligarchiques, parce que les riches, à la tête desquels était Phocion, faisaient infiniment bon marché de l'indépendance de la patrie. Cassandre, son fils, s'appuyant sur le même parti, espère supplanter Polyspherchon. Celui-ci, pour tromper son attente, promet, par un décret royal, de rendre aux villes grecques le gouvernement populaire et l'indépendance, d'en retirer par conséquent les garnisons macédoniennes ; voici un fragment de ce décret :

« Nous vous honorons de notre ancienne affec-
« tion, et nous vous apportons la paix. Nous vous
« rendons également les formes de gouvernement
« dont vous avez joui sous Philippe et sous Alexan-
« dre, et nous vous confirmons dans le droit de
« maintenir l'intégrité de leurs ordonnances. *Nous*
« *rappelons tous ceux qui ont été* BANNIS *par nos*
« *généraux depuis l'époque qu'Alexandre est passé*
« *en Asie, et nous voulons que ces bannis, rentrés*
« *dans leurs foyers, soient complètement amnistiés*
« *et déclarés capables de prendre part au gouverne-*
« *ment ;* que tout décret porté contre eux soit aboli.
« Il n'y aura d'exception qu'à l'égard des assassins
« et des sacriléges, bannis conformément aux lois. »
(Diodore de Sicile.)

Une force étrangère dominait la ville. Nicanor occupait les fortifications d'Athènes avec ses troupes. Il avait été placé là par Cassandre au moment

de la mort d'Antipater son père, et avant qu'on lui eût désigné un successeur : ce chef, reconnaissant envers Cassandre, et contrariant les vues de Polyspherchon, refusa, malgré la teneur des décrets, de rendre aux Athéniens les forteresses dont il était en possession. Ceux-ci s'en plaignirent ; Polyspherchon envoya des troupes sous le commandement de son fils Alexandre. Le gouvernement démocratique fut relevé. Les exilés furent rappelés, les patriotes qui avaient souffert sous le gouvernement précédent, obtinrent les emplois. Les serviteurs de l'oligarchie, qui les avaient persécutés, proscrits, furent jugés, condamnés, les uns à la prison, d'autres à l'exil, d'autres à la mort. PHOCION se trouvait parmi ces derniers. Le peuple fut sévère à son égard, mais lui-même, il avait été sévère à l'égard de beaucoup de ses adversaires politiques. Cet ennemi de Démosthène, de Léosthène, de tous les zélés serviteurs de la patrie, cet ami de l'étranger et de la paix à tout prix, n'avait pas les hautes qualités que les écrivains lui attribuent : ce n'était qu'un égoïste enveloppé dans des formes graves, composées, et nous comprenons la haine du peuple à son égard. Pour les amis de l'indépendance, il était coupable (320 avant J.-C.).

Le fils de Polyspherchon avait repris toutes les forteresses, à l'exception d'un point inexpugnable, dont Nicanor restait encore maître. Il pouvait toutefois retirer la garnison macédonienne, et laisser aux Athéniens la garde de leur ville ; il n'en fit rien. Les réclamations adressées à cet égard par ceux-ci à

Polyspherchon furent de nul effet. L'étranger, en dépit des plus belles promesses, était toujours le protecteur ou l'oppresseur d'Athènes. Le cœur des démocrates en souffrait, et leurs illusions se dissipaient.

Plus tard, Nicanor, maître de la citadelle, parvint à ouvrir à Cassandre, avec lequel il n'avait cessé d'entretenir des intelligences secrètes, le port du Pirée, et de là il domina la ville.

Les Athéniens, qui n'avaient pu obtenir de Polyspherchon leurs ports, leurs forteresses, leur entière indépendance, toutes choses qui leur avaient été promises, se soumettant à la rigueur des circonstances, traitèrent avec Cassandre, et reçurent de lui pour gouverneur DÉMÉTRIUS DE PHALÈRE, homme de mérite; ils se trouvèrent encore heureux de passer d'un semblant d'indépendance à une servitude supportable (318 av. J.-C.).

Antigone, Ptolémée, Polyspherchon, Cassandre, se livrent pendant des années entières, soit par eux-mêmes, soit par leurs généraux, des batailles sans nombre. Tous les chefs, tous les soldats, ont jadis marché sous les mêmes drapeaux; ils se connaissent réciproquement; aussi, n'ont-ils point de répugnance les uns pour les autres; le nom de patrie, ils l'ont oublié; pour eux, il n'est point de foi, point de principes, point de devoirs; aussi, les trahisons sont-elles fréquentes. Ces hommes passent sans scrupules du drapeau d'un prétendant sous le drapeau de son rival. Chacun trahit dès qu'il croit trouver un avantage quelconque à le faire. Non, jamais

on ne vit tant d'intrigues, tant de luttes, tant d'avarice, tant de prodigalité, tant de barbarie, tant de bassesse et de dégradation. Telles étaient les suites des exploits d'Alexandre, ce grand civilisateur !...

Antigone affermit son autorité en Asie, son fils Démétrius le seconde. Cassandre marche sur la Macédoine, s'en empare ; il fait *mettre à mort* OLYMPIAS, mère d'Alexandre, femme toute souillée de crimes. Il tient enfermée Roxane et son fils : la royauté le tente, il se rendra criminel (316 av. J.-C.).

Séleucus, pour éviter la mort que lui préparait Antigone, s'enfuit de Babylone, dont il était satrape, et se rend en Égypte (315 av. J.-C.).

Antigone affiche une extrême ambition ; il cause de l'inquiétude à ses rivaux ; ils s'unissent ; ils vont le combattre ; le sang coule ; la paix se fait enfin.

CASSANDRE gardera le commandement de l'armée en Europe jusqu'à la majorité du fils d'Alexandre et de Roxane ; LYSIMAQUE garde la Thrace ; PTOLÉMÉE, l'Égypte ; ANTIGONE, l'Asie ; et la GRÈCE recouvrera son indépendance. Telles étaient les clauses du nouveau traité, mais la bonne foi était inconnue des contractants.

Cassandre fait *égorger* dans leur prison ROXANE et son FILS, et le voilà roi de Macédoine. Ses rivaux se réjouissent dans le fond de l'âme de cet assassinat (311 av. J.-C.).

Ils n'ont plus à redouter les prétentions du fils de leur maître, au nom duquel ils avaient usé de la puissance jusque-là. Ils sont rois désormais, et ils en prennent le titre : CASSANDRE est roi de *Macé-*

doine; LYSIMAQUE, roi de *Thrace;* PTOLÉMÉE, roi d'*Égypte;* SÉLEUCUS, après une action hardie, se fait déclarer roi de *Babylone;* ANTIGONE est roi de l'*Asie*.

Antigone ne mettait point de frein à son ambition; il voulait régner sur le monde entier. Une nouvelle coalition se forme contre lui. Les combats sur terre et sur mer recommencent avec un redoublement d'énergie. La lutte est longue. Le fils d'Antigone, Démétrius, fait des prodiges de valeur; il chasse les garnisons étrangères des villes grecques, et rend successivement à Athènes, à Mégare, à Thèbes, à Sicyone, à Corinthe, à Buta, à Scyrum, etc., l'indépendance et la liberté. Mais de tels trésors, pour qu'ils aient un prix réel, ne doivent pas nous être offerts par les mains d'un maître; non; nous devons les conquérir, et surtout être dignes de les posséder (303 av. J.-C.).

La coalition des rois finit par triompher d'Antigone, qui fut vaincu et tué à la bataille d'IPSUS. Ses vastes États furent déchirés, partagés entre les vainqueurs. Séleucus eut la plus forte part; il fut le plus puissant des rois, et ce fut dans la Syrie qu'il établit le siége de son empire. La Grèce retomba dans la servitude (301 av. J.-C.).

Le fils d'Antigone, Démétrius, se relève avec éclat. Il parvient à usurper le trône de Macédoine (294 av. J.-C.).

Les ennemis naturels de son père et les siens se joignent à PYRRHUS, dit le Grand, roi d'Épire, et le chassent. Il va mourir en Asie, dans les fers de Sé-

leucus (288 av. J.-C.). Ce même Séleucus détrôna et tua son vieil ami Lisymaque; il tomba bientôt sous le poignard de Ptolémée Céraunus, que les Gaulois vainquirent et décapitèrent un peu plus tard.

Après la mort des illustres et sanguinaires lieutenants d'Alexandre, leurs enfants, leurs amis, leurs élèves, parmi lesquels se trouvait Pyrrhus, continuèrent leur œuvre de dévastation. La Grèce essaya vainement de se relever.

Que de combats sur terre et sur mer se livrèrent tous ces furieux! Combien de villes, combien de campagnes ils dévastèrent et détruisirent! quels flots de sang ils firent couler! Et ce sang ne devait fertiliser aucune idée, aucun principe d'avenir. Ils combattaient pour la puissance, pour la gloire, ils croyaient s'illustrer, les insensés, aux yeux de la postérité, et la postérité les a dédaignés! Le peuple connaît les champs de bataille de Marathon, des Thermopyles, de Salamine, de Platée, de Mycale, et son cœur bat à leur seul souvenir, parce qu'on y combattit pour la liberté; mais il ignore sur quels terrains se sont déchirés les lieutenants d'Alexandre. Le peuple sait les noms de Miltiade, de Léonidas, d'Aristide, de Thémistocle, de Thrasybule, parce qu'ils étaient les soldats d'une juste cause. Il n'a pas oublié les noms de Solon, de Socrate, de Diogène, de Démosthène, parce que ces hommes représentent des idées : mais que sont pour lui les Perdiccas, les Antipater, les Ptolémée, les Séleucus, les Antigone, les Lisymaque, les Cassandre,

les Démétrius et les Pyrrhus, malgré leur génie, leur courage, leurs faits d'armes extraordinaires? Des inconnus; et s'il sait leurs noms, c'est pour les mépriser!.. Que cela prouve bien la solidité de son esprit, la moralité de ses sentiments! Celui donc qui veut vivre éternellement dans la mémoire des peuples, dans leur cœur surtout, ce n'est pas après la richesse, après la puissance, après la gloire qu'il doit courir; non, mais il doit combattre pour la liberté, pour la justice, pour l'humanité; et alors il obtiendra leur affection, et la gloire par surcroît.

L'empire d'Alexandre s'évanouit aussi vite qu'il s'était formé, et chacun de ses débris constitua un Etat indépendant, qui furent les royaumes de MACÉDOINE, de THRACE, d'EGYPTE, d'EPIRE, de BITHYNIE, de SYRIE, de PERGAME, de PONT, de CAPPADOCE, d'ARMÉNIE, d'HÉRACLÉE, de PAPHLAGONIE, de COLCHIDE, d'IBÉRIE, d'ALBANIE, des PARTHES, des BACTRIENS, etc., etc., et tous ces royaumes étaient dans de constantes guerres les uns contre les autres. Voilà quel fut, en résumé, le résultat des grands travaux d'Alexandre et de ses illustres généraux.

Athènes était épuisée; son oligarchie lui tenait, autant que possible, le front dans la poussière; cependant la Grèce, bien que dégénérée, donna encore un signe de vie : la ligue ACHÉENNE, composée de l'union de plusieurs villes gouvernées démocratiquement, au nombre desquelles étaient Patras, Dyme, Pellène, Aigium, Phares, Bura, Hélice, Rhium, Sicyone, combattit, sous le commandement d'ARATUS, les rois de Macédoine, et leur arracha

Corinthe (243 av. J.-C.). Cette ligue éprouva toutes les chances de la guerre. Mais, il faut le dire, sa conduite ne fut pas toujours logique, toujours intelligente : le génie d'Athènes présida rarement à ses résolutions.

Un roi de Sparte, Agis, quatrième du nom, voulut relever sa patrie, que les richesses mal réparties et les abus avaient pervertie. Les riches le firent mettre à mort. Son successeur, Cléomène, voulut donner suite à ses tentatives de réformes : il dut aller expirer sur la terre d'Égypte. Lacédémone eut pour dernier roi Nabis, qu'on nomme le Tyran, et sur lequel on débite les histoires les plus monstrueuses ; nous en parlerons en traitant des conquêtes de Rome, et là, on verra comment finit Sparte.

La ligue achéenne, grossie de plusieurs villes du Péloponèse, fit un dernier effort en faveur de l'indépendance, sous le commandement de Philopémen ; mais elle devait succomber !... Que pouvait-elle quand la Grèce avait perdu les vertus qui avaient fait sa force, sa gloire, son bonheur? Philippe et Alexandre de Macédoine avaient blessé au cœur cette patrie des sciences et des arts. La Grèce devait donc être pour les Romains une facile proie. Nous ne nous étendrons pas davantage ici. En traitant du peuple le plus envahisseur, nous dirons comment chaque partie de la Grèce et plusieurs autres États allèrent s'engloutir dans la république romaine.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

—

Nous avons terminé l'histoire de la Grèce ; mais nous retournerons sur le passé de ce pays, afin de jeter quelque jour sur les points les plus importants de sa vie politique et morale. Nous tenons à laisser nos réflexions, nos pensées, nos sentiments dans la conscience de nos lecteurs. Si nous nous répétons parfois, on nous le pardonnera en faveur de notre désir de nous rendre utile.

Quelles ont été les causes générales de la décadence, puis de la chute même de la Grèce ? — L'orgueil des aristocrates, l'égoïsme des riches, leur cupidité et leur lâcheté. Ajoutons à cela les idées, les théories, les opinions anti-libérales, anti-sociales d'une partie de ses écrivains, et surtout des philosophes académiques qu'on a le plus vantés. Ils attaquaient le peuple, la démocratie, ses serviteurs les plus dévoués sous le nom de *démagogues ;* ils n'avaient d'amour que pour les monarchies, au sein desquelles ils n'auraient su vivre ; ils étaient les courtisans des Philippe, des Alexandre, des Denys et de bien d'autres rois ; ils diffamaient, ridiculisaient les hommes les plus dévoués à la chose publique, les

principes les plus salutaires aux populations, et c'était là desservir la patrie, ruiner la Grèce et la liberté du monde. Mais si des poètes, si des historiens, si des philosophes ont fait par leurs sarcasmes, par leurs calomnies, la guerre au peuple, qu'ils appelaient la *populace*, il ne faudrait pas croire que nos modernes écrivains s'en soient fait le moindre scrupule quand ils ont eu à traiter les mêmes sujets : rien de plus doux pour beaucoup d'entre eux que d'accuser la multitude. Donnons-en des preuves sans plus attendre.

Socrate.

M. de Pouqueville prononce, dans son *Histoire de la Grèce*, à propos de Socrate et du poète Aristophane, qui l'avait joué dans sa comédie des *Nuées*, les paroles que voici :

« Les traits du poète licencieux s'*envenimèrent* en passant par la bouche d'*une populace envieuse* d'un homme de bien, etc., etc. »

Voilà donc *la populace* envenimant les traits du poète le plus venimeux qui fut jamais ; voilà la populace envieuse d'un homme de bien ; et pourquoi ? Parce qu'il était homme de bien... Pauvre populace ! pauvre peuple ! comme l'on te traite, comme l'on se plaît à t'injurier... Mais les calomniateurs, mais les accusateurs, mais les persécuteurs de Socrate, ce furent donc les pauvres ? ceux qu'on appelle la populace ? — Non, non ; ce furent les riches, les puissants, chacun le sait : les premiers traits furent lancés par Aristophane, l'ennemi passionné de la

démocratie, qui le traduisit sur la scène comique, le tourna en ridicule, l'abreuva d'outrages, et fit tout ses efforts pour le perdre dans l'esprit du peuple, en l'accusant d'athéisme et de vol.

Les Grecs croyaient à Jupiter; c'était là leur divinité suprême. Aristophane fait dire à Socrate qu'il n'y a pas de Jupiter, qu'il n'y a pas d'autres divinités que les nuées. Donnons un exemple du savoir faire du poète.

Strepsiade et Socrate s'entretiennent ensemble sur la scène. Pendant ce temps arrivent les nuées, qui forment le chœur de la pièce qui porte leur nom. Elles saluent Strepsiade, qu'elles appellent Homme des anciens jours, ardent à la poursuite de la sagesse, puis elles s'adressent ainsi à Socrate :

« Et toi, pontife des *niaiseries* les plus subtiles, dis-nous ce que tu veux. Car de tous les sophistes qui lisent dans les astres, tu es, avec Prodicus, celui que nous écoutons le plus volontiers ; celui-ci pour sa science et sa haute raison, et toi pour ta démarche superbe, ton regard dédaigneux, ta patience à marcher nu pieds et ton air imposant.

« STREPSIADE. — O terre, quelle voix ! qu'elle est sainte, auguste, prodigieuse !

« SOCRATE. — C'est que seules elles sont déesses (les nuées), *tout le reste n'est rien.*

« STREPSIADE. — Dis-moi, je te prie, Jupiter Olympien n'est-il pas dieu ?

« SOCRATE. — Quel Jupiter ? Tu te moques ; *il n'y a pas de Jupiter.* »

Ainsi Aristophane nous montre Socrate. Après l'avoir accusé d'athéisme, il va nous le faire voir exerçant le vol. Voici comment il fait parler un disciple du philosophe :

« Hier au soir nous n'avions pas à souper. » Un per-

sonnage lui répond : « Eh bien ! qu'imagina-t-il (Socrate) pour vous avoir à manger ? » Le disciple reprend : « Il étendit de la poussière sur le tableau, courba une lame de fer, en fit un compas..., et il sortit de la palestre *avec un manteau volé.* »

Tel fut, suivant Aristophane, le résultat d'un semblant de démonstration géométrique.

Après avoir traîné, dans tout le cours de sa comédie, Socrate dans la boue, après avoir désillusionné Strepsiade sur la vertu du maître et de ses disciples, Aristophane amène ainsi le dénouement de la pièce :

« STREPSIADE. — Funeste délire ! quelle était ma folie, *de rejeter les dieux à la persuasion de Socrate!* Mais, ô mon cher Mercure ! ne te mets pas en colère contre moi ; ne m'accable pas, je te prie ; pardonne à un homme que le bavardage des sophistes avait égaré. Conseille-moi ; *leur intenterai-je un procès?...* ou bien quel autre parti prendre?. . Oui, tu m'inspires sagement : *je n'attendrai pas les lenteurs de la justice* ; je cours mettre le feu à la maison de ces charlatans. Ici, ici, Xanthias ; viens, apporte une échelle, prends une hache, monte sur l'école, et si tu aimes ton maître, frappe le toit jusqu'à ce que la maison s'écroule sur eux. Que l'on m'apporte une torche ardente ; j'espère bien me venger aujourd'hui de leur arrogance.

« PREMIER DISCIPLE. — Hélas ! hélas !

« STREPSIADE. — O torche ! jette une flamme dévorante.

« PREMIER DISCIPLE. — Eh bien, que fais-tu là ?

« STREPSIADE. — Ce que je fais ? rien ; je subtilise avec les poutres de la maison.

« DEUXIÈME DISCIPLE. — Holà ! qui met le feu à notre logis ?

« STREPSIADE. — Celui dont vous avez pris le manteau.

« DEUXIÈME DISCIPLE. — Tu vas nous tuer ! tu vas nous tuer ?

« STREPSIADE. — C'est précisément ce que je veux, pourvu que la hache ne trompe pas mes espérances, et que je ne me rompe pas le cou.

« SOCRATE. — Holà ! que fais-tu sur le toit ?

« CHÉRÉPHON. — Infortuné! je vais périr dans les flammes !

« STREPSIADE. — Qui vous forçait d'*outrager les dieux* et de contempler la lune? Poursuis, détruis (Xanthias); ils ont bien des torts à expier, mais surtout celui de *s'être joués des dieux.* »

Voilà le dénoûment, voilà la conclusion de la comédie par laquelle Aristophane, l'ennemi du peuple et du patriotisme, accuse Socrate de tous les crimes. Les lenteurs de la justice déplaisaient singulièrement à cet homme ; il lui paraissait plus expéditif et plus ingénieux de brûler tout de suite dans son école le maître et les élèves. Aristophane portait ainsi le premier coup à l'existence de Socrate.

Socrate aimait le peuple, lui parlait librement de toutes choses ; il disait la vérité à tous ceux qui étaient à portée de l'entendre , et par là il avait aigri contre lui les politiques, les prêtres, les poètes, les artistes. Nous avons dit comment la parole lui fut interdite par les gouvernants. Tous ces hommes coalisèrent leurs rancunes, répandirent le venin de leurs calomnies , et leurs manœuvres ne réussirent que trop : ils parvinrent à lui faire des ennemis dans les classes inférieures , et plus tard ils obtinrent sa condamnation. Encore une fois, ce n'est pas le peuple qu'il faut accuser, ce sont les riches, c'est l'aristocratie.

Mais, dira-t-on, le peuple l'a jugé. — Oui, le peuple l'a jugé; mais voici ce qu'il faut remarquer : il y avait dans la ville dix tribus; l'on tirait au sort cinquante membres de chacune d'elles pour les réunir et former le grand tribunal , qui comptait,

ordinairement, cinq cents membres, revêtus à la fois des attributions de jurés et de celles de juges (1). Il est à croire qu'en y comprenant l'adjonction d'un certain nombre de magistrats, le chiffre cinq cents pouvait être dépassé. Si donc il se trouvait parmi ces juges des maçons, des cordonniers, des charpentiers, il y avait aussi des commerçants, des artistes, des magistrats, des hommes attachés au culte, des riches de toute qualité. Il se pourrait encore que le sort ou l'intrigue, lors du procès de Socrate, eût plus favorisé ceux-ci que ceux-là. Et cependant, malgré la fierté de sa défense, si *deux cent quatre-vingt-une* voix se prononcèrent contre ce philosophe, *deux cent soixante-quinze* se déclarèrent en sa faveur; et il est presque certain que ces dernières n'étaient pas celles des moins pauvres citoyens. Tant de voix pour absoudre étonnèrent l'accusé; il ne croyait pas avoir tant d'amis dans le tribunal, où

(1) Les jurés, ou juges, recevaient, quand ils étaient appelés dans les tribunaux, une légère rétribution qui les indemnisait de leur temps perdu et leur permettait de vivre; car il faut remarquer qu'à Athènes les pauvres comme les riches étaient appelés à juger leurs concitoyens. Maintenant il en est de même en France; pauvres et riches font de droit partie du jury; mais comme il n'y a point d'indemnité pour l'exercice de cette fonction, les simples travailleurs, artisans et paysans, se trouvent dans l'impossibilité de la remplir, et se font dispenser quand le sort les appelle. Ainsi, ils ont un droit dont ils ne peuvent user. Athènes était plus avancée en démocratie, elle était plus prévoyante et ne faisait pas les choses à demi, et voilà cependant ce qui a servi de thème aux calomnies d'Aristophane et de l'aristocratie! ils ont couvert de ridicule la chose la plus juste et la plus respectable.

le déplacement de trois voix seulement pouvait le faire triompher. Que prouve une condamnation si laborieusement obtenue? Que le peuple, qu'on avait impressionné, abusé, trompé par toutes sortes de mensonges et de calomnies, n'était réellement point hostile au philosophe.

Résumons-nous. Quel avait été le premier accusateur de Socrate? — Aristophane; et l'on comprend que plus ses calomnies venaient de loin, plus elles avaient eu le temps de pénétrer dans les esprits, et plus, par conséquent, elles devaient être préjudiciables à l'accusé. — Quels furent ceux qui lui interdirent la parole devant le public? — Critias et Lysiclès, deux usurpateurs, deux oppresseurs, chefs de la faction aristocratique, et c'était au nom des trente tyrans, leurs collègues, qu'ils le forcèrent au silence. — Quels furent ceux qui portèrent la cause devant le tribunal d'Athènes? — Anytus, Mélitus, Lycon, parlant au nom des politiques, des poètes, des artistes, des prêtres, des magistrats, et non la *populace*, qui n'avait aucun grief, aucune injure à venger. Eh pourquoi donc toujours accuser, toujours salir le peuple, quand on sait que s'il ne fut pas assez intelligent pour mettre à néant les calomnies dirigées contre le sage, assez ferme pour empêcher son martyre, il sut du moins détester ses ennemis et mettre en fuite ses accusateurs et ses calomniateurs.

A quel propos l'abbé Barthélemi vient-il nous dire, dans son *Voyage du jeune Anacharsis* : « Les « juges de Socrate étaient la plupart des gens du « peuple, sans lumière et sans principes. »

Quoi! les gens du peuple sans lumière et sans principes, et il s'agit du peuple d'Athènes !... Mais il va sans dire que si les pauvres n'avaient ni lumières ni principes, les Aristophane, les Critias, les Anytus, les Mélitus, les magistrats, les riches enfin, étaient doués de tous les mérites, de toutes les vertus; et cependant ils accusèrent Socrate avec frénésie, ils le firent condamner, ils le firent mourir..... Que répondrait à notre remarque l'abbé Barthélemi?

Mais, dira-t-on, Platon, Xénophon, n'étaient-ils pas riches et dévoués à Socrate? — Mais, dirons-nous, Eschine, Simon, n'étaient-ils pas pauvres et les disciples les plus chéris du sage?..... Pourquoi donc toujours accuser la multitude? Pourquoi lui imputer des crimes dont elle ne fut point coupable, et exagérer les torts qu'elle peut avoir? — C'est parce qu'elle est pauvre; c'est parce qu'elle n'est pas chargée du soin de distribuer les faveurs sociales, et que les courtisans, écrivains et autres, ne flattent que ceux qui peuvent les récompenser, soit pécuniairement, soit par des fonctions, soit par des honneurs. Voilà pourquoi le peuple est si maltraité et la vérité si souvent foulée aux pieds.

Cléon.

I

On se plaît à accuser le peuple; on n'aime pas moins à maltraiter les hommes sortis de son sein, quand, surtout, ils se sont permis de prendre sa défense. Pour en donner une preuve éclatante, parlons de Cléon, sur lequel nous avons passé rapidement en

traitant de la guerre du Péloponèse, et parlons-en avec toute l'étendue nécessaire. Cléon est un homme déconsidéré, flétri. Thucydide, Aristophane, Diodore de Sicile, Plutarque, et dans ces derniers temps Rollin, Barthélemi, Millot, Mably, Ségur, enfin tous les écrivains, tous les littérateurs, tous les savants, l'ont appelé fanfaron, déclamateur, lâche, scélérat; ils lui ont fait subir toutes les insultes; pas une voix ne s'est élevée en faveur de cet homme, dont la mémoire est restée souillée aux yeux du monde entier. Mais ce Cléon, fut-il un lâche, un scélérat, une monstruosité? C'est ce qu'il faut examiner. Dans une question si singulière, je prie mon lecteur de me suivre avec la plus scrupuleuse attention.

Sparte avait un gouvernement oligarchique; là, le citoyen vivait, et devait vivre dans l'oisiveté; les artisans, les esclaves étaient soumis aux plus cruels traitements. Dans Athènes, au contraire, le gouvernement était démocratique. Solon avait jadis donné au peuple le droit d'élection et de jugement, sans lui permettre cependant de s'élever aux emplois publics; mais Aristide et Clisthène rendirent justice aux réclamations de la multitude; aussi pouvons-nous lire dans Thucydide les paroles que voici, prononcées par Périclès au nom des Athéniens :

« Nous avons le goût du beau, mais avec économie : nous nous livrons à la philosophie, mais « sans nous amollir. Si nous possédons des richesses, c'est pour les employer dans l'occasion et non « pour nous vanter d'en avoir. Il n'est honteux à « personne d'avouer qu'il est pauvre; mais ne pas

« chasser la pauvreté *par le travail*, voilà ce qui est « honteux. Les mêmes hommes se livrent à leurs « affaires particulières et à celles du gouvernement, « *et ceux qui font profession d'un travail manuel ne « sont point étrangers à la politique.*»

En effet, le simple artisan, grâce à une modification apportée dans la loi de Solon, modification que Solon eût approuvée sans doute, parvint à exercer une fonction dans l'Etat. Cela déplut aux riches; ils ne voyaient qu'avec répugnance un travailleur se placer à leur côté; et de là leurs calomnies, leur colère contre les élus du peuple qui défendaient le peuple, si, surtout, ils avaient eux-mêmes exercé précédemment un état manuel.

Cléon, tanneur de profession, l'un de ces élus de la multitude, défendit les intérêts des travailleurs, des pauvres, de tous, dans les assemblées de la république. Cet homme avait le talent de la parole. Entre Cléon et la classe des riches, il y avait antagonisme, animosité marquée : ceux-ci l'appelaient le démagogue, le braillard, le brouillon. Cependant, en dépit de leurs attaques, il était une puissance; Thucydide nous l'assure par ces mots :

« Cléon, fils de Cléænète, le plus violent des citoyens dans toutes les circonstances, *était l'homme qui avait alors le plus d'ascendant sur le peuple*, etc. »

Une armée athénienne, commandée par le général Démosthène (1), se jette sur Pylos, ville mari-

(1) Ce Démosthène n'a rien de commun avec l'orateur du même nom.

time éloignée de quinze lieues de Sparte, s'en empare et s'y fortifie (425 ans avant J.-C.). Les Spartiates envoient des troupes qui les cernent par terre, et s'emparent de l'île de SPHACTERIE, à l'entrée du port.

« Ainsi, dit Thucydide, l'île devenait pour les Athéniens un lieu ennemi, et le continent était inabordable. »

Les Athéniens étaient donc bloqués dans la ville dont ils s'étaient emparés. Leurs ennemis, commandés par Brasidas, célèbre général, les attaquent par terre et par mer, leur font éprouver de cruelles souffrances, sans pouvoir les vaincre toutefois. Les assauts recommencent sans plus de succès. Cependant les Athéniens éprouvent la disette. Arrive une flotte d'Athènes composée de quarante vaisseaux; elle force les entrées du port de Pylos et cerne l'île de Sphacterie. Les Athéniens de la ville sont secourus; les Spartiates de l'île souffrent à leur tour. Sparte demande la paix à Athènes; mais ses envoyés veulent traiter secrètement, à l'insu du peuple. Les Athéniens, choqués de ces formes mystérieuses, éprouvent de la défiance, et, d'autre part, conseillés par Cléon, se refusent à de telles négociations. Les hostilités recommencent. La flotte d'Athènes cerne l'île de Sphacterie et livre de fréquents combats; les troupes de Sparte bloquent la ville de Pylos et renouvellent sans cesse leurs assauts. La flotte souffre des avaries et la garnison de l'île reçoit des subsistances du continent. La garnison de Pylos, serrée de plus près, manque de vivres; l'hiver

approche, l'effroi la gagne. Les Spartiates ont l'avantage. De mauvaises nouvelles sont apportées à Athènes; le peuple se réunit en assemblée; les oligarques sèment l'alarme; à les entendre, tout est perdu. Cléon cherche à relever le courage de ses concitoyens. Il dit que s'ils regardent les nouvelles alarmantes qu'ils ont reçues comme vraies, il faut s'embarquer sans plus attendre et aller combattre les ennemis.

« Puis, dit Thucydide, attaquant indirectement Nicias, fils de Nicératus, qui était alors général, et qu'il n'aimait pas, il dit qu'avec la flotte qui était appareillée il serait facile aux généraux, s'ils étaient des gens de cœur, d'aller prendre les hommes qui étaient dans l'île, et que lui-même il le ferait, s'il avait du commandement. »

Laissons encore parler Thucydide, l'ennemi personnel de Cléon. Il fait de tout ceci une charge grotesque; il peint le démagogue en caricature. Néanmoins, il nous sera facile de tout rétablir dans son vrai jour et en peu de mots.

« Le peuple fit entendre quelques murmures contre Cléon, dit Thucydide, et demandait pourquoi il ne partait pas à l'instant, puisque la chose lui semblait si facile. Alors Nicias, qui se voyait attaqué, dit qu'il n'avait qu'à prendre ce qu'il voulait de troupes, et se charger de l'entreprise. Cléon crut d'abord qu'on ne lui parlait pas sérieusement, et répondit qu'il était tout prêt. Mais quand il vit que Nicias voulait tout de bon lui céder le commandement, il tergiversa, et dit que ce n'était pas lui, mais

Nicias qui était général. Il commençait à éprouver quelque crainte, mais il ne croyait pas que Nicias osât lui remettre le généralat. Celui-ci le pressa de l'accepter, *donna sa démission de l'affaire de Pylos, et en prit le peuple à témoin.* Plus Cléon refusait de partir et se désistait de ce qu'il avait avancé, plus *la multitude*, car tel est son caractère, pressait Nicias de lui abandonner le commandement, et criait à Cléon de s'embarquer. Ne pouvant plus retirer ce qu'il avait dit, il accepte, et s'avançant à la tête de l'assemblée, il dit qu'il n'a pas peur des Lacédémoniens, et qu'il n'amènera personne de la ville, mais seulement des troupes de Lemnos et d'Imbros, qui se trouvaient prêtes, des Peltastes venus d'Enos en qualité d'auxiliaires, et quatre cents archers de différents endroits. Avec ces seules forces, il promet d'amener vifs, *dans une vingtaine de jours*, les Lacédémoniens qui étaient à Pylos, ou de les laisser morts sur la place. *On rit de la forfanterie, et les* GENS DE BIEN *se réjouissaient* de voir que de deux biens il y en avait un immanquable : ou d'*être délivrés* de Cléon, *et c'est à quoi ils* S'ATTENDAIENT LE PLUS ; ou, s'*ils étaient frustrés de cette espérance*, d'avoir en leur puissance les Lacédémoniens.»

Dans l'exposition ci-dessus, on remarque l'intention de l'auteur de rendre Cléon ridicule ; on voit la haine des *gens de bien*, ou plutôt des riches, contre Cléon, dont ils préfèrent la mort à l'honneur, à la gloire, aux intérêts de leur patrie. On voit que l'entreprise paraissait bien difficile, impossible même, puisque Nicias, le général le plus illustre, refuse de

s'en charger, puisqu'il se démet de son commandement en présence de toute l'assemblée, qu'il prend à témoin, acte de couardise, de lâcheté, que Thucydide n'eût pas manqué de flétrir s'il eût eu un peu de patriotisme dans le fond du cœur. Cléon hésite un moment, et cela ne nous paraît point étrange dans une si grave situation; mais, tout aussitôt, il se relève, il se réchauffe, et cherche à faire passer dans l'âme de ses concitoyens son courage et ses espérances. *On rit de la forfanterie*, dit notre auteur. Assurément on put rire; mais ce ne fut point du côté de la multitude, des démocrates; ils sont trop réfléchis, trop graves, trop soucieux des intérêts du pays, pour plaisanter en de tels moments : non, non, ce ne fut pas pour s'en divertir, pour s'en jouer, ou pour le perdre qu'ils élurent un général, notre conscience se révolte à une telle pensée, mais ils le choisirent parce qu'ils avaient confiance en sa bravoure, et qu'ils espéraient bien de ses services. Le peuple ne donne pas un commandement pour rire, pour s'amuser, ou pour se venger; il le donne sérieusement, en vue des dangers du pays, et plus les circonstances sont difficiles, périlleuses, plus il est circonspect, religieux, et fait des efforts pour conjurer les orages et sauver la patrie. Laissons encore parler Thucydide :

« Cléon prit dans l'assemblée tous les arrangements nécessaires, *reçut les suffrages du peuple* pour cette expédition et pressa son départ. *Il ne se choisit* pour collègue que Démosthène entre les généraux qui étaient à Pylos. »

Cléon était arrivé sur le terrain des opérations militaires. Suivant Thucydide, il avait entendu dire que Démosthène devait faire une descente dans l'île de Sphacterie ; il savait que les soldats de ce général, qui tenaient garnison dans Pylos, n'aspiraient qu'à voler aux dangers. En parlant des dispositions vraies ou supposées de Démosthène et de ses soldats, l'historien espère rabaisser le mérite des résolutions de Cléon. Il ajoute qu'un incendie survenu dans Sphacterie en avait consumé les bois, rendu les abords faciles. Enfin, Thucydide amoindrit d'avance toutes les difficultés de l'entreprise. Il décrit ensuite les opérations du siége de l'île ; il parle beaucoup de Démosthène, peu de Cléon, qu'il voudrait faire oublier : à l'en croire, c'est à Démosthène que tout est dû.

On pourrait en ceci faire à Thucydide de graves objections. Avant que le commandement de l'expédition eût été donné à Cléon, il nous a parlé en ces termes de la garnison de Pylos :

« Quand on apprit à Athènes que l'armée souffrait et qu'il passait dans l'île des subsistances, *on ne sut quel parti prendre ;* on craignait que la garnison ne *fût surprise par l'hiver.* »

Les Spartiates pouvaient alimenter leurs troupes de Sphacterie ; les Athéniens ne pouvaient ni ravitailler leur garnison de Pylos, ni la recevoir sur des vaisseaux pour la transporter ailleurs. Cette garnison éprouvait ainsi la disette et craignait l'approche de l'hiver. Démosthène et son armée étaient donc cernés ; ils avaient donc besoin de secours bien

prompts pour ne pas succomber?... Concluons de là qu'avant d'assiéger l'île, Cléon fut dans la nécessité de combattre seul avec ses soldats pour dégager la place et délivrer la garnison. Voilà ce que l'historien a omis de dire, et certes avec intention; voilà ce que nous sommes obligés de deviner presque, et ce qui est vrai. Enfin les Lacédémoniens furent vaincus, et, dit Thucydide bien à regret sans doute, « la promesse de Cléon eut son effet, *quoiqu'elle tînt de la démence;* car dans l'espace de *vingt jours* il amena les Lacédémoniens COMME IL S'Y ÉTAIT ENGAGÉ (425 av. J.-C.). »

On voit avec quelle mauvaise grâce Thucydide parle de l'accomplissement des promesses du démagogue. La faction des riches d'Athènes, qui désirait sa mort, fut irritée de son succès, et lui en contesta le mérite. Aristophane, qui avait joué Socrate et Euripide sur la scène, joua de même Cléon, et, faisant allusion à la prise de Sphacterie, dit ceci :

« C'est *dans un moment d'ivresse* que le Paphla-
« gonien (Cléon) *affronta ce péril.* Étourdis enfants
« de Cécrops, *que voyez-vous de si grand dans cette*
« *action?* »

Si les riches continuèrent à décrier Cléon, le peuple continua de l'aimer, et son influence ne fit que s'accroître.

Brasidas avait passé de Pylos dans la Thrace, et là, il se rendit d'abord maître des villes d'Acanthe et de Stagire, puis il campa près d'Amphipolis. On en donna avis au général Thucydide, l'auteur de l'*Histoire de la guerre du Péloponèse* de laquelle nous

tirons tous nos renseignements. Ce général était dans l'île de Thasos, éloignée tout au plus d'une demi-journée de navigation d'Amphipolis. Il se met en marche, arrive à Éion; et là, ayant appris que les Spartiates étaient maîtres d'Amphipolis, il s'arrête et se fortifie. Brasidas s'empare bientôt après de Myrcine, de GALEPSUS, d'Œsimé, de TORONÉ, de l'Écythe, qu'il saccage, et de plusieurs autres villes. Tout cela se passait sous les yeux de Thucydide, et ce général, si bon historien, ne nous dit pas un mot de ces faits d'armes.

Dans ces entrefaites, les Athéniens et les Lacédémoniens conclurent une trève d'une année; pendant ce laps de temps, tout agrandissement, tant de part que d'autre, était rigoureusement interdit. Cependant Brasidas intrigue, excite les villes à trahir l'alliance d'Athènes, à se donner à lui. Le traité était signé depuis plusieurs jours; les Scioniens lui ouvrent leurs portes. Par les mêmes moyens, c'est-à-dire par des négociations, par des ruses, il se rend aussi maître de Mendé. « *Il ne croyait pas commettre une injustice*, dit Thucydide, QUOIQU'ELLE *se donnât ouvertement à lui* PENDANT LA TRÈVE. »

C'est un général athénien, c'est un profond politique qui parle ainsi !... Mais ce général ne sut jamais combattre pour son pays; il laissa Brasidas s'emparer sous ses yeux de toute une contrée; il marquait ouvertement sa prédilection pour l'ennemi. Il fut rappelé et frappé d'exil.

Cléon, chargé de réparer tant de désastres, part pour la Thrace; il prend terre à Scione; se dirige

vers TORONÉ, l'assiége, s'en empare (422 av. J.-C.). Il livre sans succès des assauts à Stagire. Il se jette sur GALEPSUS et s'en rend maître. Il marche sur AMPHIPOLIS. Brasidas vient au-devant de lui. Les deux armées campent à une certaine distance l'une de l'autre. Laissons encore parler Thucydide, et faisons ressortir à fond sa mauvaise foi à l'égard de son adversaire politique. Cléon attendait un renfort, et, dans cette situation, il ne se pressait pas d'engager une affaire qui devait être capitale.

« Jusque-là, Cléon se tenait en repos, dit Thucydide; *mais il fut enfin* OBLIGÉ *de faire ce qu'attendait Brasidas;* car ses soldats, *ennuyés de leur inaction*, se répandaient en propos sur son commandement; ils considéraient à combien d'expérience et de courage serait opposé *tant d'ignorance et de lâcheté*, et se rappelaient avec quelle répugnance ils l'avaient suivi. Cléon eut connaissance de ces murmures, et, *ne voulant pas* LASSER LA PATIENCE de ses troupes en les retenant trop longtemps à la même place, il prit le parti de décamper. »

Il gagna les hauteurs, et alla établir son camp sur une colline, en attendant les secours et le matériel dont il avait besoin pour assiéger Amphipolis. Brasidas, tout habile général qu'il était, craignait de se présenter en face de son ennemi.

« Il ne voulut, dit Thucydide, ni faire de sortie ni se montrer en ordre de bataille devant les Athéniens, *se défiant de ses forces*, et les croyant trop inférieures, *non par le nombre, elles étaient égales,* MAIS PAR LA RÉPUTATION... Mais il se préparait à les attaquer par la ruse. »

Brasidas fit cacher ses troupes. Cléon, harcelé par des importuns, des impatients, de grands criminels peut-être, leva son camp ; il défilait pour se rendre à la ville d'Éion, en attendant des auxiliaires. Brasidas, qui guettait tous ses mouvements, profita d'un instant favorable; et, tombant à l'improviste avec toutes ses forces sur les Athéniens, il les rompit, les mit en fuite. S'il faut en croire Thucydide, *six cents* Athéniens périrent dans cette affaire; les Spartiates ne perdirent que *sept* hommes. Les deux généraux avaient perdu la vie : Cléon en fuyant, Brasidas en chargeant vaillamment. Il ne manque rien au tableau. Jusqu'au bout Cléon est abreuvé d'outrages, Brasidas glorifié outre mesure.... Thucydide est cruel. Après avoir décrit avec pompe les funérailles du général ennemi, l'historien nous dit que Brasidas et Cléon étaient les deux hommes qui, des deux côtés, s'étaient le plus opposés à la paix; et voici quels étaient leurs motifs, à ce qu'il prétend : « L'un, dit-il, parce que la guerre était la source de sa prospérité et de sa gloire; l'autre parce qu'il sentait qu'en temps de paix on verrait qu'*il n'était qu'un scélérat*, et que ses calomnies obtiendraient moins de confiance. »

Pourquoi ces insultes, ces accusations? De quoi Cléon s'était-il rendu coupable ? Thucydide ne le dit pas; il ne montre, malgré son animosité, aucune tache flétrissante sur la vie de cet homme.

Cléon avait combattu les oligarques dans les assemblées de la république; ce n'était pas là un crime. Cléon avait marché sur Sphacterie, fait lever

le siége de Pylos, délivré Démosthène, et, comme il l'avait promis, amené les Lacédémoniens prisonniers dans Athènes; cela ne mérite pas davantage le blâme et la raillerie. Cléon, après avoir signalé l'incurie ou la trahison de Thucydide, se rendit dans la Thrace pour obéir au peuple; en peu de temps il put s'emparer de Toroné et de Galepsus. Jusque-là il n'avait rendu que des services à son pays. Mais ses soldats murmurèrent, lui forcèrent la main, et il dut tomber dans une embuscade, près d'Amphipolis; ses troupes furent défaites, et il périt avec le général spartiate, le plus célèbre de tous les guerriers d'alors.

Cléon avait peu exercé le commandement militaire, et cependant nous le voyons vaincre à Sphacterie, vaincre à Toroné, vaincre à Galepsus : trois batailles livrées avaient été pour lui trois batailles gagnées. Faut-il sur ces faits-là le traiter de lâche et d'ignorant? En suivant un tel homme, les soldats n'avaient point à murmurer, n'avaient point à rougir, puisque cet élu du peuple les avait conduits de victoire en victoire. Si donc il y eut des murmures, des accusations, si on violenta la volonté du général, si on le força d'agir contre son gré, s'il y eut des cabales, des rébellions dans son armée, ce ne sont pas les soldats qu'il faut accuser, mais les officiers, mais les chefs, mais les amis de son accusateur. Thucydide appelle cet homme lâche, scélérat; mais nous voyons les faits; nous savons que Cléon a montré du courage, et que rien ne peut justifier les outrages de son ennemi.

En admettant comme vrai de tout point le récit de Thucydide, Cléon ne pourrait cesser d'avoir droit à notre estime, bien qu'il eût trouvé la mort en tombant dans un guet-apens; mais d'après Diodore de Sicile, qui s'écarte ici de la version de Thucydide, la fin de Cléon est plus héroïque qu'on a voulu le dire; voici comment il s'exprime:

« Après avoir laissé dans la ville une forte garnison, il se remit en marche avec son armée, et vint camper à trente stades environ d'Amphipolis, près de la ville d'Éion, et assiégea cette petite ville.

« Instruit que Brasidas se trouvait avec son armée dans les environs d'Amphipolis, le général athénien se mit en route pour l'attaquer. A la nouvelle de l'approche des ennemis, Brasidas rangea son armée en bataille et se porta à la rencontre des Athéniens. Il se livra un grand combat. *Les deux armées se battirent d'une manière brillante; l'affaire fut d'abord indécise:* LES CHEFS OPPOSÉS RIVALISANT D'ARDEUR POUR DÉCIDER LA VICTOIRE, une multitude de braves tombèrent, entraînés par LEURS GÉNÉRAUX, impatients de vaincre. BRASIDAS, ayant fait des prodiges de valeur et tué un grand nombre d'ennemis, mourut en héros. CLÉON tomba aussi *dans ce combat.* Les deux armées, privées de leurs chefs, s'ébranlèrent; enfin, les Lacédémoniens remportèrent la victoire et érigèrent un trophée. »

Thucydide, cet écrivain si puissant, si majestueux, lorsqu'il décrit les combats des Athéniens et des Syracusains, les fuites et les désastres des armées de terre et de mer, n'offre plus que de l'obscurité, de

contradictions, des petitesses dès qu'il s'agit de Cléon et de ses travaux; et cela, parce que sa haine l'égare et le pousse au mensonge. D'après Diodore, qui n'a pas dû s'écarter de Thucydide sans puiser à de bonnes sources, les Athéniens furent loin de se sauver, comme un timide troupeau, devant Brasidas; et Cléon termina une belle vie par une belle mort (422 av. J.-C.). Mais, je le répète, la version embrouillée de Thucydide serait-elle vraie dans tous ses détails, que Cléon serait bien loin de mériter les épithètes dont il le couvre, et dont personne n'a pris soin de vérifier le peu de fondement.

II

Cléon eut un autre accusateur, non moins ardent que Thucydide, ce fut Aristophane, l'ennemi de la démocratie et de tout ce qui sortait du peuple. Ce même homme, il dénigra Socrate, qu'il accusa d'athéisme et de vol; il dénigra Euripide, le fils de la marchande d'herbes, le grand poète tragique, auquel il fit un crime de l'obscurité de sa naissance. Voici des paroles que nous trouvons dans ses comédies :

« Euripide, ce fils d'une *vile marchande d'herbes*... La grossièreté avec laquelle il nous traite tient à l'éducation qu'il a reçue *parmi les légumes* de sa mère. — Que les dieux te soient propices comme ils le furent à ta mère. — Je voudrais *quelques feuilles de légumes* dans mon panier. — Donne-moi un peu de ce scandix que vendait ta mère. — C'est à toi qu'est dû ce goût de bavardage et d'arguties, qui a fait déserter les Palestres, *corrompu les jeunes* gens avides de pérorer, et *inspiré aux marins un esprit d'insubordination*. — Cet homme, avec ses tragé-

dies, PERSUADE *à tout le monde qu'il n'y* A POINT DE DIEUX. — DE QUEL CRIME N'EST-IL PAS L'AUTEUR?... etc. »

On voit qu'Aristophane n'était pas meilleur pour Euripide que pour Socrate; qu'il intentait à l'un comme à l'autre la même accusation, accusation capitale. Pour Cléon, qui était un homme politique, un homme d'action, il devait aller encore plus loin. Laissons-le parler :

« Lorsque vous élûtes général le *corroyeur* paphlagonien, ENNEMI DES DIEUX, nous fronçâmes le sourcil en témoignage de notre indignation... Cependant vous l'avez élu. Aussi dit-on que la folie préside à vos conseils, *mais que les dieux font tourner à bien toutes les fautes que vous commettez*. Voulez-vous savoir le moyen de rendre celle-ci profitable? nous vous l'apprendrons : prenez Cléon, cette mouette vorace, et quand vous l'aurez convaincu de rapine et de corruption, serrez-lui le cou dans une travée: votre faute sera réparée; et les affaires de l'État n'en seront que plus prospères. — Frappez, frappez ce vaurien, *cet ennemi des chevaliers*, ce maltôtier, ce gouffre de rapine, car il ne fait que jouer de mauvais tours. Chassez le drôle; maudissez-le comme nous. »

Ailleurs Aristophane apostrophe ainsi Cléon :

« Infâme, scélérat, braillard, tout retentit de ton audace; le pays entier, l'assemblée, les bureaux de finances, les greffes, les tribunaux ; tu remplis la ville entière de trouble et de confusion, tu assourdis Athènes de tes cris; de ton poste tu guettes les revenus publics comme le pêcheur guette les thons. — Fi donc! Va-t'en au diable: *tu m'infectes avec ton odeur de cuir*. »

Si Cléon s'applaudit d'avoir mis un terme à un genre de débauche des plus dégoûtants et de mode alors, Aristophane lui fait dire ceci :

« N'est-il pas étrange que tu inspectes les... et que tu mettes un terme à la débauche? *Au surplus, tu ne la* RÉPRIMAIS *que par* ENVIE, de peur qu'elle ne formât des orateurs. »

Cléon est accusé d'être l'ennemi des dieux ; on lui dit qu'il sent le cuir ; on l'appelle mouette vorace ; s'il a réprimé la débauche, on lui dit que c'est par envie ; enfin, il est accusé et insulté grossièrement à propos même de ce qu'il a fait de plus moral et de plus méritoire. Mais l'accusateur de Cléon est en même temps l'accusateur de Socrate, l'accusateur d'Euripide, l'accusateur de Lamachus et de bien d'autres hommes sortis du peuple ; nous ne pouvons donc ajouter foi à ses paroles, toujours inspirées par la haine personnelle et politique.

Au reste, ses accusations ne s'appuient sur aucune preuve, et quand il reproche à Cléon d'avoir *reçu plus de quarante mines dans l'affaire de Mitylène*, de s'être laissé corrompre pour appuyer la révocation d'un décret rigoureux contre cette ville, il ment, et la preuve du mensonge, nous la trouvons dans les écrits de Thucydide, l'autre ennemi de cet homme populaire : Aristophane et Thucydide ont été implacables, atroces envers Cléon ; et cependant, malgré l'étude bien laborieuse que nous avons faite dans leurs œuvres, son honneur est resté à nos yeux dans tout son éclat, dans toute sa pureté. On sait comment Aristophane a traité Socrate et Euripide, l'un philosophe et l'autre poète ; il ne devait pas traiter avec moins de rigueur Cléon le Tanneur, homme politique, le plus ardent défenseur de la démocratie.

Thucydide était, comme Aristophane, du parti de l'oligarchie et de la paix à tout prix ; de plus, ce Thucydide, ce fils d'Olorus, qui possédait dans la

Thrace, près d'Amphipolis, des fabriques pour l'exploitation de l'or, « ce qui le rendait, à son propre dire, l'un des hommes les plus riches du continent, » s'était montré, en dépit, et peut-être par l'effet de tant de richesses, un général sans vertu. Il avait laissé Brasidas enlever Amphipolis, Toroné et d'autres villes en grand nombre, sans montrer la moindre énergie, sans livrer un seul combat, sans donner une seule preuve de bonne volonté en faveur de sa patrie. Sa conduite étant plus que suspecte, Cléon l'accusa de trahison, et le fit condamner à l'exil. Thucydide se retira dans ses riches propriétés de la Thrace, et occupa ses loisirs à écrire son célèbre *Histoire des guerres du Péloponèse*. Pouvait-il, dans une telle situation, se montrer juste envers Cléon, qui l'avait fait punir, envers Cléon, qui avait été chargé du soin de combattre Brasidas et de reprendre les villes qu'il n'avait su conserver? L'impartialité ne lui était pas possible; il ne pouvait que calomnier son rival politique, son successeur au commandement de l'armée, le vengeur de ses défaites sans combats; et, il faut le dire, il s'acquitta à merveille de cette singulière tâche. Il présenta Cléon sous un jour détestable; il l'appela ignorant, lâche, scélérat; il dénatura son caractère et ses actions; il en fit une ignoble caricature; cela devait être, cela fut.

Quoi qu'il en soit, les faits subsistent; et Cléon doit rester, pour un observateur attentif et impartial, non ce que ses ennemis l'ont fait, mais ce qu'il était en réalité, un homme loyal et dévoué

Thucydide fut un traître : son histoire fournit mille preuves de sa trahison, de sa haine contre sa patrie; on peut voir que s'il est ingénieux à excuser les Spartiates, il ne l'est pas moins à accuser les Athéniens; nous allons citer un exemple : Après l'armistice de Pylos, les Lacédémoniens « redemandèrent, dit-il, leurs vaisseaux, suivant la convention, et les Athéniens ne les rendirent pas. Ils leur reprochaient d'avoir, *en dépit de la trève, fait une tentative contre la place,* et se plaignirent de quelques autres griefs de peu d'importance. Ils s'appuyèrent sur ce qu'il avait été dit que, s'il se faisait au traité quelque infraction que ce fût, il était nul. »

Thucydide fait tomber le blâme sur les Athéniens. Mais Brasidas avait-il réellement fait une tentative contre la place? Était-il capable de se comporter de la sorte pendant une trève? Voyons ce qu'il fit dans une autre occasion; c'est encore Thucydide qui parle :

« Ainsi fut conclue la trève; et tant qu'elle dura il y eut des négociations pour parvenir à une paix définitive. Dans ces mêmes journées où les parties belligérantes traitaient entre elles, Scione, ville de Pallène, se détacha des Athéniens pour se donner à Brasidas. Brasidas, *pour favoriser leur défection,* cingla pendant la nuit vers Scione.... Il leur laissa pour le moment quelques troupes de garnison, et partit; mais bientôt après il leur fit passer des forces bien plus considérables, dans le dessein de faire avec eux des tentatives sur Mendé et sur Potidée... La vérité sur la défection de Scione était conforme à

ce qu'ils pensaient (les Athéniens) : *Cette défection n'avait eu lieu que deux jours après la trève....* En même temps la ville de Mendé, dans l'isthme de Pallène, suivit l'exemple de Scione. BRASIDAS *n'hésita point à la recevoir. Il ne croyait pas commettre une injustice,* QUOIQU'ELLE SE DONNAT VOLONTAIREMENT A LUI PENDANT LA TRÈVE : car il avait de son côté certaines infractions à reprocher aux Athéniens. »

Ces infractions n'étaient qu'une invention, un prétexte de Brasidas, pour justifier ses entreprises. Ainsi, celui qui intriguait, qui corrompait, qui arrachait des villes aux Athéniens pendant la trève d'un an, ne dut pas se montrer plus réservé, plus délicat à Pylos pendant l'armistice. Brasidas était un guerroyeur infatigable, un général tout pétri de ruses et d'expédients ; et cependant, quoi qu'il pût faire, Thucydide, le faux Athénien, chantait toujours sa gloire et ses vertus. C'est Brasidas qui manque à la foi des traités, qui viole les trèves, qui s'oppose à la paix, et ce sont les Athéniens, et surtout Cléon, que l'histoire accuse et flétrit ; il faut donc la lire, cette histoire écrite avec tant de mauvaise foi, avec la plus grande circonspection.

On le comprendra, ce sont Thucydide et Aristophane qui ont fait la mauvaise réputation de Cléon. A leur exemple, chaque écrivain devait le maltraiter. Cléon pouvait être emporté, audacieux, fier, mais il était moral ; il aimait sa patrie d'un cœur de feu, et il mourut bravement en combattant pour elle. Ceux qui sont si sévères pour cet homme ne le

sont pas autant pour les débauchés, pour les corrupteurs et les traîtres : Alcibiade trouva des apologistes ; Cléon n'a trouvé que des accusateurs.

III

Nous avons dit qu'à l'exemple de ses deux premiers calomniateurs, chaque écrivain devait jeter la pierre à Cléon ; et nous voulons en donner la preuve par des citations tirées d'un assez grand nombre d'auteurs, commençons par Plutarque.

PLUTARQUE reproche à Cléon de manquer de décence dans les assemblées, de crier de toutes ses forces, de rejeter sa robe en arrière, de se frapper sur la cuisse, et dit ensuite :

« Ceux qui mettaient le plus d'obstacle à la pacification de la Grèce étaient Cléon et Brasidas : le premier, parce que la guerre *couvrait ses vices* ; le second, parce qu'elle *relevait sa vertu*. Cléon y trouvait des occasions de faire *de grandes injustices* ; Brasidas celles de s'illustrer par de *grands exploits*. »

Le même auteur, dans ses *Préceptes d'administration publique*, dit encore :

« Quand Cléon se destina à l'administration, il assembla tous *ses amis*, et leur déclara qu'il renonçait à leur amitié, parce que, disait-il, l'amitié amollissait souvent les hommes chargés du gouvernement, et les détournait des sentiers de la justice ; mais il aurait mieux fait de bannir de son âme l'avarice, l'ambition, l'envie, la méchanceté. Car il faut aux villes pour administrateurs, non des hommes sans amis, mais des hommes vertueux et prudents. Cléon, après avoir éloigné tous ses amis, était entouré de mille flatteurs, qui, suivant le langage des poètes comiques, le léchaient continuellement. Il traitait *avec dureté les gens de bien*, et se rendait *l'esclave des derniers citoyens*, dont il voulait gagner la faveur ; il

agissait en tout à leur gré, les avait toujours à ses gages, et se liguait contre les *honnêtes gens* avec la *populace la plus vile et la plus corrompue.* »

Plutarque, qui sait par cœur Thucydide et Aristophane, accuse Cléon, parce que Cléon se liguait avec la *canaille* contre les *honnêtes gens*, c'est-à-dire avec les pauvres contre les riches qui les maltraitaient; il l'accuse d'être *avare*. Mais cet écrivain, qui nous a parlé des grandes richesses de Nicias, de Crassus, de Lucullus et de bien d'autres, ne nous a rien dit de celles de Cléon : c'est que les richesses de ce général étaient nulles ou bien modestes. Cléon était pauvre, et il ne chercha jamais à s'enrichir. Ce sont les rapiniers qui l'ont accusé de rapine; ce sont les indécents qui l'ont accusé d'indécence; ce sont des aristocrates et des ennemis politiques qui ont accusé ses talents et ses principes politiques, et cela mérite qu'on y réfléchisse sérieusement.

Excités par Thucydide, par Aristophane et par Plutarque, qui les avait copiés et amplifiés, tous les historiens se sont jetés sur Cléon pour le mordre. Prouvons-le par des citations, et commençons par Rollin, fils d'un coutelier, écrivain de talent et de cœur, aimant le peuple, mais qui, trop appliqué aux formes littéraires, connut trop peu ce qu'il y a de faux et d'ignoble dans de certaines appréciations inspirées par l'esprit de parti.

« Cléon, dit Rollin, était fils de corroyeur et corroyeur lui-même. Il s'était élevé par la brigue, et apparemment par une sorte de mérite tel qu'il le fallait dans une république. Il avait une voix forte et puissante, avec un art merveilleux de gagner le peuple et de le mettre dans ses intérêts... Son

caractère propre était une estime démesurée de lui-même, une folle confiance dans son mérite et une hardiesse dans ses discours poussée jusqu'à l'impudence et l'effronterie, et qui n'épargnait personne. »

Rollin décrit l'assemblée dans laquelle il fut question de Pylos, et Thucydide est son guide. Il dit que quand Nicias se démit de son commandement :

« Cléon fut surpris et embarrassé, car il ne s'attendait pas qu'on dût le prendre au mot, étant plus habile discoureur que brave guerrier, *et se servant mieux de la langue que de l'épée.* »

Rollin dit encore :

« Deux hommes de part et d'autre s'opposaient à la paix de la Grèce, et y mettaient un obstacle insurmontable : c'étaient Cléon et Brasidas. Le premier, parce que la guerre *couvrait ses vices et sa méchanceté* ; le second, parce qu'elle *donnait un nouveau lustre à sa vertu.* En effet, elle fournissait à l'un l'occasion de commettre de *grandes injustices*, et à l'autre, celle de faire de *grandes et belles actions.* »

Voilà comment Rollin, entraîné à la remorque de Thucydide, d'Aristophane et de Plutarque, traite de Cléon et de Brasidas. Il voit dans l'un un homme d'iniquité, dans l'autre un homme de vertu, bien que ce guerrier ne se soit manifesté que par son courage, son activité, sa ruse et sa fourberie.

L'abbé Millot appelle Cléon « homme vil, ha-« rangueur indécent. » Il dit qu'il « gouvernait les « Athéniens et n'excitait que des résolutions vio-« lentes. »

Dans une histoire de la Grèce faite plus récemment par une société d'auteurs, on appelle notre général « le farouche Cléon, le sanguinaire Cléon. »

L'abbé Mably, dans ses *Observations sur l'his-*

toire de la Grèce, dit que « Cléon était prêt à perdre « la république...» Il ajoute : « Avec son insolence « bruyante, Cléon écrasait la modestie de Nicias; « on pardonne à l'un ses rapines, on ne s'aperçoit « pas du désintéressement de l'autre.»

L'abbé BARTHÉLEMI, dans son *Voyage du jeune Anacharsis*, parle de Cléon dans les termes suivants :

« C'était un homme *sans naissance*, sans véritable talent, mais vain, audacieux, emporté, et *par là même agréable à la multitude*. Il se l'était *attachée par ses largesses*; il la retenait en lui inspirant une *grande idée de la puissance d'Athènes*, un souverain mépris pour les Lacédémoniens... Il fut le plus avide et le plus injuste des hommes. »

Il poursuit ainsi son raisonnement :

« *Les citoyens honnêtes* lui opposèrent Nicias, un des premiers *et des plus riches* citoyens d'Athènes, qui avait commandé les armées et remporté plusieurs avantages. Il *intéressa la multitude par des fêtes et des libéralités*; mais, comme il se défiait de lui-même et des événements, et que ses succès n'avaient servi qu'à le rendre plus timide, il obtint de la considération, et jamais la supériorité du crédit. La raison parlait froidement par sa bouche, tandis que le peuple avait besoin de fortes émotions, et que Cléon les excitait par ses déclamations, par ses cris et ses gestes forcenés.

« Il réussit *par hasard* dans une entreprise que Nicias avait *refusé d'exécuter*: dès ce moment, les *Athéniens, qui s'étaient moqués de leur choix*, se livrèrent à ses conseils avec plus de confiance. Ils rejetèrent les propositions de paix que faisaient les ennemis, et le mirent à la tête des troupes qu'ils envoyèrent en Thrace pour *arrêter les progrès de* BRASIDAS, *le plus habile des généraux de Lacédémone*. Il s'y *attira le mépris* des deux armées, et, s'étant approché de l'ennemi sans précaution, il se laissa surprendre, fut le premier à prendre la fuite, et perdit la vie. »

Voilà un jugement des plus singuliers. Cléon était *sans naissance, sans véritable talent, mais vain, emporté, et par là même plus agréable à la multitude.* Cependant, bien qu'il fût du goût de la multitude, il faisait encore des largesses pour se l'attacher, dépense folle, superflue, sans objet, puisqu'il lui plaisait sans cela, et que ses opinions n'étaient que les opinions du peuple, avec lequel il vivait en si bonne intelligence. De son côté, le riche et froid Nicias, bien qu'il fût le serviteur des *citoyens honnêtes*, s'occupait aussi de la *multitude* et cherchait à l'*intéresser par des fêtes et des libéralités*. L'abbé Barthélemi, qui blâme les largesses de Cléon, va-t-il blâmer les libéralités de Nicias? Nullement; il l'en loue au contraire. Ainsi, on accuse les serviteurs du peuple de faire ce qu'il ne font pas et n'ont nul besoin de faire; pour les aristocrates, quoi qu'ils fassent, ils plaisent toujours aux historiens, tout leur est permis. Ils peuvent user de leurs richesses, de leurs moyens de corruption, ils en seront glorifiés. Ce qui est crime pour ceux-là est vertu pour ceux-ci. Telle est la justice de l'histoire, même lorsque de sages abbés la rédigent. Je n'ai pas besoin de parler des autres accusations de l'abbé Barthélemi contre Cléon, elles sont du domaine des banalités.

M. le comte de Ségur, qui a fait une *Histoire ancienne* qui a obtenu les faveurs de l'Université, parle ainsi de Cléon :

« Cléon fut un homme vain, téméraire et agréable au peuple, parce qu'il parlait à ses passions et les partageait.

Il exaltait toujours la puissance d'Athènes et méprisait celle de Lacédémone. La liberté, la justice, étaient toujours sur ses lèvres, l'injustice et la cupidité dans son cœur, etc., etc. »

On voit que M. le comte de Ségur ne fait pas d'innovation; qu'il se contente, en écolier bien docile et ne pensant point, des appréciations de ses prédécesseurs.

M. de Pouqueville a fait un voyage en Grèce; il a aussi publié une histoire de ce pays, qui fait partie de l'*Univers pittoresque*, fort belle collection. Voici quelques-unes de ses paroles sur Cléon :

« L'armée de Cléon, qui s'était arrêtée à Éion, se composait de la plus brillante jeunesse d'Athènes. *Dédaignant le secours d'un roi barbare, elle se plaignait des temporisations d'un chef indigne de commander des hommes de cœur.* Le caractère du démagogue fougueux n'était pas propre à endurer de semblables plaintes, il se porta aussitôt contre Amphipolis. »

Il tomba dans le piége que lui avait tendu Brasidas. M. Pouqueville ajoute :

« Les Athéniens prirent la fuite. *Six cents archers furent les victimes de l'extravagance de Cléon*, qui tomba sous les coups d'un soldat de Myrcine. »

O illustres historiens! que vous m'inspirez de pitié malgré votre riche phraséologie! Voyons, réfléchissons à ce qui vient d'être dit, et raisonnons :

Cléon attendait les secours qu'un roi de Macédoine lui avait promis; ses soldats, excités par la perfidie des oligarques, *dédaignent* ces secours, ne veulent point de *temporisation*, insultent à leur chef, le poussent en avant, et vont tomber avec lui dans le piége que leur avait tendu Brasidas: ils pé-

rissent en grand nombre. Et maintenant, M. de Pouqueville va-t-il blâmer l'indiscipline du soldat? Nullement, il se borne à couvrir d'outrages le brave Cléon, et prétend que les vaincus sont les victimes de son *extravagance*. Voilà donc la profondeur, l'impartialité, la justice de nos historiens! Et l'on veut que l'histoire soit une école de morale et de mœurs! Est-ce possible?

M. Philippe Lebas est un écrivain laborieux; il a publié de fort bons ouvrages historiques, et j'ai remarqué, entre autres, son *Dictionnaire encyclopédique de l'histoire de France*. M. Ph. Lebas, fils d'un ancien conventionnel, n'a point foulé aux pieds les principes démocratiques de son père, ses productions en font foi, et cependant, cet écrivain que j'estime, n'a pas mieux traité de Cléon que les historiens qui l'ont précédé. Voici un court extrait de son *Précis d'histoire ancienne:*

« Cléon et ses semblables s'abaissaient devant la multitude, dont ils exagéraient le pouvoir, l'entretenant sans cesse dans de funestes espérances... Deux hommes se portèrent pour héritiers de Périclès; Nicias, qu'Aristote nous dépeint comme un bon citoyen, qui servait sa patrie pour la servir; et Cléon, démagogue fougueux, sorti des rangs du peuple... Cléon parlait beaucoup, faisait peu; soldat fanfaron... Il était le jouet de la populace; elle riait quand il se présentait à la tribune, car elle connaissait l'homme, etc., etc. »

Je prie M. Lebas d'étudier les intérêts, les passions qui animaient Thucydide et Aristophane, et dirigeaient leur plume; je suis assuré qu'il se fera une tout autre idée de Cléon et du rôle qu'il remplit en son temps.

On accuse souvent Cléon de férocité, de barbarie envers les vaincus; nous ne prétendons pas le justifier complètement à cet égard; nous savons que la guerre rend cruel, et que le métier de général n'est trop souvent qu'un métier de boucher : cependant, il fit prisonniers les Spartiates de Sphacterie et ne les tua pas. Mais Alexandre-le-Grand, comment traita-t-il les Thébains, les Tyriens et tant d'autres peuples vaincus? Et Nicias, le doux, le modéré Nicias, l'idole de l'oligarchie, fut-il un modèle d'humanité? Si on le croit, il ne faut que lire tous les accusateurs de Cléon pour s'en désabuser. Nous prenons dans le premier volume qui nous tombe sous la main un seul de ses faits d'armes :

« Les Athéniens, sous le commandement de NICIAS, prirent deux villes, Cythère et Nisée, puis il bloquèrent Mélos et passèrent au fil de l'épée toute la population en état de porter les armes; les enfants et les femmes furent vendus comme esclaves. » (Diodore de Sicile.)

La cruauté peut-elle aller plus loin? Et cependant Nicias ne fut jamais accusé de férocité.

IV

Je ne ferai pas d'autres citations. Il me suffit de dire que dans tous les traités, que dans tous les manuels du baccalauréat portant les noms que voici : Cays, Poirson, Burette, Dumon, Durosoir, Barberet, Delavigne, Lefranc, nous trouvons à l'adresse de Cléon les mêmes épithètes; que les histo-

riens, les philosophes, les poètes, les orateurs, les biographes anciens, modernes, français, étrangers, sans exception, n'ont prononcé le nom de cet homme qu'avec son cortége obligé d'insultes; que tous ils n'ont donné que la copie, le résumé passionné, aveugle, d'un acte d'accusation dressé sans preuves, sans contrôle, par d'implacables ennemis. Ils auraient cependant pu, d'un coup d'œil, découvrir la source de tant d'erreurs, de tant de faux jugements. Résumons en peu de mots la vie et les actes de Cléon.

Cléon, fils de tanneur, tanneur lui-même, ayant été élu représentant du peuple, n'oublie pas quelle est la mission dont il a été chargé; il défend les intérêts de la multitude dans les assemblées de la république. Il dit aux Athéniens qu'ils sont supérieurs aux Lacédémoniens, et la raison qui l'inspire, c'est que lorsqu'un peuple est en guerre, il faut lui donner une bonne opinion de lui-même pour lui ouvrir la carrière de l'honneur et de la gloire. Il gourmande les généraux sur leur inactivité, sur leur peu de patriotisme, et croit praticable ce que d'autres regardent comme impossible. Ayant accepté un commandement que Nicias refuse obstinément, il part, délivre Pylos, prend Sphacterie; les Spartiates vaincus, il les amène prisonniers dans Athènes, au grand étonnement et à la confusion de l'oligarchie. Il continue de défendre dans les assemblées de la nation le peuple contre la faction des riches; son influence s'accroît. Les généraux athéniens, parmi lesquels se trouvait Thucydide l'historien,

ayant laissé Brasidas s'emparer d'un grand nombre de villes de la Thrace et de la Macédoine sans lui opposer une sérieuse résistance, Cléon est envoyé pour les remplacer. Il doit réparer les maux qu'ils ont laissé faire. Avec des forces minimes, il reprend Toroné, Galepsus, et peut-être bien d'autres places dont son malveillant historien ne parle pas. Enfin, il livre bataille à Brasidas et il succombe avec son ennemi. Les Spartiates avaient cependant obtenu l'avantage.

Cléon était un orateur populaire et non un flatteur du peuple, et Thucydide, qui a osé l'accuser de flatterie, nous prouve lui-même qu'il ne flattait nullement. Un seul discours de Cléon a été conservé, et conservé par qui? Par Thucydide lui-même, par son ennemi; c'est là que nous prenons les fragments que voici :

« Un Etat se soutient mieux avec des lois vicieu-
« ses, mais inébranlables, qu'avec de bonnes lois
« qui n'ont pas de stabilité. L'ignorance modeste
« vaut mieux que l'habileté présomptueuse, et les
« hommes les plus ordinaires gouvernent généralement mieux les Etats que les plus *habiles*. Ceux-ci
« veulent se montrer plus sages que les lois, et
« l'emporter dans toutes les délibérations politiques;
« ils pensent ne pouvoir trouver jamais une plus
« belle occasion de faire valoir leur esprit; et, par
« cet orgueil, ils mettent souvent l'Etat en danger;
« mais ceux qui se défient de leur intelligence
« croient en savoir moins que les lois, et ne se flat-
« tent pas d'avoir le talent de reprendre les dis-

« cours de ceux qui parlent bien. Comme ils ont « plutôt de la justesse dans leur façon de voir que « la faculté d'entrer dans une joûte d'esprit, ils « réussissent le plus souvent. C'est ce que nous de- « vons faire ; et non pas, fiers de pouvoir lutter « contre les autres en esprit et en talents, donner à « la multitude des avis contraires à nos propres « opinions.

« Pour moi, je m'en tiens à mon premier avis, et « j'admire qu'on propose de discuter encore l'af- « faire des MYTILÉNIENS, et de nous faire perdre « du temps, ce qui tourne à l'avantage des coupa- « bles ; car la colère de l'offensé contre l'offenseur « finit par s'émousser : mais quand la vengeance « suit l'injure de près, elle en est une représaille, « et lui inflige une punition plus rigoureuse. J'ad- « mire aussi quiconque osera me contredire, et en- « treprendre de montrer que les attentats des Mi- « tyléniens tournent à notre avantage, et nos revers « au détriment de nos alliés. Vain de son élo- « quence, l'orateur luttera sans doute pour mon- « trer que ce qui a été résolu ne l'est pas ; ou, bien « payé de sa peine, on le verra, pour tâcher de vous « égarer, travailler un discours spécieux. C'EST « L'ETAT QUI PAIE LES PRIX DE CES SORTES DE COM- « BATS, ET LUI-MÊME N'EN REMPORTE QUE DES DAN- « GERS. *La faute en est à vous qui proposez ces fu- « nestes jeux, et qui avez coutume d'être spectateurs « des discours et auditeurs des actions ; vous qui « conjecturez l'avenir d'après ce que disent de beaux « parleurs, comme si les événements devaient suivre*

« *leurs discours; vous qui considérez les faits d'a-*
« *près les belles phrases de ceux qui se plaisent à*
« *les critiquer, et qui donnez moins de confiance à ce*
« *que vous voyez qu'à ce qu'on vous fait entendre:*
« *excellents à vous laisser tromper par ce que les*
« *discours ont d'extraordinaire, et à ne vouloir*
« *pas suivre ce qui a été arrêté; toujours esclaves de*
« *l'extraordinaire, et dédaigneux des choses accou-*
« *tumées; cherchant, pour ainsi dire, autre chose*
« *que ce qui convient au monde où nous vivons, et*
« *ne pensant comme il faut sur rien de ce qui nous*
« *environne; menés en un mot par le plaisir des*
« *oreilles, et ressemblant plutôt à des spectateurs au-*
« *sis pour entendre disputer des sophistes, qu'à des*
« *citoyens qui délibèrent sur les intérêts de l'Etat.*

« Pour vous garantir, s'il est possible, *de ces vi-*
« *ces*, je vais vous montrer que, de toutes les villes,
« il n'en est aucune qui vous ait aussi grièvement
« offensés que celle de Mitylène. J'aurais de
« l'indulgence pour des peuples qui, ne pouvant
« supporter votre domination, ou forcés par les
« ennemis, se seraient détachés de votre alliance:
« mais que des gens qui occupent une île, qui sont
« bien fortifiés, qui ne peuvent craindre d'hostilités
« que du côté de la mer, qui ne manquent pas
« d'une bonne flotte pour les repousser, qui ne sont
« soumis qu'à leurs propres lois, et que vous avez
« plus considérés que tous les autres, aient pris ce
« parti, qu'est-ce autre chose, je ne dirai pas qu'a-
« voir déserté votre alliance, *c'est ce qui convien-*
« *drait à un peuple opprimé*, mais qu'avoir com-

« ploté contre vous, que s'être rendus coupables « de soulévement, qu'avoir cherché à vous détruire, « en s'unissant à vos plus cruels ennemis? Leur « crime est plus atroce que s'ils avaient eu assez de « forces, et qu'ils s'en fussent servis pour vous faire « la guerre. Devenus audacieux contre l'avenir, se « repaissant d'espérances au-dessus de leurs forces, « mais au-dessous de leurs désirs, ils ont entrepris « la guerre, et préféré la violence à la justice; et, « dès qu'ils ont cru pouvoir l'emporter, ils nous « ont attaqués sans avoir reçu d'injures. Les États « se portent volontiers à la présomption, quand ils « jouissent depuis peu d'une force inespérée; et d'or- « dinaire les hommes se soutiennent mieux avec un « bonheur qui n'a rien d'étonnant, que lorsqu'il « s'élève au-dessus de ce qu'on devait attendre. On « peut dire qu'il est plus aisé de repousser l'infor- « tune que de se maintenir dans la prospérité. Il au- « rait fallu que, dès longtemps, les Mityléniens n'eus- « sent pas obtenu, près de vous, plus de considé- « ration que les autres; ils n'en seraient pas venus « à ce degré d'insolence; car il est naturel à « l'homme de mépriser ceux qui le caressent, et « de respecter ceux qui ne lui cèdent pas. Qu'ils « soient punis maintenant comme le mérite leur « crime, et que la faute ne soit pas imputée au petit « nombre pour absoudre le peuple. Tous nous ont « également attaqués; ils pouvaient recourir à nous, « et ils seraient, à présent, de retour dans leurs « foyers. Ils ont tous été complices de la défection, « parce qu'ils ont regardé comme plus sûr de cou-

« rir une même fortune avec leurs chefs. Il est une « chose à bien considérer. Si vous infligez la même « peine à ceux de vos alliés qui vous abandonnent, « forcés par les ennemis, et à ceux qui, d'eux-mê- « mes, se soulèvent contre vous, qui ne saisira pas « le plus faible prétexte de les imiter, quand la « liberté sera la récompense du succès, et qu'on « pourra succomber sans rien avoir de bien fâcheux « à craindre? Nous aurons à risquer vie et fortune « contre chaque ville. Victorieux, nous recouvrerons « une ville détruite, et nous serons privés pour la « suite des revenus qui font notre force : malheu- « reux, nous aurons des ennemis nouveaux, outre « nos anciens ennemis; et dans le temps qu'il fau- « drait employer à nous défendre contre les nations « rivales, nous aurons à combattre nos propres « alliés.

« Je ne dis plus qu'un mot pour me résumer. Si « vous m'en croyez, vous ferez justice des Mityléniens, et ce sera consulter vos intérêts; autrement vous n'obtiendrez pas leur reconnaissance, « et ce sera vous-mêmes qui serez punis. Car si leur « défection est juste, c'est à tort que vous possédez « l'empire; et si, même contre la justice, vous « croyez devoir le conserver, il faut aussi, contre la « justice, mais pour votre intérêt, les punir; sinon « renoncez à la domination, et livrez-vous, hors « des dangers qu'elle entraîne, à d'humbles vertus. »

Les paroles que voilà sont rudes, fières, dans l'esprit du temps, mais nullement courtisanesques envers le peuple d'Athènes, qu'elles morigènent

vivement au contraire. C'est là le seul discours que Thucydide nous ait conservé de Cléon, et, certes, celui qui voulait, en toute chose, le rendre ridicule, odieux, n'aura pas choisi ce que l'orateur avait dit de meilleur, de mieux inspiré dans le cours de sa vie; Il se sera bien gardé aussi de le parer, de l'embellir en quelque point que ce soit; et cependant, tel qu'il est, ce discours ne nous choque point : nous y trouvons de la gravité, de la noblesse, de l'élévation, du patriotisme, et aucun des défauts dont on accuse l'orateur. Au jugement de Cicéron, qui n'était pas trop porté à flatter les démocrates, Cléon était un citoyen éloquent.

Défendre le peuple par la parole dans les assemblées de la nation ; avoir en face de soi les Lacédémoniens commandés par Brasidas, général des plus habiles; s'emparer de Sphacterie, de Toroné, de Galepsus, et, après trois succès, mourir près d'Amphipolis dans une dernière bataille en entraînant dans sa chute un vaillant adversaire, ce sont là, incontestablement, des actions héroïques, dignes d'un vrai citoyen. Trève donc aux déclamations, et convenons de ceci : Cléon avait des talents, de la bravoure, de la vertu, un dévoûment sans bornes pour son pays ; c'était un homme d'un grand mérite; mais des écrivains de génie le sacrifièrent à leurs rancunes ; l'histoire recueillit leurs diatribes, qui se sont transmises de siècle en siècle, et, jusqu'à nos jours, justice ne lui a pas encore été rendue : Nous appelons ignorant un homme de talent, lâche un homme de courage, scélérat un homme de bien ;

nous avons été aveugles, injustes, absurdes, ne le soyons plus.

Une réflexion : Qu'eût donc été Démosthène aux yeux de la postérité si nous n'avions eu pour toute histoire à son égard que les accusations d'Eschine, de Démade et de Dinarque? Un lâche, un pervers, un infâme, un brouillon, un traître, enfin l'être le plus vil, le plus inconstant de la terre. Heureusement pour sa renommée, ses discours nous sont parvenus, nous les lisons, et nous chérissons l'homme dont ses ennemis faisaient un monstre. Cléon, moins heureux, n'existe que par la biographie que ses ennemis nous ont laissée ; et nous ne nous tiendrions pas sur nos gardes! et nous le condamnerions lorsqu'à travers la trame de l'acte d'accusation nous voyons tant de faits à sa louange! Dieu nous en préserve...

L'on dit que Cléon était un brandon de discorde, qu'il entretenait la guerre, que seul il s'opposait à la paix, et cependant on n'ignore pas que la guerre avait commencé sous Périclès, qu'elle se continuait avec persévérance lorsqu'il parvint à exercer lui-même une influence marquée sur les destinées de son pays; l'on sait également que si lorsqu'il eut succombé avec Brasidas une paix de cinquante ans fut conclue, elle ne dura que cinq mois, et que la guerre se ralluma avec plus de fureur que jamais. Les accusations portées à cet égard contre Cléon sont donc dépourvues de fondement. On dit aussi que l'administration de Cléon avait été déplorable, que la République s'était amoindrie sous son autorité;

et c'est tout le contraire qui avait eu lieu. Tant qu'il vécut, Athènes fut prépondérante. Peu d'années après sa mort, elle leva une armée formidable, capable d'illustrer la patrie, si on ne lui eût pas donné une folle destination; cette armée, sous le commandement des généraux Démosthène, Nicias, Alcibiade, Lamachus, entreprit l'expédition de Sicile, expédition malheureuse, où elle périt tout entière avec ses chefs, à l'exception d'Alcibiade, qui avait passé à l'ennemi. C'est de là que date l'affaiblissement d'Athènes, la prépondérance de Sparte, et non de l'administration de Cléon, qui avait été si utile à son pays. Pourquoi donc faire à ce général un crime des malheurs d'Athènes, dont il ne fut ni l'auteur, ni le témoin, et qu'il eût sans doute conjurés si sa vie eût pu se prolonger seulement de quelques années?

Ma tâche est remplie; je me suis arrêté longuement sur cet homme, parce que voilà *deux mille trois cents ans* qu'on jette de la boue à sa mémoire, et que nous lui devons une juste réparation; je me suis arrêté sur cet homme pour montrer combien il faut lire l'histoire avec précaution, combien nous devons nous défier des opinions, des jugements de nos devanciers, si, surtout, les passions politiques ont été leur unique mobile, et s'ils n'ont produit qu'une œuvre de vengeance au lieu d'une œuvre de justice..... Puissent nos lecteurs profiter de nos considérations, et ne plus maudire Cléon le Tanneur.

Charès.

Je poursuivrai encore un instant le même sujet; je veux dire quelques mots d'un autre général, de Charès. Charès est traité avec la plus grande dureté par les écrivains; c'est un fanfaron, un brouillon, un homme sans talent, sans mœurs, sans vertu, sans patriotisme, etc., etc.; il est généralement bafoué; et pourquoi? Il était démocrate, crime que l'histoire pardonne rarement. Nous avons étudié avec soin la vie de Charès, nous avons interrogé les faits plus que les appréciations des écrivains, et cet homme s'est montré à nous dans son auréole patriotique. D'après Diodore de Sicile, que nous avons suivi de point en point, dès l'année 368 avant J.-C., Charès délivre les Phliasiens et met en fuite les Argiens dans deux combats; en 361, il est aux prises avec Alexandre, roi de Phères, et l'histoire ne dit pas qu'il ait été vaincu, preuve certaine qu'il fut vainqueur; en 358, dans la guerre sociale, Charès prend sa part de périls en compagnie de Chabrias, qu'il voit tomber près de lui, atteint d'une blessure mortelle; en 356, Charès se bat sur mer malgré la tempête, assiége Samos, et ensuite il accuse Iphicrate et Timothée de lui avoir fait manquer, par leur défaut de hardiesse, un succès complet. Dans le cours de la même année (356), Charès, manquant d'argent, ne sachant comment alimenter son armée, armée composée de mercenaires et que la République négligeait, va, momentanément, se mettre au service d'un satrape de l'Asie révolté contre l'autorité du

grand roi; il put, par cet expédient, conquérir la solde de ses soldats, et les maintint au service d'Athènes, qu'ils avaient menacé de quitter; en 353, dans une situation identique, il eut recours à des expédients semblables, et obtint le même succès; immédiatement après, il conquit, au profit d'Athènes, Sestos et toutes les villes de la Chersonèse, à l'exception de Cardia; en 341, il marcha au secours de Byzance, d'Olynthe et des autres villes de la Thrace amies d'Athènes; il contribua, pour sa bonne part, à la retraite du roi de Macédoine; en 338, il combattit à Chéronée contre Philippe et Alexandre, son fils : il fut vaincu, et Athènes et la Grèce tombèrent avec lui. Malgré sa défaite, ses concitoyens lui conservèrent leur attachement, preuve certaine qu'il avait fait son devoir, et qu'ils n'avaient rien à lui reprocher.

Charès commanda longtemps des troupes mercenaires, mal soldées, mal disciplinées, et il en tirait tout le parti qu'on pouvait en attendre. Assurément ces troupes ne valaient pas celles de Marathon et de Mycale, et il n'était pas en la puissance d'un mortel de les transformer. Pourquoi Charès est-il le dernier des généraux d'Athènes dont on cite fréquemment le nom? Parce qu'il n'y eut plus de grands généraux après lui. Et pourquoi cela? Parce que la mauvaise répartition des richesses, parce que la corruption répandue dans la République, rendirent impossibles les bonnes armées, et que quand il n'y a plus d'armées fortement trempées, il ne peut plus surgir de généraux illustres. Il ne faut donc pas

faire à Charès un crime d'une situation exceptionnelle ; il fit, avec les éléments dont il disposait, à travers mille entraves, tout ce qui était humainement possible ; il fit enfin beaucoup.

L'histoire n'a certainement pas relaté tous les faits d'armes de ce général, qui aima toujours sa patrie, qui combattit toujours pour elle, et que, pendant quarante ans, nous voyons sans relâche au milieu de tous les périls de la guerre. Et pourquoi l'histoire le traite-t-elle si mal ? Nous l'avons dit, il était démocrate, et fut l'un des derniers serviteurs de la démocratie ; en fallait-il davantage pour qu'elle fût injuste à son égard ?

Démosthène.

Deux mots sur Démosthène dont nous avons traité ailleurs avec beaucoup de détails. Qui n'a entendu parler de sa légèreté, de son inconstance, de sa cupidité, de sa lâcheté ? Devant Philippe, il est muet ; devant Harpallus, il est sans vertu ; à Chéronée, jette son bouclier et se sauve. C'est l'histoire qui dit cela. — Démosthène muet devant Philippe !... Il ne le fut point devant le monde entier, et je n'examine pas s'il manqua d'à-propos ou de subtilité devant un homme. Au reste, il n'était pas fait pour se trouver dans la cour d'un roi. — Démosthène inconstant !... Mais, depuis le premier jour de sa vie jusqu'au dernier, il n'a aimé que la patrie et la liberté, il a vécu, il est mort pour elles ; est-ce là de l'inconstance ? est-ce là de la légèreté ? — Démosthène a reçu l'or d'Harpallus ; il

s'est laissé corrompre; il a été frappé d'exil par le peuple lui-même pour ce fait!... Je le nie, il n'a jamais été corrompu celui qui, toute sa vie, n'a eu qu'un principe, qu'un but : servir la patrie, la liberté, l'humanité. — Frappé de jugement par le peuple!... Non, mais bien par l'oligarchie qui régnait alors et tenait le peuple sous le joug; elle faisait preuve, en le sacrifiant, non de justice, mais de logique et d'habileté, car elle brisait celui dont elle avait tout à craindre (1). — Démosthène a jeté

(1) Harpallus était un général qu'Alexandre avait fait son trésorier et gouverneur de Babylone. Au retour de son expédition de l'Inde, ce roi avait fait mourir, sans forme de procès, beaucoup de gouverneurs de provinces accusés de concussion. Harpallus craignit pour lui les effets des rigueurs d'Alexandre; il prit la fuite, emportant de fortes sommes d'or et d'argent, et se réfugia en Grèce où l'on prétend qu'il soudoya Démosthène pour le corrompre. Mais en quoi pouvait-il le corrompre? Démosthène n'aimait pas Alexandre; il détestait la domination macédonienne; il soupirait pour la liberté de son pays : Harpallus ne pouvait pas le changer, ne pouvait même pas en avoir l'intention. Que Démosthène, en cas de soulèvement de la Grèce en faveur de la liberté, eût pu ne pas refuser de se servir de l'or d'Harpallus dans l'intérêt commun, rien d'impossible; mais ce n'est pas là s'être laissé corrompre, ce n'est pas avoir trahi sa patrie. C'est pourtant sur ce fait que l'oligarchie, qui gouvernait alors Athènes, le calomnia, l'accusa, et le jeta dans l'exil. Et l'histoire, qui n'est trop souvent que l'écho des calomnies de l'aristocratie, fit peser sur sa mémoire la flétrissure dont on avait voulu la souiller. Cependant Pausanias s'inscrit en faux contre l'imputation. Voici ce que nous lisons dans son voyage historique :

« Quant à Démosthène, le sort le persécuta sur la fin de son âge à tel point qu'après lui avoir fait endurer l'exil, il le mit encore dans la nécessité d'abréger ses jours. Son innocence a

son bouclier; il a fui lâchement lors de la défaite de Chéronée !... Accusation puérile, ridicule, sans cesse reproduite malgré sa stupidité. Il a jeté son bouclier ! il s'est sauvé ! Et que faire quand l'armée est en déroute, quand tout est perdu ? Se laisser prendre, se livrer à l'ennemi ?... Et pourquoi? Ne valait-il pas mieux se conserver pour le pays, attendre des jours meilleurs, le servir encore plus tard avec l'assistance de Dieu !... Il ne fut point lâche à Chéronée, cet orateur célèbre ; et s'il l'eût été, le peuple, qui déteste la lâcheté, qui maudit les lâches aussi bien que les traîtres, ne l'eût point

été suffisamment prouvée par lui-même et par le témoignage des autres. On sait qu'il ne se laissa point corrompre par l'or et l'argent qu'Harpallus avait apporté de l'Asie... Harpallus, s'étant sauvé d'Athènes, passa dans l'île de Crète, où, peu de temps après son arrivée, il fut tué par ses propres domestiques ; d'autres disent que Pausanias, Macédonien de nation, lui dressa des embûches où il périt. Ce qui est certain, c'est que Philoxène, autre Macédonien qui avait voulu obliger les Athéniens à lui livrer Harpallus, prit du moins son intendant comme il s'enfuyait à Rhodes. Quand il l'eut en sa puissance, il le fit appliquer à la question pour savoir de lui tous ceux qui avaient pris de l'argent d'Harpallus, après quoi il écrivit aux Athéniens une lettre qui contenait les noms de tous ces traîtres, et la somme que chacun d'eux avait touchée. *Dans cette lettre il n'était fait aucune mention de Démosthène, quoiqu'Alexandre le haït mortellement, et que Philoxène fût son ennemi particulier.* C'est donc avec justice que dans plusieurs autres endroits de la Grèce, et surtout à Calaurie, on a rendu de grands honneurs à cet illustre malheureux. » « La Providence a donc permis, dit le savant Niebuhr, que cette infâme calomnie fût aussi évidente pour nous que si nous étions contemporains. »

choisi pour faire l'oraison funèbre des braves qui avaient succombé dans cette bataille. Le choix du peuple, en cette occasion, annulle, détruit toutes les calomnies, et vaut un brevet de courage décerné à l'orateur.

Démosthène lutta constamment contre Philippe, contre les ennemis de la liberté et de la démocratie. Lors de la guerre *lamiaque*, espérant encore pouvoir servir son pays, il se remit à l'œuvre ; mais les Athéniens, après un court succès, ayant été assujétis une dernière fois, les démocrates ayant été terrassés par l'étranger et l'aristocratie grecque, l'orateur s'enfuit dans l'île de *Calaurie*. Tous les hommes les plus marquants de la démocratie, et l'orateur Hypéride était du nombre, se hâtèrent également de quitter Athènes. Ici, arrêtons-nous un moment, et laissons parler Plutarque :

« Les Grecs, dit-il, furent entièrement écrasés ; ils perdirent la bataille de Cranon ; les Athéniens reçurent une garnison macédonienne dans le fort de Munychie. Lorsque *Démosthène et ceux de son parti* apprirent qu'Antipater et Cratère s'avançaient vers Athènes, ils se hâtèrent de sortir de la ville, et *furent condamnés à mort* par le peuple (lisez l'aristocratie athénienne et l'étranger), sur un décret que Démade avait dressé.

« Ils se dispersèrent chacun de son côté, et Antipater envoya, pour les prendre, des soldats conduits par un certain Archias, ancien acteur tragique... Cet Archias ayant trouvé à Égine l'orateur Hypéride, Aristonicus de Marathon, et Himérée,

frère de Démétrius de Phalère, qui s'étaient réfugiés dans le temple d'Ajax, il les en arracha et les envoya à Cléones, où était alors Antipater, *qui les fit mourir sur-le-champ ;* on ajoute qu'il fit *couper la langue à Hypéride.*

« Archias, informé que DÉMOSTHÈNE s'était réfugié à *Calaurie,* dans le temple de Neptune, passa dans cette île sur de petits bateaux, et, étant débarqué avec des soldats thraces, il voulut persuader à Démosthène de sortir de son asile et de venir avec lui trouver Antipater, de qui il n'avait rien à craindre... Archias eut beau lui parler d'un ton de douceur et d'humanité, il n'ajouta pas foi à ses paroles. »

Démosthène voyait bien que l'ancien tragédien jouait un rôle préparé d'avance. « Tu ne réussiras pas par tes promesses, » lui dit-il.

« Archias s'étant emporté et lui ayant fait de grandes menaces : « Maintenant, reprit Démosthène, « tu parles comme si tu étais sur le trépied macé- « donien ; tu n'avais parlé encore qu'en acteur de « comédie : mais attends un peu que j'aie écrit chez « moi pour donner mes derniers ordres. » En disant ces mots, il entra dans l'intérieur du temple ; et, prenant ses tablettes comme pour écrire, il porta le poinçon à sa bouche et le mordit ; ce qu'il faisait ordinairement quand il méditait ou qu'il composait quelques discours. Après l'y avoir tenu quelque temps, il se couvrit de sa robe et pencha la tête. Les soldats qui se tenaient à la porte du temple se moquaient de lui de craindre ainsi la mort, et le

traitaient de lâche et de mou. Archias, s'étant rapproché de lui, l'engageait à se lever ; et, lui répétant les mêmes propos, il lui promettait de le réconcilier avec Antipater. Démosthène, qui sentait que le *poison* avait produit tout son effet, se découvrit, et fixant ses regards sur Archias : « Tu peux maintenant, lui dit-il, jouer le rôle de Créon dans la « tragédie et faire jeter ce corps où tu voudras, « sans lui accorder les honneurs de la sépulture. « O ! Neptune, ajouta-t-il, je sors encore vivant de « ton temple ! mais Antipater et les Macédoniens ne « l'auront pas moins souillé par ma mort. » Il finissait à peine ces mots, qu'il se sentit trembler et chanceler ; il demanda qu'on le soutînt pour marcher, et, comme il passait devant l'autel du Dieu, il tomba et mourut en poussant un profond soupir.» (Plutarque.)

Pour échapper aux brutalités, aux tortures, aux insultes, aux humiliations que ses ennemis lui réservaient, Démosthène s'était empoisonné. Il avait vécu pour la liberté ; il mourut pour la liberté ; il fut inébranlable dans ses principes ; ses paroles et ses actions furent toujours d'accord. Et voilà l'homme que ses ennemis ont osé accuser d'inconstance et de lâcheté !...

Le Peuple.

Il est bien d'autres hommes, à part ceux dont nous avons parlé, que la haine aristocratique n'épargna et n'épargne pas davantage ; de ce nombre sont Hyperbolus, Cléophon, Clysthènes, Ephialte :

leur crime était d'aimer le peuple et de le servir avec trop de zèle : plusieurs d'entre eux avaient eu le tort d'être nés dans les classes travailleuses ; c'était là une tache ineffaçable. Pourquoi les plaisanteries, les grossièretés, les outrages d'Aristophane contre Socrate, Euripide, Cléon ? Pourquoi ? parce que l'un était le fils d'une sage-femme, l'autre d'une marchande d'herbes, l'autre d'un tanneur, et était tanneur lui-même : aucun baptême ne pouvait laver dans son entier cette sorte de péché originel, cette tache de la naissance ; le préjugé triomphait de toutes les raisons.

En traitant de la Sicile, nous parlerons de la bravoure de LAMACHUS, général issu dans la pauvreté ; mais hâtons-nous, à propos du préjugé, de reproduire ici ce peu de paroles de Plutarque :

« LAMACHUS, quoique vaillant et très propre à la guerre, n'avait, A CAUSE DE SA PAUVRETÉ, *ni dignité, ni considération.* »

Et EUMÈNE, ce vaillant général d'Alexandre, qui, après la mort de ce roi, se signala encore sur tant de champs de bataille ! Eumène était né, lui aussi, dans les classes travailleuses. Il était fils d'un *chef de roulage*. Il s'éleva par son seul mérite, et il connut toutes les vicissitudes de la fortune. Dans ses temps les plus heureux, il protégeait, de concert avec Polyspherchon, les jeunes rois de Macédoine. Mais en dépit de sa haute position, son avenir ne lui parut jamais assuré.

« Eumène, dit Diodore de Sicile, comprit qu'il deviendrait sous peu un objet de mépris et de haine, et qu'en-

fin sa vie serait menacée. Car il n'ignorait pas que l'homme n'obéit qu'à contre-cœur à celui qu'il croit son inférieur, et qu'il ne veut pas se laisser dominer *par ceux qui sont plutôt faits pour la* SERVITUDE *que pour le commandement.* »

Si ceux qui sont nés dans le peuple sont si mal traités, bien qu'élevés en position, croirait-on qu'on ait quelque respect pour le peuple lui-même, d'où tout émane cependant? Ce serait se tromper de la manière la plus étrange. Aux yeux d'un grand nombre d'hommes des plus considérables de l'antiquité, tels que Thucydide, Xénophon, Platon, Aristote, Plutarque, Aristophane, rien d'ignorant, d'inconstant, de cruel comme le peuple et le gouvernement populaire. Pour prouver que nous n'avançons rien à la légère, tirons d'abord de la comédie des *Chevaliers*, que nous devons à l'ennemi de Socrate, d'Euripide et de Cléon, au célèbre Aristophane enfin, la scène que voici, scène qui reflète si bien l'esprit de la faction des riches d'Athènes; écoutons:

« DÉMOSTHÈNE (1). — Bienheureux marchand de boudins! approche, homme chéri, toi qui nous apparais comme le sauveur de la République.

« LE CHARCUTIER. — Qu'est-ce? Que me voulez-vous?

« DÉMOSTHÈNE. — Viens apprendre de nous ton bonheur et ta haute fortune.

« NICIAS. — Débarrasse-le de son établi, et mets-le au courant de l'oracle et de ce qu'il annonce: pendant ce temps, j'irai surveiller le Paphlagonien (Cléon).

(1) DÉMOSTHÈNE et NICIAS étaient deux généraux d'Athènes chefs de la faction aristocratique. On prétend que le *charcutier* ne serait autre que le démagogue *Hyperbolus*, qui fut plus tard exilé, et assassiné dans l'île de Samos par ses ennemis politiques.

« DÉMOSTHÈNE. — Allons, dépose d'abord tout cet attirail ; ensuite, adore la terre et les djeux.

« LE CHARCUTIER. — Eh bien ! soit ! De quoi s'agit-il ?

« DEMOSTHÈNE. — Homme fortuné ! Homme riche ! ô toi qui aujourd'hui n'es rien, et qui demain seras au faîte de la grandeur ! O chef de la bienheureuse Athènes !

« LE CHARCUTIER. — Que ne me laisses-tu laver mes tripes et vendre mes saucisses ? Pourquoi te moques-tu de moi ?

« DÉMOSTHÈNE. — Insensé, il est bien question de tripes ! Regarde : vois-tu ce peuple nombreux ?

« LE CHARCUTIER. — Je le vois.

« DÉMOSTHÈNE. — Tu en seras le maître souverain, ainsi que du marché, des ports et de l'assemblée : tu fouleras aux pieds le sénat ; tu destitueras les généraux, tu les chargeras de chaînes, tu les emprisonneras ; tu feras du Prytanée un lieu de débauche.

« LE CHARCUTIER. — Moi ?

« DEMOSTHÈNE. — Oui, toi ; et tu ne vois pas encore tout. Monte sur cet établi, et regarde toutes les îles d'à l'entour...

« LE CHARCUTIER. — Je les vois. Eh bien ?

« DÉMOSTHÈNE. — Les marchés, les vaisseaux.

« LE CHARCUTIER. — Oui.

« DÉMOSTHÈNE. — N'es-tu pas heureux ? Tourne maintenant l'œil droit du côté de la Carie, et l'autre du côté de la Chalcédoine.

« LE CHARCUTIER. — Je serai donc heureux si je louche ?

« DÉMOSTHÈNE. — Non ; mais c'est toi *qui vendras tout cela ;* car tu deviendras, comme cet oracle l'annonce, un très grand personnage.

« LE CHARCUTIER. — Et dis-moi, comment deviendrais-je un personnage, moi, *simple charcutier ?*

« DÉMOSTHÈNE, — *C'est pour cela* même que tu deviendras grand, c'est-à-dire *parce que tu es un vaurien, de la lie du peuple, et effronté.*

« LE CHARCUTIER. — Je ne me crois pas digne de ce haut rang.

« DÉMOSTHÈNE. — Quoi donc ! D'où vient que tu ne t'en crois pas digne ? On dirait que tu as quelque bon sentiment. *Serais-tu donc issu d'une honnête famille ?*

« LE CHARCUTIER. — J'en atteste les dieux, *j'appartiens à la canaille.*

« DÉMOSTHÈNE. — Mortel fortuné ! les *heureuses qualités que tu as reçues pour les affaires publiques!*

« LE CHARCUTIER. — Mais, mon cher, je n'ai pas *reçu la moindre éducation*, si ce n'est que je sais *lire, et encore assez mal.*

« DÉMOSTHÈNE. — *Ceci pourrait te faire tort de savoir lire, même assez mal.* Le GOUVERNEMENT POPULAIRE *n'appartient pas aux hommes influents ou de mœurs irréprochables*, MAIS AUX IGNORANTS ET AUX INFAMES, etc. »

Voilà comment le peuple et le gouvernement populaire étaient traités par le calomniateur de Socrate, d'Euripide et de Cléon. Et son opinion était conforme à celle des historiens, des philosophes et de la plupart des savants du plus beau siècle de la Grèce.

C'est Xénophon qui nous dit :

« Dans tout pays, les premiers citoyens sont ennemis de la démocratie. Ils ne sont pour l'ordinaire ni emportés ni injustes; ils se piquent de goûts honnêtes : *le peuple, au contraire, est ignorant, turbulent, méchant*, parce que la pauvreté l'expose à bien plus d'actes de bassesse... C'est parmi la plus vile populace que le peuple a ses partisans, parce que chacun aime son semblable. »

C'est PLUTARQUE qui nous dit :

« Presque toujours il est arrivé, je ne sais comment, *des révolutions funestes* dans les républiques, *lorsque les gens du peuple* se sont emparés du gouvernement. »

C'est PLATON qui envoie à Denys, roi de Syracuse, les œuvres d'Aristophane *comme le tableau le plus fidèle du gouvernement et des mœurs d'Athènes*, sans daigner réfléchir que ce poète avait été, par ses calomnies, la cause première de la mort de son maître, le sage Socrate ; et qu'il n'avait fait que la caricature des Athéniens, au lieu d'un tableau

fidèle ; et de plus, c'était à un roi étranger que le philosophe offrait cette hideuse peinture de l'état démocratique de sa patrie.

Je le répète, la plupart des grands écrivains de l'antiquité étaient hostiles à l'état populaire ; et cependant, c'était dans cet état qu'ils fixaient leur domicile et qu'ils acquéraient la gloire et les richesses.

Nos historiens modernes, pleins de la lecture des anciens, ou se copiant les uns les autres, ont eu, eux aussi, des paroles offensantes pour le peuple. L'abbé BARTHÉLEMI nous dit :

« Les Athéniens, pénétrés du *sentiment* de leurs *forces*, de ce sentiment qui, dans les *rangs élevés*, produit la *hauteur* et l'*orgueil*, dans *la multitude*, l'*insolence* et la FÉROCITÉ, etc., etc. »

M. le comte de SÉGUR poursuit ainsi le même thème :

« On y voyait à la fois (à Athènes) de sages politiques, des orateurs turbulents, des guerriers vaillants et généreux, une *populace insolente et timide*... Le peuple d'Athènes, à la fois *léger*, *superstitieux et* CRUEL, etc... Périclès avait gouverné pendant quarante ans le *plus inconstant* des peuples... Les Athéniens, abandonnés (de leurs alliés), passèrent, *selon leur coutume*, de l'*arrogance* à l'*abattement*, etc. »

M. de POUQUEVILLE nous dit à son tour :

« Celui qui savait le mieux flatter la multitude obtenait la meilleure part dans son estime ; ainsi, l'orateur qui ressemblait le plus à ses auditeurs prévalait dans l'Assemblée du peuple ; et des talents spécieux, ou funestes, obtenaient la récompense due au mérite et à la probité... Démade, né dans la *condition la plus basse*, conservait les vices de son *origine ;* il avait cet *esprit sordide et ces passions brutales qui décèlent le manque d'une première éducation.* »

D'après de telles appréciations, croirait-on le peuple capable de quelque chose de grand ?... Il ne portait son choix et son amour que sur les hommes qui le flattaient !... Mais est-ce bien là la vérité ?... Et comment fit-il pour être le constant, l'inébranlable appui de Démosthène, le grand orateur, qui le morigénait sans cesse et lui traçait avec vigueur la ligne du devoir ? Comment fit-il pour aimer Cléon, qui, au lieu de l'aduler, le tançait vertement, comme on a pu s'en convaincre par les paroles que nous avons reproduites d'après Thucydide ? Le peuple n'est pas ce que le font des écrivains qui le connaissent trop peu ; il veut naturellement le bien ; c'est pour le bien qu'il se passionne, et quand il fait le mal, c'est qu'on l'a trompé, abusé, égaré par d'odieux mensonges, ou opprimé, ou affamé trop longtemps par toutes sortes d'exécrables moyens. Non, le peuple n'est point inconstant, le peuple n'est point lâche, le peuple n'est point cruel, le peuple n'est point ingrat ; le peuple aime la patrie, la liberté, les lumières, la gloire, la justice ; le peuple est plus sympathique, plus généreux que les riches qui l'outragent et le foulent aux pieds, et la preuve de nos assertions, nous la trouvons dans les écrivains mêmes qui, mesurant trop peu leurs paroles, le traînent à la fois dans la boue avec intention et l'élèvent au ciel sans y songer. Mettons de côté leurs réflexions historiques, morales, politiques, philosophiques, trop souvent en contradiction avec les faits qu'elles suivent ou précèdent, et dont elles sont un faux et ridicule commentaire, et

que les faits parlent seuls, et que seuls ils aient toute autorité.

Les Athéniens, ces démocrates par excellence, furent-ils légers, inconstants, injustes, cruels, barbares? voilà ce qu'il faut examiner, et pour cela jetons un rapide coup d'œil sur toute l'existence de ce peuple.

Les Athéniens.

Les Athéniens, dès leur origine, parlent d'égalité; le sol de leur patrie les a fait naître, et ils sont tous frères. Quand Cécrops arriva dans l'Attique, il trouva des hommes unis, et mit ses talents et son courage à leur service. Thésée rapprocha les bourgades, concentra les populations, et les Athéniens eurent dès-lors une organisation puissante. Sous son administration, les *nobles*, les *laboureurs*, les *artisans*, formèrent trois classes de citoyens possédant les mêmes droits politiques. Mnesthée conduisit au siége de Troie les Athéniens, et c'était là un peuple et non un troupeau. Des rois continuèrent à les gouverner jusqu'à Codrus. Après la mort de ce souverain, les Athéniens supprimèrent la royauté parce que les *rois*, dans plusieurs États de la Grèce, avaient abusé de leur puissance et dégradé leur titre. Cependant le fils de Codrus, Médon, régna presque sous le nom d'*archonte*. Après les archontes *à vie*, vinrent les archontes *décennaux* (élus pour dix ans), puis les archontes *annuels*. Mais soit que les Athéniens reconnussent un monarque ou n'en reconnussent pas, l'élément populaire dominait toujours dans leur ville.

La richesse parvint cependant à y opprimer la pauvreté : la multitude murmura, un soulèvement allait éclater; SOLON parut; il donna sa législation. Les lois de ce sage n'étaient pas les meilleures dans le sens absolu du mot, mais, suivant les propres paroles de leur auteur, elles étaient les meilleures possibles dans l'état où se trouvait la société. Il avait à conjurer le plus redoutable conflit entre les diverses classes de citoyens; sa médiation eut un plein succès (1). A quelques années de là des symptômes fâcheux se manifestent : les travailleurs se plaignent; les riches les dédaignent; les troubles s'accroissent; PISISTRATE paraît, prend le parti des affamés : le peuple s'attache à sa personne; ils unissent leurs efforts, et, de concert, ils font reculer les oppresseurs. L'usurpateur Pisistrate fut un salutaire tyran : il donna à sa patrie de la force, de l'éclat, d'utiles institutions. Parurent ensuite ses fils, HIPPARQUE et HIPPIAS : ils avaient hérité de la toute-puissance de leur père et non de ses hautes qualités. Des révolutions éclatèrent; l'un fut tué, l'autre fut chassé, et il se réfugia chez le roi de Perse, auquel il demanda des secours pour reconquérir un trône sur les ruines de la Grèce. HIPPIAS avait pour collègue, dans cette cour, DÉMARATE, roi détrôné de Lacédémone, qui demandait, lui aussi, au grand roi, de le ramener dans sa pa-

(1) « Solon, dit Aristote, réprima l'oligarchie devenu trop puissante, délivra le peuple de l'esclavage, rétablit l'ancienne démocratie, et amalgama habilement les diverses espèces de gouvernements dans l'établissement de sa République. »

trie à la tête de ses armées. Le sang devait couler.

Sous Darius, sous Xerxès, les Asiatiques envahissent la Grèce. On connaît MARATHON, les THERMOPYLES, l'ARTÉMISIUM, SALAMINE, PLATÉE, MYCALE. Des braves avaient surgi de toutes parts; mais quel peuple fut aussi vaillant, aussi dévoué, aussi généreux que le peuple d'Athènes? Aucun. Les Athéniens ne pensaient pas à eux-mêmes, ils pensaient à tous, et quand ils stipulaient, c'était toujours pour l'avantage commun des Grecs.

Et cependant, quand Athènes eut tout sacrifié au salut de tous, Sparte lui refusait le droit de relever ses murailles, de réparer ses désastres et de s'entourer de sécurité. La ville qui ne savait que combattre, SPARTE, était jalouse d'ATHÈNES, de la brillante Athènes !

La guerre éclate entre ces deux villes : l'une veut le triomphe de l'*oligarchie*, l'autre celui de la *démocratie;* la lutte est longue, passionnée, et cependant Athènes tient tête à sa puissante ennemie, et, en même temps, elle cultive les sciences, les arts : c'est là le temps de Périclès, de Phidias, de Polyclète, de Parrhasius, de Polygnote, d'Apollodore, de Zeuxis, d'Anaxagore, d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, de Socrate, de Méton. Des temples s'élèvent, des statues se dressent, des monuments littéraires, artistiques, scientifiques en tous genres, sont produits, lancés dans le monde; la postérité les recueillera!...

Après l'administration de PÉRICLÈS vint celle de CIMON, puis celle de CLÉON, énergique et pure, quoi qu'on en ait dit, puisque, pendant tout son

cours, Athènes se soutint avec avantage. Après la mort de CLÉON et de BRASIDAS, que l'on accusait d'être les seuls auteurs de la guerre, les généraux NICIAS, DÉMOSTHÈNE, ALCIBIADE, sont prépondérants; et le feu de la guerre, après s'être assoupi quelques jours, se rallume plus violent, s'étend, gagne la Sicile et dévore les belles armées athéniennes : Nicias, Démosthène, LAMACHUS, des multitudes de soldats périssent. Alcibiade trahit : il passe au service de Sparte, puis à celui des Perses, et combat contre ses concitoyens. Les riches conspirent, Sparte triomphe et aide les oligarques d'Athènes qui lui sont vendus et l'ont si bien servie. Deux fois l'OLIGARCHIE s'empare du gouvernement de la république et fait couler des flots de sang; deux fois le PEUPLE, guidé par THRASYBULE, la renverse et se montre clément....

Pourquoi la noble Athènes ploya-t-elle un instant sous Sparte? Parce que les riches l'avaient trahie; parce que Xénophon, parce que Platon, parce qu'Aristophane et une foule d'autres hommes remarquables, vantaient sans cesse l'ennemi, ses mœurs, ses institutions, l'oligarchie enfin, et déversaient sur leur pays, sur les lois qui le régissaient, l'ironie, la déconsidération, le mépris... Ah! si les pauvres n'eussent pas aimé au-delà de toute expression les lois de la patrie, s'ils eussent réglé leur inclination sur celles de la plupart de leurs philosophes, Athènes était perdue; mais grâce à leur fidélité, à leur constance, à leur dévoûment, elle se redressa et reprit son ascendant.

Thèbes avait relevé son gouvernement populaire: les Lacédémoniens veulent la replacer sous le joug de l'oligarchie. Le peuple thébain proteste et prend les armes. *Thèbes* et *Sparte* se combattent. Epaminondas et Pélopidas, deux hommes de génie, sont à la tête des premiers; et l'élan démocratique est irrésistible. Sparte recule, s'affaisse, elle va succomber, cette orgueilleuse ville; elle pousse le cri de détresse, et cette bonne Athènes, toujours si secourable, si sensible au malheur, elle qui avait déjà sauvé son éternelle ennemie des Messéniens et des Hilotes révoltés, la protége contre les Thébains, et la sauve une seconde fois!..... Et quelle ville ne doit pas de la reconnaissance aux intrépides Athéniens?...

Maintenant, l'orage gronde du côté de la *Macédoine* : Philippe se lève, grandit, veut assujétir la Grèce. Démosthène et le peuple d'Athènes sont ensemble; ils sonnent l'alarme; ils veulent tirer la Grèce de son indolence, la pousser sur l'envahisseur. L'oligarchie, ayant Phocion en tête, veut partout la paix, refuse d'agir, les Athéniens et les Thébains seuls osent combattre Philippe et son fils, deux guerriers sans seconds. Ils sont vaincus; mais ils se sont montrés dignes de la victoire, de l'indépendance, de la liberté (1).

(1) Quand Philippe approcha de l'Attique d'une manière si subite, si inattendue, les Athéniens avaient leurs troupes répandues dans différents pays, dans diverses garnisons, et n'étaient nullement en mesure de faire la guerre. Ils armèrent donc en toute hâte ce qu'ils avaient dans la ville de citoyens

Philippe meurt; ALEXANDRE lui succède. Athènes et Thèbes poussent encore le cri de liberté. Aucun écho ne répond; Sparte et les autres Etats, dominés par les grands, ont gardé le silence. Athènes est forcée de se soumettre; Thèbes est détruite; ses habitants sont tués, vendus ou mis en fuite.

ALEXANDRE envoie demander à Athènes les dix ORATEURS patriotes qui avaient excité à la guerre contre son autorité. Une assemblée ayant été convoquée à cette occasion, PHOCION y rappela, afin de frapper plus vivement les esprits, le saccagement de Thèbes, et dit ensuite que, pour le salut d'Athènes, les *dix orateurs* devaient, d'eux-mêmes, se livrer à leur ennemi *pour subir leur sort*. Mais le peuple, quel que soit son péril, conserve sa dignité; il chassa de l'assemblée l'insensible, le dur Phocion, et répondit au fils de Philippe qu'il ne livrerait point les orateurs; qu'il se réservait le droit de les juger lui-même, et qu'il les punirait s'il les trouvait coupables; il poussa plus loin : il demanda au vainqueur irrité la permission d'offrir dans la ville d'Athènes l'hospitalité aux Thébains fugitifs. Tant de hardiesse, de courage, de générosité, ne fut point funeste aux Athéniens; Alexandre en fut touché, et accorda tout à un peuple si brave, dont il désira conquérir l'estime.

de bonne volonté, et allèrent combattre à Chéronée. L'armée qu'ils venaient d'improviser fut battue, dispersée par des ennemis aguéris, expérimentés, préparés de longue main à cette agression; mais la gloire d'Athènes s'accroît encore de cette défaite.

Alexandre part pour l'Asie : il avance, il combat, il conquiert, il meurt... Les Athéniens, instruits de sa mort, et craignant le joug macédonien, que les successeurs du héros imposaient et alourdissaient de toutes parts, se soulèvent encore, font un appel à la Grèce, et l'engagent à profiter des circonstances et à tenter un dernier effort pour reconquérir la liberté. Cet appel eut peu d'écho ; PHOCION et ses amis paralysèrent, autant qu'ils le purent, tout mouvement guerrier, tout espoir d'émancipation. Cependant les *Thessaliens* et les *Etoliens* firent cause commune avec les descendants des vainqueurs de Marathon : LÉOSTHÈNE commandait en chef ces forces réunies. ANTIPATER part de la Macédoine, avance pour les combattre. Les deux armées se rencontrent, les lances et les épées se croisent ; les Macédoniens sont battus et puis encore battus, ils reculent, ils s'enferment dans la ville de *Lamia*, où les Grecs les assiégent. Léosthène périt, ses troupes remportent encore quelques avantages ; mais, abandonnés de leurs alliés, ne recevant de secours d'aucun côté, n'entendant que des paroles de découragement, les Athéniens perdent tout espoir ; ils déposent les armes, ils sont vaincus.

La réaction triomphe ; l'oligarchie se relève ; Athènes, pour la première fois, reçoit une garnison étrangère ; la terreur modérée règne dans la ville ; les démocrates, les patriotes subissent l'outrage, la torture, la spoliation, l'exil, la mort. PHOCION gouverne sous le bon plaisir d'Antipater ; il est l'exécuteur des hautes-œuvres de l'étranger et de l'oligar-

chie : Démosthène, Hypéride, d'autres hommes de mérite sont sacrifiés.

Grâce aux discordes de Cassandre et de POLYSPHERCHON, la démocratie, secondée par celui-ci, se redresse un moment; elle punit PHOCION, et bientôt elle retombe pour ne plus se relever.

Ah! si tous les Etats grecs avaient répondu à l'appel d'Athènes! si les riches avaient aimé la patrie comme les pauvres! si ceux qui avaient su échapper au joug des Perses avaient voulu mettre cent mille hommes sur pied, et plus au besoin, car ils le pouvaient! ils auraient combattu, puis encore combattu; la Macédoine eût reculé, et le succès devait couronner leurs efforts. Alors la Grèce, loin de périr, se fût relevée dans l'éclat de ses beaux jours.

Mais quand la démocratie excitait les courages et les nobles ardeurs, les oligarques entravaient son action et forgeaient les chaînes de la patrie : la Grèce devait donc succomber et succomba. Mais n'accusons pas le peuple d'Athènes, il fut grand. Ceux qui l'ont attaqué dans son caractère, dans ses vertus, seuls ils furent petits, seuls ils méritent les flétrissures de la postérité : les faits historiques sont là; ils parlent haut, et les calomnies et les malveillantes appréciations inspirées par l'aveugle esprit de parti doivent tomber devant la vérité.

Nous avons prouvé, par l'exemple d'Athènes, que le peuple, loin d'être inconstant et lâche, possède l'extrême contraire des qualités qu'on s'est plu à lui attribuer; il est brave, il est constant dans ses efforts, dans ses principes; il va toujours droit vers son but;

ce sont les faits qui le disent, et les faits ne mentent point.

Mais on parle de son ingratitude ; on lui reproche la mort ou l'exil des hommes les plus considérables; on prétend qu'il était jaloux, et on ne prononce pas les noms de Miltiade, de Thémistocle, d'Aristide, de Cimon, de Socrate, de Phocion, sans lui jeter aussitôt de rudes apostrophes. On parle aussi de l'*ostracisme*, dont il faisait, à ce qu'on prétend, le plus déplorable usage. Pour répondre à tant d'accusations, entrons dans les détails, et expliquons les erreurs ou plutôt la justice du peuple.

Miltiade.

Quelque temps après sa victoire de Marathon, Miltiade entreprit une expédition dont il sortit d'une manière malheureuse. Laissons, à ce sujet, parler Hérodote, le plus ancien, le plus fidèle des historiens :

« La défaite des Perses à Marathon, dit-il, augmenta la considération qu'on avait déjà à Athènes pour Miltiade. Il demanda au peuple *soixante-dix vaisseaux*, des troupes et de l'argent. *Il ne leur dit point où il avait dessein de porter la guerre*; mais il leur promit de les enrichir s'ils voulaient le suivre, et de les mener dans un pays d'où ils rapporteraient sans peine une quantité prodigieuse d'or. Flattés de cet espoir, les Athéniens lui accordèrent les vaisseaux qu'il demandait. »

Miltiade fit voile vers *Paros* avec ses troupes; il colora son expédition des prétextes qui pouvaient

le plus flatter le sentiment national de ses soldats ; dès qu'il fut arrivé au lieu de sa destination, il commença le siége, qu'il continua pendant *vingt-six jours* sans succès. Il tomba d'une muraille et se démit la cuisse.

« Ce fâcheux accident, dit Hérodote, le força de remettre à la voile, sans porter de l'argent aux Athéniens, et sans s'être rendu maître de Paros. Il avait tenu cette place assiégée pendant vingt-six jours, et avait ravagé pendant tout ce temps l'île entière !...

« Miltiade étant de retour de l'île de Paros, les Athéniens ne s'entretenaient que de sa malheureuse expédition, et surtout XANTIPPE, fils d'Ariphron (et père de Périclès, le même qui devait se couvrir de gloire à la bataille de *Mycale*). Celui-ci lui intenta *une affaire capitale* devant le peuple, et l'accusa d'avoir trompé la nation. Miltiade ne comparut point en personne pour se défendre. La gangrène, qui s'était mise à sa cuisse, *le retenait au lit*, et le mettait dans l'impossibilité de le faire ; mais ses amis prirent en main sa défense, et rappelant souvent la gloire dont il s'était couvert à la journée de *Marathon* et à la prise de Lemnos, qu'il avait livrée aux Athéniens après les avoir vengés des Pélages, *ils mirent le peuple dans ses intérêts*. Il fut déchargé de la peine de mort mais condamné par sa faute à une amende de cinquante talents (1). La gangrène ayant fait des progrès, il mourut quelque temps après, et Cimon son fils paya les cinquante talents. »

(1) Un *talent* vaut 4,839 fr. 50 c. Les 50 font 241,970 fr.

Suivant Hérodote, Miltiade fait l'expédition de Paros, se blesse, retourne à Athènes ; une accusation capitale lui est intenté ; retenu dans son lit, il ne peut comparaître ; ses amis le défendent, mettent le peuple dans ses intérêts, qui repousse l'accusation et le condamne à une simple amende ; il meurt des suites de sa blessure ; son fils paie les cinquante talents auquels il avait été condamné. Voilà ce que nous trouvons sur la condamnation et la mort de Miltiade dans l'historien le mieux en position d'être exactement renseigné à cet égard ; nous ne trouvons rien de plus.

Cornélius Népos nous dit que dans le temps que Miltiade assiégeait Paros, le feu prit à un bois sacré sur un point de la terre ferme ; que l'on crut voir là les signaux d'une flotte persane qui arrivait au secours de la place ; qu'alors il leva le siége, brûla ses machines de guerre, et retourna à Athènes, au grand mécontentement de ses concitoyens. « Regardé, ajoute-t-il, comme un traître, il fut accusé de s'être laissé corrompre par le roi de Perse... On fit grâce de la vie à Miltiade. Mais on le condamna à une amende de cinquante talents *pour couvrir les frais de l'expédition*, qui se montaient à cette somme. »

Cette version diffère de celle d'Hérodote en ce que les motifs de l'accusation capitale sont nettement formulés, mais voici ce qui l'en distingue davantage : « Comme il *ne pouvait* la payer, ajoute Cornélius Népos, *on le jeta en prison*, où il mourut. »

Plutarque dit aussi : « Miltiade, condamné à une amende de cinquante talents, *fut mis en prison;* et n'ayant pu la payer, il y mourut. »

Voilà donc une amende que Miltiade ne pouvait pas payer, voilà la mort dans la prison, dont il n'est point question dans Hérodote : mais Cornélius Népos et Plutarque ont été dépassés. Rollin, s'appuyant sur une phrase d'un dialogue de Platon, dans lequel le philosophe soutient une thèse des plus exagérées, nous dit que Miltiade « fut condamné à perdre la vie, et à être jeté dans le Barathre, qui était le lieu où l'on précipitait les coupables convaincus des plus grands crimes, » mais que « le magistrat s'opposa à l'exécution d'un jugement si inique. »

Pour tout le reste, Rollin parle comme Cornélius Népos et Plutarque. Miltiade étant mort, « Cimon, son fils, qui était alors fort jeune, ajoute Rollin, signala en cette occasion sa piété ; il acheta la permission d'ensevelir le corps de son père, en payant pour lui les cinquante mille écus auxquels il avait été condamné ; somme qu'il ramassa du mieux qu'il put dans la bourse de ses parents et de ses amis. »

Hérodote, qu'on a si justement appelé le père de l'Histoire, dit que le peuple éloigna la peine capitale et n'imposa qu'une amende; Cornélius Népos et Plutarque parlent de la prison ; dans Rollin la mort et les Barathres apparaissent. Dans le premier cas, le peuple est bon; dans le second, il est mauvais; dans le troisième, il est détestable.

Cornélius Népos, Plutarque et Rollin disent que

Miltiade fut emprisonné pour n'avoir pu payer l'amende à laquelle il avait été condamné, et que Cimon paya cette amende pour son père, afin d'avoir le droit de retirer son cadavre de la prison et de le faire enterrer. Mais si le père ne pouvait se racheter, pourquoi le fils ne lui vint-il pas en aide? car s'il lui était possible de le racheter mort, il pouvait le racheter vivant? Mais, nous dit-on, Cimon frappa à la porte de ses amis, de ses parents, il s'endetta; et ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à se procurer cinquante talents. Mais s'il le pouvait, s'il le voulait ce jour-là, il devait le pouvoir et le vouloir la veille et l'avant-veille; il devait donc racheter un vivant au lieu d'un mort. J'ajouterai : si le fils pouvait emprunter, le père le pouvait également, à moins de supposer que l'un avait du crédit et que l'autre n'en avait pas et n'inspirait aucune confiance; ce serait là un aveu par trop injurieux pour la mémoire du héros de Marathon.

Cimon pouvait emprunter pour un mort, il le pouvait pour un vivant; le fils avait du crédit, le père devait en avoir; et si, avec de telles ressources, il mourut dans la prison, c'est qu'il le voulut, n'étant détenu que pour dettes.

Cornélius Népos, Plutarque, Rollin, en s'appuyant sur quelques mots de Platon, sont-ils les seuls auteurs qui aient parlé de la rigueur du peuple envers Miltiade? — Non, tous les auteurs modernes donnent dans leur sens; ils préfèrent ce qui accuse le peuple à ce qui l'absout ou le justifie. Dans les anciens on trouve, outre ceux que nous avons cités,

d'autres accusateurs : Eschine l'orateur, l'ennemi de Démosthène, étant réfugié dans l'île de Rhodes après sa disgrâce, se compare, dans une lettre, aux grands hommes frappés par les jugements d'Athènes, et dit qu'il ne doit pas s'indigner « contre une ville qui a banni Thémistocle, le libérateur de la Grèce, contre une ville où Miltiade est mort en prison chargé d'années, parce qu'il était redevable au trésor d'*une somme légère.* »

Les paroles que voilà s'accordent assez avec celles reproduites plus haut; mais nous allons en citer qui en diffèrent essentiellement.

Dans la seconde harangue contre un certain Aristogiton, attribuée à Démosthène, et que nous lisons dans ses œuvres, nous trouvons ceci : « On dit qu'Aristide, exilé par vos ancêtres, resta dans Egine jusqu'à ce que le peuple l'eût rappelé de son exil, que Miltiade et Périclès, condamnés à une amende, l'un de trente talents et l'autre de cinquante, *ne remontèrent à la tribune qu'après l'avoir payée.* »

Nous lisons dans le *Voyage historique* de Pausanias : « Miltiade, fils de Cimon, a sa sépulture à part; ce grand homme, ayant échoué au siége de Paros, fut *exilé* par le peuple d'Athènes et mourut peu de temps après. »

Tous les auteurs que je viens de citer sont anciens, et cependant ils ne sont point d'accord : l'un dit que Miltiade ne put remonter à la tribune qu'après qu'il eut payé l'amende à laquelle il avait été condamné; l'autre dit qu'il fut exilé et qu'il mourut dans l'exil; d'autres parlent de prison et de

Barathres. Qui donc croire? quelle version adopter? — La plus ancienne, la moins suspecte de partialité, celle que nous tenons de l'historien qui nous a fait assister à la bataille de Marathon, dont le récit a relevé la gloire de Miltiade, et qui, après nous l'avoir montré dans tout son éclat, nous a fait assister à ses derniers moments, sans exagération, sans déclamations, sans se faire d'un point d'histoire une arme contre le peuple, dont tant d'autres écrivains étaient les ennemis. Eloignons donc ces Barathres et cette prison dont Hérodote ne dit pas un mot.

Cimon s'est endetté, Cimon s'est ruiné, dit-on, pour payer l'amende de son père; et, à ce sujet, on fait les contes les plus excentriques, les plus contradictoires; écoutons Plutarque :

« Dans sa jeunesse, Cimon fut accusé d'un commerce criminel avec sa sœur Elpinice, qui n'avait pas d'ailleurs une conduite trop réglée, et qui passait pour avoir vécu avec le peintre Polygnote. Quelques auteurs disent que la liaison d'Elpinice avec Cimon n'était ni criminelle ni secrète, mais qu'elle l'avait épousé publiquement, parce que sa pauvreté l'empêchait de faire un mariage digne de sa naissance. Dans la suite, Callias, un des plus riches Athéniens, qui en était devenu amoureux, *ayant offert de payer l'amende* à laquelle son père avait été condamné, Elpinice consentit à l'épouser, et Cimon la lui céda. »

Cimon aurait eu un commerce secret avec sa sœur; il l'aurait même épousée; ensuite, pour avoir

de l'argent, auquel il voulait donner le plus noble emploi, il la céda au riche Callias. Tout cela n'est pas fort moral, mais, en faveur du but, nous voulons bien ne pas nous récrier. Mais que résulte-t-il de cela? Que Cimon avait été marié avec sa sœur, et qu'il n'était pas dans sa première jeunesse lorsqu'il reçut la somme qui pouvait le mettre à même de payer la dette de son père et de le faire enterrer. Cependant nous lisons dans la même page les paroles que voici :

« Miltiade, condamné à une amende de cinquante talents, fut mis en prison ; et, n'ayant pu la payer, il y mourut, laissant son fils dans sa *première jeunesse*, et Elpinice, sa sœur, qui n'était pas encore nubile. »

Si, quand Miltiade mourut, Cimon était dans sa première jeunesse et sa sœur Elpinice non encore nubile ; si ce ne fut qu'après le mariage de ceux-ci et leur séparation que Callias compta les cinquante talents, il y avait donc bien des années que le héros de Marathon était mort, et réduit en poussière sans doute, quand son fils put le faire enterrer. Et ensuite, que deviennent ces emprunts faits à ses parents, à ses amis, dont parle Rollin, dont parlent tant d'autres auteurs?

Cornélius Népos, lui aussi, parle de Cimon, d'Elpinice, de Callias, de son argent ; il prétend même que Cimon fut emprisonné comme caution après la mort de son père, et qu'il ne recouvra sa liberté que grâce à l'infidélité de sa sœur et femme Elpinice et à l'argent de Callias. Tous ces contes sont si ridi-

cules, qu'ils ne mériteraient que le mépris s'ils n'avaient pas trouvé de si nombreux reproducteurs.

Quant à Miltiade, blessé à la cuisse, atteint par la gangrène, il descendit rapidement dans la tombe, et les Athéniens n'eurent pas le temps de se réconcilier avec leur général. Les écrivains ont trouvé là une mine féconde de calomnie, et ils l'ont exploitée comme d'habitude.

Le peuple n'avait point accusé Miltiade; la peine de mort qu'on avait voulu lui faire sanctionner, il l'avait écartée; le peuple ne ruina point Cimon, et la preuve, c'est que le fils de Miltiade passa sa jeunesse dans les plaisirs, dans la magnificence, qu'il s'éleva aux plus hauts emplois de la république et marcha toujours à la tête de la faction des riches.

Pour tout ce qui concerne Miltiade, renfermons-nous dans le seul Hérodote; repoussons tous les contes inventés par l'esprit de parti, et que le lecteur se tienne sur ses gardes.

Le peuple peut être abusé, le peuple peut être trompé, mais, nous en sommes convaincus, le sentiment de la justice ne sort jamais de sa conscience, et il mérite des égards dont on s'est trop dispensé.

Thémistocle.

Le peuple fut injuste, dit-on, envers Thémistocle, et le paya de tous ses travaux par la plus noire ingratitude. Mais examinons si le peuple fut léger, injuste, ingrat, et si aucun soupçon fondé ne doit atteindre le brillant général. Ne parlons pas nous-même; laissons parler l'histoire; donnons

des fragments des auteurs les plus compétents et qui sont, certes, bien loin d'être hostiles au héros et bienveillants pour le peuple.

« La naissance de Thémistocle fut trop obscure pour avoir pu contribuer à sa gloire. Son père, Néoclès, du bourg de Phréar, de la tribu Léontide, était d'une condition médiocre; du côté de sa mère, Thémistocle passait pour étranger. » (Plutarque.)

« Thémistocle encourut d'abord la disgrâce de sa famille : son père le déshérita à cause de ses déréglements et du peu de soin qu'il prenait de ses affaires. Ce malheur, au lieu de l'abattre, lui donna de l'énergie. Il se livra tout entier aux affaires publiques et ne songea qu'à se faire un nom et des amis. » (Cornélius Népos.)

« Possédé d'un vif désir de gloire, qui, dès son entrée dans la carrière, le fit aspirer au premier rang, il osa heurter de front les citoyens les plus distingués et les plus puissants, et braver leur haine; *il se montra surtout le rival d'Aristide, fils de Lysimachus, qui fut constamment son plus grand adversaire..... Personne ne porta l'ambition aussi loin que lui.* » (Plutarque.)

« Il sut cependant se rendre agréable à la multitude, soit par son attention à saluer chaque citoyen par son nom, sans avoir besoin que personne le lui nommât, soit par son impartialité dans les jugements qu'il rendait pendant qu'il était archonte. Lorsqu'il vit sa puissance augmentée et son crédit auprès du peuple bien établi, *il forma une faction*

par le moyen de laquelle il fit condamner Aristide au ban de l'ostracisme. » (Plutarque.)

Thémistocle avait donné des preuves de son génie et de sa valeur. La flotte des Grecs se trouvait alors dans les eaux de Salamine, mais la plupart des chefs spartiates voulaient fuir au lieu d'accepter la bataille que venaient leur offrir les Perses. Thémistocle fait tout au monde pour les retenir, et, d'autre part, il envoie à Xerxès Siccinus, l'un de ses domestiques fidèles, porteur des paroles que voici :

« Le général des Athéniens, *qui est bien intentionné pour le roi, et qui préfère le succès de vos armes à celui des Grecs*, m'a dépêché vers vous à leur insu, avec ordre de vous dire que les Grecs effrayés délibèrent s'ils ne prendront point la fuite. Il ne tient donc qu'à vous de faire la plus belle action du monde, à moins que par votre négligence vous ne les laissiez échapper. Ils ne sont point d'accord entre eux, et au lieu de résister, vous verrez les deux partis aux prises l'un contre l'autre, et se détruire mutuellement. » (Hérodote.)

Xerxès attaqua les Grecs et se fit vaincre. Thémistocle conseilla aux Grecs réunis de poursuivre les Perses dans leur désordre, mais ce fut en vain. Et ensuite, par une contradiction qui doit avoir ses motifs, il ordonna aux Athéniens, les plus entreprenants de tous les hommes, à eux qui voulaient poursuivre l'ennemi jusque dans l'Hellespont, fussent-ils seuls de cet avis, d'être calmes, de rester en Grèce, de s'occuper de leurs familles, de leurs maisons, de leurs terres.

« Ce discours trompeur, dit Hérodote, persuada les Athéniens. Les Athéniens n'eurent pas plus tôt approuvé son avis, *qu'il fit partir un esquif avec des gens de confiance et incapables de révéler ce qu'il leur avait ordonné de dire au roi*, quand même on les aurait mis à la torture. L'esclave Siccinus fut encore de ce nombre. Lorsqu'ils furent arrivés sur les côtes de l'Attique, Siccinus laissa les autres dans l'esquif et se rendit auprès de Xerxès. « Thémis-« tocle, fils de Néoclès, lui dit-il, général des Athé-« niens, le plus brave et le plus sage de tous les « alliés, m'a envoyé vous dire que, *par zèle pour « votre service*, il a retenu les Grecs qui voulaient « poursuivre votre flotte et rompre les ponts de « l'Hellespont. Vous pouvez donc maintenant vous « retirer tranquillement. »

Hérodote fait cette réflexion bien frappante, que nos lecteurs ne doivent pas oublier : « Thémistocle « parlait ainsi *dans la vue de se ménager l'amitié du « roi et de se procurer un asile, en cas que les Athé-« niens lui suscitassent dans la suite quelque fâ-« cheuse affaire.* »

Les Grecs avaient triomphé des Perses ; leur flotte était dans le port de Pagases, où elle devait hiverner ; désormais ils n'avaient plus rien à craindre de l'étranger, et ils devaient tôt ou tard devenir eux-mêmes leurs propres ennemis. Les pensées de Thémistocle portaient dans l'avenir : il conçut un projet qui devait élever Athènes au détriment des autres villes, ses alliées.

« Il dit un jour aux Athéniens, en pleine assem-

blée, qu'il avait imaginé un projet dont l'exécution leur serait très avantageuse et très salutaire, mais qu'il ne pouvait pas le faire connaître au public. On lui ordonna de le communiquer à ARISTIDE, en l'autorisant à l'exécuter si Aristide l'approuvait. Thémistocle lui ayant déclaré qu'il avait eu la pensée *de brûler la flotte des Grecs*, Aristide rentra dans l'assemblée et dit que le projet de Thémistocle était à la fois *le plus utile et le plus injuste.* AUSSITOT LES ATHÉNIENS LUI ORDONNÈRENT D'Y RENONCER. » (Plutarque.)

Brûler la flotte des Grecs, à l'exception des vaisseaux athéniens, c'était donner à Athènes toute la puissance maritime, tout le commerce de la Grèce, toutes ses richesses... Le peuple repoussa tout d'une voix ce qui était utile, mais injuste, parce que le sentiment moral ne l'abandonne jamais : il était en parfait accord avec Aristide, qu'il avait rappelé de son exil.

« Avide d'argent, Thémistocle ne cessait d'en amasser. » (Hérodote.)

« Timocréon, poète de l'île de Rhodes, fait, dans une de ses chansons, un reproche bien mordant à Thémistocle : il l'accuse d'avoir rappelé des bannis pour de l'argent, et de l'avoir abandonné par le même intérêt, lui son hôte et son ami. » (Plutarque.)

Après la fuite de Xerxès, les Grecs s'étaient assemblés pour décerner le prix de la valeur à ceux d'entre les guerriers qui s'étaient le plus signalés dans les combats. Les Lacédémoniens firent tous

leurs efforts pour que Thémistocle, dont ils étaient jaloux, ne reçût point de récompense.

« Ils firent décider, par leur influence, que, parmi les villes, celle des Éginètes s'était le plus distinguée, et que, parmi les individus, l'Athénien Aminias, frère du poète Eschyle, s'était montré le plus brave. Les Athéniens furent choqués de ce jugement inique; et les Lacédémoniens, craignant que Thémistocle, indigné, *ne méditât quelque vengeance funeste à eux et à toute la Grèce, lui offrirent des présents* dont la valeur était double de celle du prix qu'on avait décerné aux autres. *Dès que Thémistocle eut accepté ces présents*, le peuple athénien lui ôta le commandement de l'armée, et le donna à Xantippe, fils d'Ariphron. » (Diodore de Sicile.)

« Thémistocle disait que les Athéniens n'avaient plus pour lui d'admiration ni d'estime; mais qu'ils se servaient de lui comme d'un platane, sous lequel on va se réfugier pendant l'orage, et lorsque le calme est revenu, on le coupe ou on en arrache les branches... Il rappelait sans cesse au peuple assemblé ses services et ses exploits; et lorsqu'on lui témoignait qu'on était las d'entendre si souvent les mêmes choses : « Eh ! quoi, leur disait-il, vous « lassez-vous de recevoir souvent du bien des mê- « mes personnes? » (Plutarque.)

La position personnelle et politique de Thémistocle, son caractère, ses goûts, ses paroles hautaines, blessantes, inquiétaient les Athéniens.

« Les Athéniens donc, pour rabattre une autorité qui leur paraissait démesurée, prononcèrent

contre lui le ban de l'OSTRACISME, sorte d'exil qu'ils avaient coutume d'infliger à tous ceux dont la puissance, excédant les bornes de l'égalité démocratique, leur inspirait des craintes...

« Thémistocle, banni d'Athènes, *vivait tranquillement* à Argos, lorsque la découverte de la trahison de PAUSANIAS fournit à ses ennemis un sujet de le citer en justice. LÉOBOTE, *fils d'Acméon*, du bourg d'Agraule, intenta l'accusation, et les Spartiates la souscrivirent. Pausanias, quoique ami de Thémistocle, lui avait d'abord caché la trahison qu'il méditait; mais quand il le vit banni d'Athènes et *supportant impatiemment* son exil, il se hasarda de lui en faire part, et le sollicita d'entrer dans son projet. Il lui montra les lettres du roi, et fit tous ses efforts pour l'irriter contre les Grecs, en lui représentant leur méchanceté et leur ingratitude. *Thémistocle rejeta la proposition de Pausanias, et lui déclara qu'il ne prendrait aucune part à ses complots; mais il garda le plus grand secret sur ses confidences et sur l'entreprise qu'il méditait*... Après que Pausanias eut été puni de mort, *on trouva chez lui des lettres et d'autres écrits qui firent soupçonner Thémistocle de complicité.* » (Plutarque.)

Accusé par les Spartiates et les Athéniens de vouloir livrer la Grèce aux Perses, Thémistocle fut sommé de comparaître devant la justice de son pays. Il n'en tint nul compte; il passa d'Argos à Corcyre, de là chez Admète, roi des Molosses, et ensuite il s'enfuit à la cour d'Artaxerxès, roi de Perse; et lui dit :

« C'est moi, Thémistocle, qui me rends près de « toi ; moi qui, plus qu'aucun Grec, ai fait du mal « à ta maison, tant que j'ai été forcé de me dé- « fendre contre l'invasion de ton père ; *mais je lui « ai fait encore plus de bien quand je n'ai plus eu « de crainte pour moi, et que lui-même, à son tour, « avait de grands dangers à courir.* J'entre dans « ton empire, *ayant de grands services à te rendre,* « et persécuté par les Grecs *pour l'amitié que je te « porte.* Je veux attendre un an pour te rendre « compte moi-même des motifs qui m'ont fait en- « trer dans tes États. » (Thucydide.)

Le roi accueillit le guerrier avec satisfaction : il lui donna un gouvernement dans l'Asie mineure et plusieurs villes pour son entretien.

« Il avait la Magnésie pour le pain, et elle rapportait cinquante talents par an ; Lampsaque pour le vin, et il paraît que c'était le meilleur vignoble de ce temps-là ; Myonte pour la bonne chère. » (Thucydide.)

« Artaxerxès le mettait de toutes ses parties de chasse et de tous les divertissements du palais. Il le présenta même à la reine sa mère qui le recevait familièrement chez elle. Enfin, il fut instruit, par ordre du roi, dans la philosophie des Mages... Parvenu à ce haut point de grandeur, et recherché de tout le monde, un jour qu'il vit sa table magnifiquement servie, il dit à ses enfants : « Mes amis, nous « étions perdus, si nous n'avions été perdus. » (Plutarque.)

« Il lui fit de grandes promesses (à Artaxerxès),

entre autres celle qui devait flatter davantage un roi de Perse. *Il s'engageait à lui soumettre la Grèce, s'il voulait suivre ses conseils.* Il revint en Asie, comblé des présents d'Artaxerxès, et se fixa dans la ville de Magnésie. » (Cornélius Népos.)

« On expédia des courriers à Magnésie pour porter à Thémistocle l'ordre du roi d'*aller commander cette expédition contre les Grecs, et acquitter la promesse qu'il avait faite;* mais Thémistocle ne voyait, ni dans le ressentiment qu'il pouvait conserver encore contre ses concitoyens, ni dans la gloire et la puissance qui lui était offerte, un motif suffisant de se charger de la conduite de cette guerre. *Peut-être en croyait-il le succès impossible;* car la Grèce avait alors plusieurs grands généraux, entre autres Cimon, qu'un bonheur singulier accompagna dans toutes ses entreprises. Mais ce qui l'en éloignait le plus, c'était la honte qu'il y aurait à flétrir la gloire de ses premiers exploits, et de renverser lui-même ses trophées. Il prit donc la résolution magnanime d'éviter ce déshonneur par une mort digne de sa vie. Il fit un sacrifice aux dieux, assembla ses amis, et, après leur avoir fait ses derniers adieux, il but, *suivant l'opinion commune,* du sang de taureau; d'*autres disent* qu'il prit un poison très actif, et qu'il mourut à Magnésie, âgé de soixante-cinq ans, dont il avait passé la plus grande partie dans l'administration des affaires publiques et dans le commandement des armées. Le roi, ayant appris la cause de sa mort, l'en admira, dit-on, davantage, et traita tou-

jours avec beaucoup de bonté sa famille et ses amis. » (Plutarque.)

« *Il mourut de maladie ;* quelques-uns disent qu'il s'empoisonna lui-même volontairement, *dans l'idée qu'il lui était impossible de tenir les promesses qu'il avait faites au roi.* » (Thucydide.)

Maintenant, résumons nos citations : Thémistocle ne mena pas toujours une vie régulière ; il fut d'abord prodigue, et ensuite avide d'argent, de grandeur, d'autorité ; *personne ne porta l'ambition aussi loin que lui ; il forma une faction par le moyen de laquelle il fit condamner Aristide au ban de l'ostracisme ;* il ne reculait pas devant les moyens les plus iniques, pourvu qu'ils pussent contribuer au succès de ses entreprises ; à Salamine, on a vu comment il excita le grand roi à attaquer les Grecs, comment, après la victoire, il conseilla aux Spartiates, peu disposés à recommencer la lutte, à poursuivre les Perses, comment il conseilla aux Athéniens, toujours prêts à l'action, à ne pas les poursuivre, et comment il se fit gloire auprès de Xerxès, afin de mériter sa reconnaissance, d'avoir retenu les Grecs et de l'avoir sauvé. Il menait un train de prince ; il affichait sa vanité, son orgueil, son ambition ; il s'attachait des créatures, des prôneurs, des partisans, des satellites ; sa vie n'était plus celle d'un simple particulier, l'égalité démocratique en était offensée, épouvantée. Thémistocle fut frappé par le ban de l'ostracisme. Retiré à Argos, il avait connu la trahison de Pausanias ; il correspondait avec ce général ; il était le dépositaire de

tous ses secrets ; la perte de la Grèce pouvait être la conséquence des intrigues, des crimes, des infamies de Pausanias, et Thémistocle garda le silence, il ne dénonça point le traître, et par là, il fit soupçonner son patriotisme, sa vertu, son honneur, sa probité. Rappelé pour subir un jugement, il se sauva auprès du roi de Perse, l'ennemi de sa patrie, et il lui promit de lui soumettre la Grèce. Ce roi le reçut avec bienveillance, avec considération, lui donna un gouvernement, plusieurs villes pour son entretien, et Thémistocle, s'applaudissant de son état présent, disait un jour à sa famille : « Nous périssions, si nous n'eussions péri. » Sommé de tenir ses promesses, de conduire une expédition contre les Grecs, de s'opposer à la marche envahissante de Cimon, il comprit alors tout le fâcheux, tout le danger, toute l'horreur de sa situation, et il s'empoisonna. Ainsi finit ce grand et célèbre général.

Voilà la vérité ; je n'ai rien exagéré, rien dissimulé. Que le lecteur de bonne foi réfléchisse, et qu'il dise si Thémistocle lui paraît complétement irréprochable, et si les Athéniens méritent, pour leur conduite à son égard, les flétrissures de l'histoire.

Aristide et Cimon.

Aristide le pauvre, le juste, l'ami du peuple, fut banni par l'ostracisme comme un homme dangereux à la liberté. Au sujet de cette condamnation, nous trouvons dans tous les auteurs qui nous ont

entretenu de ce sage général, la reproduction à peu près textuelle des paroles que voici, que nous empruntons à Plutarque :

« Le jour qu'Aristide fut banni, un paysan grossier, *qui ne savait pas écrire*, pendant qu'on écrivait les noms sur les coquilles, donna la sienne à Aristide, qu'il prit pour un homme du peuple, et le pria d'écrire le nom d'Aristide; celui-ci, fort surpris, demanda à cet homme si Aristide lui avait fait quelque tort : « Aucun, répondit le paysan, je « ne le connais même pas; mais je suis las de l'en- « tendre partout appeler le juste. » Aristide écrit son nom sans lui dire un seul mot et lui rend sa coquille. »

Les mêmes paroles se trouvent dans Cornélius Népos avec une atténuation et une aggravation, comme on va le voir.

« Aristide, dit-il, se retirait de l'assemblée lorsqu'il aperçut un citoyen *qui écrivait* sa sentence de bannissement. *On dit* qu'il lui demanda le motif de son jugement, et quel était le crime d'Aristide pour être condamné à une peine si rigoureuse. Cet homme lui répondit qu'il ne connaissait pas Aristide; *mais qu'il était blessé de ce qu'il avait fait pour se distinguer des autres, et être appelé le juste.* »

Ici, c'est le citoyen lui-même qui écrit sur sa coquille, sans le secours de personne, le nom d'Aristide; nous trouvons un *on dit* qui manque dans Plutarque; le citoyen n'est pas seulement las d'entendre appeler Aristide : *le juste;* mais encore il est blessé de ce qu'il a fait de bien pour mériter un si

beau titre. C'est à la fois plus grave et moins grave. Moins grave, grâce à ce mot : *on dit;* plus grave quant à la pensée qui dicte le verdict de culpabilité. Tous les modernes qui ont traité de l'histoire ancienne n'ont pas manqué de reproduire l'anecdote du paysan, et de s'en faire une arme pour attaquer l'ignorance et la jalousie du peuple. Cependant, quel avait été l'accusateur d'Aristide, l'unique auteur de son bannissement? Thémistocle, le célèbre Thémistocle : et l'on s'est bien donné de garde de lui en faire un crime. Répétons, pour l'édification de nos lecteurs, les paroles suivantes de Plutarque, relativement à Thémistocle :

« Lorsqu'il vit sa puissance augmentée et son crédit auprès du peuple bien établi, *il forma* UNE FACTION PAR LE MOYEN DE LAQUELLE *il fit condamner Aristide au ban de l'ostracisme.* »

Ainsi donc, au lieu d'accuser le peuple, accusons Thémistocle et la faction qu'il avait formée; au lieu de citer sans cesse l'anecdote du paysan qui condamne par ignorance, et de déprécier le peuple, faisons peser la responsabilité des abus, des crimes, des iniquités, sur ceux qui les excitent, qui font le mal en connaissance de cause, et dont les mensonges, trompant, égarant la multitude, lui font commettre des actes dont bien souvent elle ne tarde pas à se repentir.

CIMON, le fils de Miltiade, fut aussi frappé par l'ostracisme; voici pour quel motif :

Il avait remporté plusieurs victoires dans la Thrace, et, dit Plutarque, « il lui était facile de pas-

ser de là dans la Macédoine et d'enlever aux Macédoniens une grande étendue de leur pays : une si belle occasion manquée le fit soupçonner de s'être laissé gagner par les présents d'Alexandre. »

Cet Alexandre était l'un des ancêtres du conquérant du même nom. Le peuple d'Athènes prévoyait-il déjà combien la Macédoine serait un jour funeste à la Grèce?

Cimon fut accusé par Périclès; il se défendit; et bien que de la faction des nobles, il fut absous. Mais un peu plus tard, et pendant la révolte des Messéniens et des Hilotes, ayant marqué son ardente sympathie pour les Spartiates et exposé les Athéniens à de graves affronts, il fut condamné au ban de l'ostracisme.

Tous les citoyens frappés par cette condamnation devaient s'éloigner d'Athènes, et ne pas y retourner pendant dix ans.

Aristide et Cimon s'étaient soumis à la sentence de leurs juges; ils vécurent paisiblement éloignés de leur patrie, ne faisant des vœux que pour son bonheur. Le premier fut rappelé par le peuple après trois ans d'exil, le second au bout de quatre, et tous deux servirent encore longtemps la patrie et se couvrirent de gloire dans de nombreux combats.

Le peuple les avait éloignés lorsqu'il redoutait leur ambition; il les rappela, il les honora. il leur donna des emplois et des commandements dès qu'il fut sûr de leur sagesse et de leurs vertus civiques. Que prouve cela? Que le peuple peut se tromper, mais qu'il a le sentiment du juste, qu'il désire le

bien, et qu'il répare ses torts ou ses injustices dès qu'il en a conscience. Trouve-t-on cette magnanimité dans les actions des rois?....

Les généraux des Arginuses.

Une grande bataille navale avait été livrée aux ARGINUSES; les Athéniens avaient triomphé de leurs ennemis; les Spartiates avaient perdu le plus grand nombre de leurs vaisseaux, le reste était en fuite. Une partie des Athéniens devait poursuivre les fuyards, l'autre enlever de la mer et du rivage les naufragés. Mais un orage avait éclaté, l'agitation des ondes était extrême; il en résulta deux malheurs : on ne put faire produire à la victoire ses derniers fruits, on ne put retirer les cadavres de la mer et accomplir un pieux devoir. Ce dernier fait fut considéré comme le plus grave, et une accusation fut intentée contre huit généraux.

Archédème, gouverneur de Décélie, qui jouissait d'un grand crédit dans Athènes, le premier fait entendre des paroles de blâme. Timocrate porte une accusation formelle contre Protomachus, Aristogène, Périclès, Diomédon, Lysias, Aristocrate, Érasinide et Thrasyle : il demande qu'ils soient livrés au peuple chargés de chaînes.

« Le sénat se rend à son avis, dit Xénophon; le peuple s'assemble. THÉRAMÈNE, entre autres, les accuse, demande qu'ils expliquent pourquoi ils n'ont point enlevé les corps de ceux qui étaient naufragés. »

Les accusés répondirent que, « occupés à la

« poursuite de l'ennemi, ils avaient confié l'enlève-
« ment des naufragés à d'habiles triérarques, à des
« hommes qui venaient de commander, à Théra-
« mène, Thrasybule et autres principaux officiers;
« que s'il fallait accuser quelqu'un, c'était sans
« doute ceux qu'on avait chargés de ce soin. Cepen-
« dant, ajoutèrent-ils, ils ont beau nous dénoncer,
« nous ne trahirons point la vérité, nous ne préten-
« dons pas qu'ils soient coupables; la violence seule
« de la tempête a empêché l'enlèvement des morts.»
(Xénophon.)

Le même auteur ajoute : « Ce discours persuada si bien le peuple, que plusieurs particuliers se levèrent et s'offrirent pour caution. » Cette bonne disposition de l'assemblée dut contrarier de certains ambitieux qui désirent toujours des malheurs publics afin de les exploiter à leur profit. « On fut d'avis, dit Xénophon, de renvoyer l'affaire à une autre assemblée, parce qu'il se faisait tard et qu'on ne distinguait plus de quel côté était la pluralité : le sénat tracerait par un décret préparatoire la marche à suivre dans le jugement des prévenus. »

Il se faisait tard! on ne voyait plus de quel côté était la majorité!.. Et pourquoi ne pas renvoyer l'affaire tout simplement au lendemain? Comment le sénat, assemblée politique, pouvait-il intervenir en cette circonstance? Comment pouvait-il se charger d'une marche à suivre, surtout quand les accusés avaient déjà comparu devant la justice? C'est que l'on craignait les bonnes dispositions des juges,

c'est que l'on voulait faire jouer l'intrigue et amener une condamnation.

« Survint la fête des Apaturies, dit Xénophon, où l'on s'assemble par famille. Les amis de THÉRAMÈNE avaient aposté, pour ce jour, des hommes qui parurent à l'assemblée rasés et vêtus d'habits de deuil, et comme parents des morts. Ils déterminèrent Callixène à accuser les généraux en plein sénat. »

Le sénat, s'étant assemblé, déclara que, « puisque dans la dernière séance on avait entendu les accusations et les défenses, les Athéniens iraient aux voix par tribus. » Ce décret, qui rompait avec toutes les idées reçues, fut attaqué comme contraire aux lois par Euryptolème, Socrate, et leurs amis; mais leurs adversaires finirent par l'emporter à force de violence. Deux urnes furent placées dans chaque tribu ou arrondissement d'Athènes, on fit jouer et l'intrigue et la ruse pour irriter le peuple contre les accusés; les cailloux qui devaient absoudre ou condamner tombèrent dans le fond des urnes: la rigueur avait prévalu : les huit généraux vainqueurs aux Arginuses furent condamnés à la peine de mort. Protomachus et Aristogène avaient fui au lieu de revenir à Athènes. « Six, dit Xénophon, furent exécutés. » C'étaient Périclès, Diomédon, Lysias, Aristocrate, Erasinide et Thrasyle, brave démocrate, l'un des libérateurs de la patrie. « Les Athéniens, dit Xénophon, *ne tardèrent pas à se repentir*. Un décret provoqua les dénonciations contre ceux qui *avaient trompé* le peuple. » Les coupables

s'évadèrent, puis ils revinrent; ils avaient des protecteurs puissants; aucun d'eux ne périt.

C'est ainsi que Xénophon, qui ne peut être soupçonné de partialité en faveur de la démocratie, parle du jugement et de la condamnation des vainqueurs des Arginuses. Diodore de Sicile, après nous avoir entretenu des mêmes faits, ajoute la réflexion que voici :

« Telle fut l'aberration du peuple : injustement excité par des orateurs populaires, il appesantit sa colère sur des hommes qui méritaient, non pas un châtiment, mais bien des louanges et des couronnes. Bientôt ceux qui avaient excité le peuple se repentirent, et avec eux le peuple *qui s'était laissé entraîner*. »

Xénophon et Diodore nous disent que le peuple avait été trompé, et qu'il se repentit. Mais qui sont ceux qui l'avaient trompé, égaré dans une fausse voie? Diodore nous dit que c'étaient des orateurs populaires. Xénophon est plus explicite et nomme Timocrate, Callixène, Théramène, le chef de la faction bourgeoise. C'est Théramène avec ses amis qui apostent des hommes rasés, vêtus de deuil, parents des morts, qui demandent vengeance aux passions émues en faveur des mânes de leurs proches; c'est le sénat, assemblée tout aristocratique en ce temps-là, qui viole les lois, qui, rompant le cours régulier de la justice, adopte une forme judiciaire inconnue jusqu'alors, et attire, non sur chaque accusé, mais sur tous à la fois, une condamnation collective et capitale. Voilà sans doute

un jugement inique; mais, au lieu d'appeler la flétrissure sur le peuple, c'est sur Théramène, c'est sur le sénat, c'est sur les grands qu'il faut frapper....

Le peuple... Mais jouissait-il en ce temps de tous ses droits? Etait-il magistrat? était-il juge? examinons; rappelons nos souvenirs. En quelle année eut lieu le procès? — En 406 avant Jésus-Christ. Il y avait cinq ans que Thrasybule et Thrasyle, soutenus par l'armée de Samos, avaient renversé les quatre-cents qui gouvernaient sous le bon plaisir de Sparte. — Mais par quel gouvernement furent-ils remplacés? — Par celui des cinq-mille : A l'aristocratie de race avait succédé l'aristocratie d'argent, l'oligarchie, la bourgeoisie, et THÉRAMÈNE (1) jouissait de la plus haute influence. Ce gouvernement était impopulaire; ses lois repoussaient les pauvres, la multitude, et Thucydide nous dit qu'il avait décrété « que personne ne recevrait de salaire pour aucune fonction, et que ceux qui en recevraient seraient notés d'infamie. » Lors du

(1) « C'est Théramène qui, dit Lysias, en conseillant le gouvernement des quatre-cents, fut le premier auteur de la première oligarchie. Il fit renverser les murs du Pirée et détruire l'autorité du peuple. Théramène et d'autres, qui avaient de mauvais desseins, s'étant aperçus que plusieurs ne manqueraient pas de s'opposer à la destruction de la démocratie et de prendre la défense de la liberté, résolurent, avant qu'on tînt une assemblée pour la paix, *de les inquiéter par des calomnies* et de les faire craindre pour eux-mêmes, afin qu'aucun d'eux à la tribune ne pût former d'opposition pour l'intérêt du peuple... Théramène méritait d'être puni et dans l'oligarchie qu'il voulait détruire et dans la démocratie qu'il avait ruinée deux fois. »

jugement en question, cette loi étant exécutée dans toute sa rigueur, les pauvres étaient exclus des magistratures, exclus des fonctions publiques, exclus des assemblées, privés du droit de juger... Comment donc a-t-on pu accuser le peuple à propos d'un jugement auquel il resta nécessairement étranger, d'un jugement dont les fauteurs étaient les riches et les puissants?... Je laisse au lecteur à réfléchir sur ce grave sujet.

Phocion.

Phocion fut condamné; il but la ciguë; son corps fut traîné hors du territoire de la République; rigueur excessive!... Mais ce Phocion avait-il été juste? avait-il été bon? avait-il été grand? ou plutôt, n'avait-il pas été l'homme le plus dur, le plus froid, le plus insensible et le plus nuisible à la République? Je renvoie le lecteur à l'histoire. Qu'il se reporte dans ces temps orageux; qu'il se dépouille de tout esprit de parti; qu'il considère la démocratie et l'oligarchie luttant, se terrassant, se décimant tour à tour, et qu'il prononce entre le peuple et Phocion.

On fait de Phocion un grand capitaine, un grand orateur, un homme politique de premier ordre, un philosophe pratique comme il n'en fut jamais. Mais ce grand capitaine, qu'a-t-il fait pour la patrie? Il a fait, nous dit-on, une expédition dans l'île d'Eubée; il a, de plus, fait lever le siége de Byzance. Mais quelle grande bataille a-t-il livrée? avec quel célèbre général s'est-il trouvé aux prises? Qu'on nous donne des faits précis au lieu de généralités. Etait-il

à Chéronée pour défendre la liberté de la Grèce contre Philippe et son fils? — Non. — Se joignit-il à Léosthène pour lutter contre Antipater et redonner à la Grèce toute son indépendance? — Non. Cornélius Népos nous dit que Phocion, « quoiqu'il ait souvent commandé des armées, rempli les premières charges, est plus connu par son intégrité que par ses exploits. » Il ajoute : « On ne l'a jamais cité comme guerrier, mais on a souvent loué sa vertu. »

Phocion n'était donc pas un guerrier. Etait-il un orateur? — On le dit; on prétend que Démosthène, dont il était l'adversaire politique, le rival de tribune, l'appelait, rendant ainsi hommage à la concision, à la force de ses arguments, *la hache de mes discours*. Mais si cela est, comment se fait-il, non pas qu'il ne nous reste rien de Phocion, mais que nous ne trouvions dans Démosthène aucune argumentation, aucune apostrophe à son adresse? que dans tous ses discours le nom de Phocion ne soit cité qu'une seule fois, légèrement et en passant? — C'est que Phocion n'était point pour Démosthène un rival de tribune; c'est que Phocion n'était point un orateur. Il avait parfois des reparties vives, piquantes, amères, aiguisées en épigrammes; voilà tout.

Mais s'il n'était point un guerrier, s'il n'était point un orateur, il avait du moins la vertu du patriote; du grand homme politique!... Voyons; examinons. Quand Philippe s'agrandissait et que l'on prévoyait du danger du côté de la Macédoine, que fit Phocion? — Il nia le danger. — Et quand le même Philippe et son fils menacèrent la patrie? — Il prêcha la paix.

—Et quand Antipater foula le territoire de l'Attique? —Il prêcha encore la paix. — Et quand Athènes eut perdu son indépendance, sa liberté?—Il la gouverna sous le bon plaisir de l'étranger.

Comme guerrier, il ne se battait point; comme orateur, il était muet; comme politique et patriote, il détestait la démocratie, prêchait la paix avec l'étranger et la résignation dans l'esclavage de la patrie. Ce que nous avançons paraît exagéré; on demande des preuves, surtout sur ses complaisances envers l'étranger : on veut savoir, de la manière la plus complète, comment un homme si célèbre, si vanté par l'histoire, pût être condamné à mort par le peuple à l'âge de quatre-vingts ans.

Nous avons parlé de la guerre *Lamiaque*, de Léosthène, nous avons dit comment les Grecs, après plusieurs succès, éprouvèrent des défaites; comment Antipater et ses Macédoniens approchèrent d'Athènes; maintenant pour satisfaire nos lecteurs et nous compléter, laissons parler Diodore de Sicile avec quelque étendue :

« Après s'être montré habile général et avoir dissous la ligue des Grecs, Antipater dirigea toute son armée contre les ATHÉNIENS. Ceux-ci, *sans alliés*, se trouvaient dans un grand embarras; tous les regards se tournaient alors vers Démade, et on cria qu'il fallait l'envoyer auprès d'Antipater pour négocier la paix. Mais Démade refusa de prendre part à la délibération. C'est qu'il avait été *condamné trois fois* pour avoir enfreint les lois, et qu'ainsi, entaché d'infamie, il ne pouvait, selon les lois, être membre

d'aucune assemblée délibérante. Alors le peuple le réhabilita, et l'envoya sur-le-champ en députation avec PHOCION et quelques autres. Après avoir écouté attentivement les discours de ces députés, Antipater répondit qu'il ne traiterait avec les Athéniens qu'après qu'ils se seraient rendus à discrétion. C'était la même réponse qu'avait reçue Antipater lorsque, assiégé dans Lamia, il demanda à traiter avec les Athéniens. Le peuple d'Athènes, dans l'impossibilité de résister à l'ennemi, fut forcé *de se soumettre complètement à l'autorité d'Antipater*. Le vainqueur se conduisit *avec modération envers les vaincus;* il laissa aux Athéniens leur ville, leurs biens et toutes leurs richesses, *mais il changea la forme du gouvernement*, IL ABOLIT LA DÉMOCRATIE, *établit un* CENS d'après lequel les propriétaires de plus de deux mille drachmes auraient seuls droit au gouvernement et exerceraient le droit de suffrage. *Il éloigna ainsi des affaires tous les turbulents et les malintentionnés dont le* CENS *n'atteignait pas cette somme. En même temps il donna des terres à ceux qui voulaient fonder des colonies dans la Thrace.* Il y en eut plus de *vingt-deux mille* qui quittèrent ainsi la patrie. Les citoyens compris dans le CENS fixé étaient au nombre d'environ *neuf mille; ils furent déclarés maîtres de la cité et du territoire*, et se gouvernaient d'*après les lois de Solon*. Ils conservèrent tous leurs propriétés intactes, *mais ils furent obligés de recevoir une garnison sous les ordres de Ményllus qui devait veiller à l'ordre établi*. Les Athéniens furent donc mieux traités qu'ils ne l'espéraient, et obtinrent la paix;

jouissant depuis lors d'un gouvernement tranquille, ils se livrèrent sans crainte à la culture de leurs terres, *et leur prospérité augmenta rapidement*. Antipater se conduisit avec la même modération à l'égard des autres villes; *il établit partout* UN BON GOUVERNEMENT, et mérita les éloges et les couronnes qui lui furent décernés. »

Voilà la moralité de l'histoire!... Diodore de Sicile, un grave historien, l'un des moins contraires à la démocratie, fait dater la naissance de la prospérité de la patrie du jour de son asservissement, de son esclavage!... Il appelle un bon gouvernement celui que dirige l'aristocratie sous le sabre de l'étranger! N'est-ce pas là quelque chose de honteux?

Athènes est complètement soumise à Antipater; elle a reçu une garnison étrangère, la démocratie est abolie, on institue *le cens*, les écus gouvernent, tous ceux qui n'en possèdent pas, ou qui n'en possèdent pas en assez grande quantité, sont traités de *turbulents*, de *malintentionnés*, et éloignés des affaires publiques; *neuf mille* citoyens sont déclarés seuls maîtres de la cité, du territoire; ils se gouvernent, dit-on, d'après les lois de Solon, ils *se livrent sans crainte à la culture de leurs terres, et leur prospérité augmente rapidement*... Mais aux dépens de qui cette prospérité augmente-t-elle? Aux dépens des *vingt-deux mille* citoyens qu'on a dépouillés et qu'on envoie dans la Thrace, cette Sibérie d'alors. Ainsi, détruisez l'indépendance d'un pays, renversez son gouvernement, dépossédez le peuple de tout droit, enrichissez les uns des dépouilles des autres, que

quelques hommes, vos valets, vos satellites, oppriment en votre nom, que des multitudes soient exilées, que les patriotes les plus purs, les plus ardents, soient sacrifiés, et l'histoire, cette grande prostituée, vantera votre modération.

On nous dit qu'Antipater se conduisit avec modération envers les vaincus ; et l'on a vu le gouvernement démocratique remplacé par l'oligarchique, neuf mille citoyens mis en possession de tout le territoire, de toutes les richesses de la République, des multitudes forcées de quitter la patrie pour aller au loin cultiver une terre étrangère. Et ce n'est pas tout : il y eut des persécutions, des bannissements, des assassinats sous ce gouvernement modéré, à la tête duquel l'étranger avait placé Phocion: Hypéride fut torturé et mis à mort, Démosthène s'empoisonna pour ne pas tomber vivant entre les mains des satellites de la réaction chargés de faire sa capture; et combien d'autres sacrifices sur lesquels l'histoire est demeurée muette !

Phocion et l'oligarchie gouvernaient la ville d'Athènes, d'accord avec l'étranger. Mais des changements se produisirent dans la Macédoine. Antipater étant mort, Polyspherchon prit sa place; d'autre part, Cassandre, fils d'Antipater, travaillait à supplanter Polyspherchon, ce qui contraignit celui-ci, pour ne pas tomber de sa haute position, à s'appuyer sur la démocratie, attendu que son adversaire avait les sympathies de l'aristocratie. Il décréta donc l'indépendance et la liberté des villes grecques.

Les Athéniens furent sensibles à cette bonne nouvelle; mais Nicanor, que Cassandre avait placé à Munychie, forteresse d'Athènes, ne se hâtait point, malgré la publication du décret d'affranchissement de Polyspherchon, de se retirer avec ses troupes.

« Il supplia les Athéniens, dit Diodore de Sicile, de demeurer fidèles à Cassandre. Mais comme personne ne voulait l'écouter et que tous insistaient pour qu'il fît au plus tôt sortir sa garnison de Munychie, il circonvint le peuple de manière à obtenir quelques jours de délai, promettant qu'à l'expiration de ce terme il agirait conformément aux intérêts de la ville. Les Athéniens attendirent donc tranquillement quelques jours. Mais Nicanor mit ce temps à profit pour faire entrer la nuit des soldats par petits détachements dans le port de Munychie, et parvint ainsi à augmenter sa garnison au point d'être en état de soutenir un siége contre ceux qui viendraient l'attaquer. Les Athéniens, s'apercevant alors que Nicanor les avait joués, envoyèrent une députation auprès des rois et de Polyspherchon, pour les prier de venir à leur secours et réclamer l'exécution ponctuelle de l'édit concernant l'indépendance des Grecs. Ils se réunirent plusieurs fois en assemblée et délibérèrent sur les mesures à prendre pour faire la guerre à Nicanor. Mais, tandis qu'ils étaient occupés à ces délibérations, Nicanor, qui avait secrètement recruté un grand nombre de mercenaires, fit une sortie pendant la nuit et s'empara de l'enceinte du Pirée et des fortifications de ce port. Les Athéniens furent doublement irrités de ne pas avoir re-

couvré le port de Munychie et d'avoir perdu encore le Pirée. Ils choisirent donc une députation composée des citoyens notables *qui étaient liés d'amitié avec Nicanor*, tels que PHOCION, fils de Phocus, Conon, fils de Timothée, Cléarque, fils de Nausiclès, et la firent partir pour se plaindre de ce qui venait de se passer et pour réclamer leur indépendance aux termes de l'édit. Nicanor leur dit qu'il fallait négocier avec Cassandre; que c'était lui qui lui avait confié le commandement de la garnison et qu'il n'avait personnellement aucun pouvoir pour traiter avec eux. »

Olympias écrivit à Nicanor de céder les deux places; les Athéniens furent bercés de promesses; ils se flattaient de se rendre maîtres de leurs ports et de leurs fortifications sans recourir aux armes. Mais Nicanor ne cédait toujours rien. Diodore de Sicile dit :

« Les promesses de Nicanor n'avaient pas encore été remplies, lorsque Alexandre, fils de Polysperchon, entra dans l'Attique à la tête d'une armée. Les Athéniens s'imaginèrent qu'il venait pour leur faire remettre Munychie et le Pirée; mais ce n'était point là sa véritable intention; il prit au contraire ces deux postes pour son propre compte comme utiles en temps de guerre. *Car quelques-uns des amis d'Antipater vivaient encore, et, comme ils avaient*, AINSI QUE PHOCION, A REDOUTER LA VINDICTE DES LOIS, *ils allèrent au devant d'Alexandre et lui démontrèrent qu'il était dans son intérêt d'occuper ces positions pour son compte, et de ne les*

rendre aux Athéniens que lorsque CASSANDRE *aurait été soumis.* Alexandre vint donc établir son camp près du Pirée; il n'admit point les Athéniens dans les entrevues qu'il eut avec Nicanor, entrevues privées et toutes secrètes; *il était donc évident qu'il agissait contre les Athéniens.* Le peuple d'Athènes se réunit alors en assemblée générale, *destitua ses anciens magistrats, les remplaça par les démocrates les plus ardents*, et condamna tous ceux qui avaient pris part au gouvernement oligarchique, les uns à la peine de mort, les autres au bannissement et à la confiscation de leurs biens. Au nombre de ces derniers condamnés se trouvait aussi PHOCION, qui, du temps d'Antipater, *avait exercé l'autorité souveraine.*

« Tous les bannis se réfugièrent auprès d'Alexandre, fils de Polyspherchon, qui devait, selon eux, leur accorder aide et protection. Alexandre les reçut amicalement et leur donna des lettres pour Polyspherchon, dans lesquelles il lui recommandait PHOCION et ses partisans *qui lui avaient alors promis de le seconder dans tous ses efforts.* Le peuple s'adressa de son côté à Polyspherchon pour mettre PHOCION en accusation, et insista pour que Munychie fût rendue aux Athéniens avec leur indépendance. Polyspherchon désirait cependant vivement garder le Pirée, parce que ce point pouvait lui être très utile pendant la guerre; mais d'un autre côté, comme il était honteux pour un homme loyal d'agir contrairement aux termes de l'édit, et de blesser si grossièrement une ville aussi célèbre que celle

d'Athènes, il changea d'avis. Il écouta donc les envoyés du peuple athénien et leur donna une réponse pleine de bienveillance. Il fit arrêter PHOCION et ses partisans, les envoya enchaînés à Athènes et laissa le peuple maître de les condamner ou de les absoudre. Le peuple se réunit en assemblée générale et cita devant son tribunal Phocion et ses amis. »

Cornélius Népos parle ainsi de Phocion :

« On l'accusait de s'être entendu avec Démade pour *livrer la ville à Antipater*, et d'avoir provoqué le décret du peuple *qui bannissait Démosthène*, et d'autres citoyens qui passaient alors pour avoir bien mérité de la patrie. On lui reprochait surtout ce bannissement qu'on regardait comme une trahison envers l'amitié, car n'était-ce pas à Démosthène qu'il devait son élévation? Démosthène l'avait aidé à supplanter Charès; *il l'avait défendu plusieurs fois devant les tribunaux dans des affaires capitales*; il l'avait fait acquitter; et lui, au lieu de secourir Démosthène à l'heure du danger, il l'avait abandonné. Mais voici ce qui contribua le plus à la ruine de Phocion. Tandis qu'*il gouvernait la République*, il fut averti par Dercyllus que Nicanor, lieutenant de Cassandre, cherchait à surprendre Athènes. Dercyllus le pressait en même temps de pourvoir à la subsistance de la ville et de prévenir la famine. Mais il soutint devant l'assemblée du peuple qu'*il n'y avait rien à craindre, ajoutant qu'il en prenait toute la responsabilité*. Peu de temps après, Nicanor se rendit maître du Pirée. Le peuple étant accouru

pour reprendre ce port nécessaire à l'existence d'Athènes, *Phocion ne fit rien pour seconder ce mouvement et ne voulut pas même se mettre à la tête des combattants.* »

Accusé devant le peuple de haute trahison, Phocion fut, ainsi que plusieurs de ses amis, condamné à la peine de mort.

« Le peuple était animé d'une haine si violente contre lui, dit Cornélius Népos, qu'aucun citoyen libre n'osa lui rendre les derniers devoirs. Il fut enseveli par ses esclaves. »

Phocion ne veut point se battre contre Philippe; Phocion ne veut point se battre contre Alexandre; après la ruine de Thèbes, il veut que les Athéniens livrent au vainqueur irrité les têtes des dix orateurs qui faisaient la gloire de la patrie. Phocion refuse de prendre part à la guerre *Lamiaque*, et, d'après Plutarque, « comme l'on apprenait chaque jour du camp quelque nouveau succès : QUAND DONC, S'ÉCRIA-T-IL, CESSERONS-NOUS DE VAINCRE ? » Léosthène étant mort glorieusement au siége de Lamia, il fallait lui désigner un successeur : le choix tomba sur un jeune général dont Phocion soupçonnait, dit-on, la capacité; et loin de se plaindre, il se réjouit de ce qu'on le lui avait préféré, malgré sa vieille expérience. Se réjouir dans une situation si grave d'un choix qu'il croyait mauvais et pouvait tout perdre, ce n'était pas, comme des adulateurs le prétendent, faire preuve de modestie d'abnégation, de générosité, mais d'un égoïsme affreux et d'une indifférence criminelle envers son pays... L'étranger

met une garnison dans Athènes pour la première fois, Phocion est revêtu d'une autorité souveraine : il préside au renversement des lois de la patrie, à la proscription, au meurtre d'une foule de citoyens : Démosthène, Hypéride, ne tardent pas à perdre la vie. Des multitudes doivent s'éloigner de l'Attique; Athènes perd plus de la moitié de ses habitants. Cependant, grâce à des transformations arrivées en Macédoine, Athènes est sur le point de recouvrer son indépendance. Il est ordonné à Nicanor de rendre aux Athéniens leurs ports et leurs fortifications. Il n'en fait rien. Phocion ayant été député auprès de ce gouverneur par le peuple, il ne défend point les intérêts de la République. Non-seulement Nicanor, ce lieutenant de Cassandre, cet ami de Phocion, ne rend pas Munychie, mais encore il s'empare du Pirée, il inquiète la ville. Les Athéniens veulent combattre, se délivrer par les armes. Phocion, qu'ils veulent mettre à leur tête, reste sourd à leur voix, insensible à leur prière, il ne fait rien, il ne veut rien faire pour la liberté. Et ensuite, quand le fils de Polyspherchon entre dans l'Attique, quand les Athéniens croient toucher au moment de leur délivrance, Phocion se hâte d'aller à la rencontre de ce soleil levant, de ce nouveau maître, devant lequel il s'incline, lui si cassant vis-à-vis des malheureux, et le supplie de maintenir dans Athènes le règne du despotisme et de l'étranger.

Voilà les actions de ce grand général ! de cet homme si vanté !... Et maintenant, que l'on remarque que ceux qui nous en ont transmis l'histoire

sont des écrivains amis de l'oligarchie, amis de Phocion; qu'ils font, dans leurs commentaires, son apologie, son apothéose, tout en démontrant par des faits, bien malgré eux, sans s'en douter peut-être, tout ce que leur héros eut de lâche et d'infâme.

Quel est le pays du monde, quel est le gouvernement constitué, dans les temps passés comme dans le temps présent, qui n'eût pas frappé, qui ne frapperait pas d'une condamnation capitale un général couvert de semblables lauriers?... Avant de condamner un peuple, avant de l'apostropher, avant de l'injurier, étudions son histoire, étudions sa situation, étudions les intérêts, les besoins, les motifs qui le dirigent, et ne nous laissons jamais emporter par l'esprit de parti; défions-nous de la calomnie.

Crimes reprochés aux Athéniens.

Nous avons traité sur Cléon, sur Charès, sur Démosthène, et repoussé les accusations malveillantes de leurs ennemis; en outre, nous avons exposé les jugements, les sentences, les exécutions qui ont valu au peuple d'Athènes les plus sanglants reproches. Récapitulons : SOCRATE boit la ciguë; nous avons dit quels avaient été ses accusateurs et ses meurtriers. — MILTIADE est condamné à une amende et meurt peu après dans son lit des suites d'une blessure gangrenée; nous repoussons les contes ridicules accumulés à cette occasion pour déconsidérer le peuple. — ARISTIDE, CIMON, furent condamnés à dix ans d'exil et rappelés avant d'avoir

subi la moitié de leur peine. — THÉMISTOCLE fut banni; et sa fuite auprès du roi de Perse, ses paroles et toute sa conduite, ne prouvent point en sa faveur: nous voyons en lui un grand coupable. — Les GÉNÉRAUX DES ARGINUSES ne furent point condamnés par les pauvres, vu que la pauvreté excluait alors de toute fonction, mais par l'oligarchie. — PHOCION ne mérite pas les larmes de l'histoire; il avait trahi son pays, et le peuple usa envers lui d'une juste rigueur.

Le peuple peut prendre la responsabilité de la condamnation de Miltiade, mais non telle que la relate l'histoire, celle de Thémistocle et de Phocion, celle de Cimon, qu'il sut adoucir; il doit prendre sa part de celle d'Aristide, bien que Thémistocle eût organisé une faction pour le perdre; mais nous ajoutons qu'il se montra juste en abrégeant son exil. Que l'aristocratie prenne pour son compte la condamnation de Socrate, celle des généraux des Arginuses; qu'elle se rappelle qu'elle a fait des procès à Périclès, qu'elle a persécuté Phidias, Anaxagore, Aristote; qu'elle assassina Hyperbolus, Éphialte, Autolycus, Cléophon, Nicérate, Théramène, Démosthène, Hypéride, des multitudes de grands citoyens, et que, sous la direction des Trente, elle se souilla de toutes sortes de crimes. « Les Trente, dit Lysias, firent mourir, sans les juger, *quinze cents* citoyens, et en forcèrent plus de cinq mille à se retirer au Pirée. » Nous ne voulons pas nous étendre davantage sur les crimes de l'aristocratie d'Athènes.

On a blâmé chez le peuple athénien un esprit trop soupçonneux; on a vivement critiqué sa loi d'OSTRACISME. Mais qu'est-ce que c'était que cette loi? A quelle occasion fut-elle instituée? Comment était-elle appliquée? — Diodore de Sicile, après avoir donné quelques détails sur Thémistocle, ajoute ce qui suit :

« D'abord ils le firent sortir de la ville, en lui appliquant l'*ostracisme*, qui avait été institué après la chute de la tyrannie des Pisistratides. Voici quelle était cette loi : Chaque citoyen écrivait sur un tesson le nom de celui qu'il croyait principalement contre la démocratie; celui qui réunissait le plus grand nombre de ces tessons était condamné à s'exiler de la patrie pour cinq ans (d'autres disent dix). L'ostracisme n'avait pas pour objet de punir un crime prouvé; les Athéniens voulaient seulement, par ce moyen, rabaisser l'orgueil de ceux qui auraient pu avoir des prétentions par trop élevées. »

Voilà quelle était la loi d'ostracisme; était-elle utile? Laissons encore parler Diodore :

« C'est un ancien dicton que ce ne sont pas des hommes vulgaires, mais des génies éminents qui renversent les gouvernements populaires. C'est pourquoi, dans plusieurs États, on regarde comme suspects les citoyens les plus influents, et on leur ôte leur célébrité. En effet, ceux qui ont en main l'autorité, n'ont qu'un pas à franchir pour arriver à l'asservissement de la patrie. Il est bien difficile de ne pas prétendre à la monarchie quand on est

déjà assez élevé pour avoir l'espérance de s'en emparer. Car il est de la nature de l'homme ambitieux de vouloir toujours posséder davantage, et de ne mettre aucun terme à ses désirs. C'est, guidés par ces maximes, que les Athéniens ont souvent condamné à l'exil des citoyens éminents, en leur appliquant la loi de l'ostracisme. Ils appliquaient cette loi, non pas pour punir un crime, mais pour enlever à ceux qui en seraient capables la faculté de nuire à la patrie. »

« La loi d'*ostracisme*, dit Montesquieu, fut établie à Athènes, à Argos, à Syracuse... A Athènes, où le législateur avait senti l'extension et les bornes qu'il devait donner à sa loi, l'ostracisme fut une chose admirable; on n'y soumettait jamais qu'une seule personne; il fallait un si grand nombre de suffrages, qu'il était difficile qu'on exilât quelqu'un dont l'absence ne fût pas nécessaire. On ne pouvait bannir que tous les cinq ans. »

Voilà des réflexions que je soumets à mes lecteurs, et que je compléterai quand il en sera temps; je me hâte de dire seulement que ceux que frappait l'ostracisme n'étaient point privés de leurs richesses.

J'ai rappelé les jugements d'Athènes sur lesquels on s'est le plus appuyé pour taxer le peuple de cette ville d'ignorance, d'ingratitude, de férocité; j'ai dit quelques mots de l'ostracisme; j'ai montré que les grands de cette république avaient commis beaucoup plus de crimes que les démocrates, bien qu'ils n'eussent gouverné qu'un moment; mais il faut pousser plus loin; il faut dire quelques mots des

Spartiates, dont les écrivains n'accusent jamais les injustices et la férocité.

Condamnations, exécutions à Sparte.

Athènes a puni ses généraux... et Sparte, n'a-t-elle pas chassé ses rois Démarate, CLÉOMÈNE, CLÉOMBROTE, LÉONIDAS III? Ne fit-elle pas subir un jugement au célèbre LYSANDRE? N'exila-t-elle pas LÉOTYCHIDE, le vainqueur de Mycale? Ne condamna-t-elle pas à mort PAUSANIAS, le héros de Platée, qu'elle fit mourir dans un temple? Ne frappa-t-elle pas de la même peine le fameux GYLIPPE et PAUSANIAS II, ainsi que HERMIPPIUS et ARCISSUS, gouverneurs de la forteresse de Thèbes? DYSAORIDAS, leur collègue, ne fut-il pas frappé d'une amende en dehors de toute proportion avec ses moyens de fortune, qui le força de s'exiler? AGIS IV, le roi réformateur, et sa mère et son aïeule, ne furent-ils pas étranglés par les riches de cette république? J'abrége la nomenclature de ces actes rigoureux; et du reste, je ne prétends pas dire qu'ils fussent tous injustes, criminels; mais pourquoi est-on si sévère à l'égard du peuple d'Athènes? pourquoi lui fait-on un crime de chacun de ses actes judiciaires? voilà contre quoi je proteste. Sparte fit mourir CINADON et ses amis dans les tortures, que n'employa jamais Athènes. « CINADON, dit Xénophon, avoua tout et nomma les conjurés. Il répondit: JE NE VOULAIS POINT DE MAITRES A LACÉDÉMONE. Alors, on lui passa les mains et le cou dans une pièce de bois; *on le fouetta, on le déchira*, on le promena dans la

ville, lui et ses complices. Ainsi furent punis les conspirateurs. »

Et les HILOTES, comment furent-ils traités par Sparte? De la manière la plus horrible. « Les Lacédémoniens, dit Thucydide, n'étaient pas fâchés non plus d'avoir un prétexte de faire partir un certain nombre d'*Hilotes*; ils craignaient de leur part quelque révolution, dans la triste conjoncture de la prise de Pylos. Toujours les premiers de leurs soins avaient eu pour objet de se tenir en garde contre les *Hilotes* et voici ce qu'on leur avait vu faire, dans la crainte que leur inspirait la jeunesse de ce peuple nombreux. Ils leur ordonnèrent de faire entre eux un choix de ceux qu'ils jugeraient avoir montré le plus de valeur dans les combats, *promettant de leur donner la liberté*. C'était un piége qu'ils leur tendaient, persuadés que ceux qui croiraient mériter le plus d'être libres devaient être, par l'élévation de leur caractère, les plus capables d'agir contre eux. Il y en eut *deux mille* à qui fut accordée cette funeste distinction ; ils se promenèrent autour des temples, la tête ceinte de couronnes, comme ayant obtenu la liberté ; mais, peu après, *les Lacédémoniens les firent disparaître, sans que personne ait su de quelle manière on les a fait périr..* »

Complétons Thucydide par les quelques lignes que voici de Diodore de Sicile :

« Les Spartiates, voulant se défaire des Hilotes les plus braves, lui en envoient mille des plus déterminés (à Brasidas), dans la conviction que la plupart succomberaient dans les combats! Ils com-

mirent encore un autre acte violent et cruel, par lequel ils croyaient affaiblir les Hilotes. Par la voix d'un héraut, ils invitèrent les Hilotes, qui avaient rendu quelques services à Sparte, à venir s'inscrire, promettant de leur donner la liberté. *Deux mille se firent inscrire ; mais, en même temps, les Spartiates ordonnèrent à des hommes très vigoureux d'égorger ces Hilotes, chacun dans sa maison.* »

Vit-on jamais quelque chose d'aussi horrible à Athènes? Ainsi, Sparte condamne à l'amende, à l'exil, à la mort, des rois, des généraux; elle se montre d'une rigueur sauvage envers ceux qu'elle accuse de conspiration ; elle égorge en un seul jour *deux mille* Hilotes valeureux ; et cela, froidement, sans raison, sans excuse possible !... et cependant, Sparte reste l'idole des historiens et des philosophes !... Pourquoi cela? — C'était une oligarchie !!! Ce que je ne puis comprendre, c'est l'enthousiasme que Mably, que Condillac, que Jean-Jacques Rousseau, ne cessèrent d'avoir pour cette aristocratique et sauvage république.

Mais, diront les amis des cours, des trônes et des couronnes : Nous, nous avons accusé la démocratie; vous, vous faites le procès à l'oligarchie ; que prouve cela? Que toutes les républiques sont détestables, et que notre principe seul est doux et bienfaisant.

Ah ! vous croyez, messieurs les royalistes, que dans la monarchie tout va pour le mieux, et que les crimes y sont inconnus. Voyons, parlons donc des monarchies, et sachons si la modération dont on les vante n'est pas une atroce dérision.

La justice des rois.

Je ne veux pas parler des rois thébains, de ceux de Sparte et d'Argos : les Polynice, les Etéocle, les Atrée, les Thyeste, de sanglante mémoire, ne sont pas d'un caractère historique suffisamment prouvé; nous trouverons ailleurs : commençons par les Assyriens.

Chez les Assyriens, Ninus arrache Sémiramis à Ménonès son mari, qui se *pend* de désespoir ; Sémiramis empoisonne son royal époux ; elle périt de la main de Ninyas son fils. L'histoire d'Assyrie est muette sur une longue suite de rois. Le dernier, Sardanapale, vit dans l'orgie et meurt au milieu des flammes de Ninive, sa capitale, et des ruines de sa patrie.

Chez les Hébreux, David fait la guerre à Saül, son roi légitime, le renverse du trône et prend sa place. Il fait tuer Urie pour vivre avec Bethsabée, sa femme; son serviteur Joab assassine Abner, l'un de ses généraux; ses enfants vivent dans la débauche, s'égorgent entre eux. Absalon, son fils, lève l'étendard de la révolte; et ce roi, déjà vieux, est contraint de lui faire la guerre et le fait périr dans un combat. — Salomon fait mettre à mort son frère Adonias; il fait aussi répandre le sang de Joab, habile général, qui avait servi David par son courage et par ses crimes. Joram, Jéhu, Josias, Athalie, Achab, et presque tous les rois de Juda et d'Israël, se livrent à toutes sortes de crimes et d'abominations.

Chez les PERSES, Astyage ordonne que l'enfant qui vient de naître de sa fille Mandane soit mis à mort. Cet enfant, échappé à cet ordre cruel, devient le grand Cyrus, renverse son grand-père et s'empare de son trône. — Cambyse, fils de Cyrus et son successeur, tue, d'un coup de pied dans le ventre, Méroë, sa sœur et son épouse; il fait égorger son propre frère; il s'abandonne à tous les crimes. Le peuple indigné se révolte et le jette en bas du trône. — Smerdis, le mage, est assassiné dans son palais. — Darius, fils d'Hystaspe, l'un des meurtriers de Smerdis, lui succède et ne tarde pas à faire périr son complice et collègue Artaphernes. Oretès est une autre de ses victimes. Après s'être rendu maître de Babylone révoltée, il fait mettre en croix trois mille hommes des plus distingués de cette ville. — Xerxès, son fils et son successeur, commet des crimes, des incestes. Hérodote nous dit qu'il permit qu'Amestris, sa femme, « fît mutiler la femme de Masistès. On lui coupa, dit-il, par son ordre, les mamelles, qu'on jeta aux chiens; et après lui avoir fait aussi couper le nez, les oreilles, les lèvres et la langue, elle la renvoya chez elle ainsi mutilée. » Masistès s'étant mis en révolte après un tel attentat contre son épouse, fut vaincu par Xerxès, qui le fit massacrer avec ses enfants et tous ceux qui l'avaient suivi dans sa mauvaise fortune. Xerxès donna l'ordre d'assassiner Darius, l'un de ses fils; mais le glaive se retourna contre lui, et il mourut noyé dans son sang. — Artaxerxès, le troisième des fils de Xerxès, tua son frère Darius et fut roi sous le nom

d'Artaxerxès-Longue-Main. Artabane périt de sa main ; il fit la guerre à son frère Hystaspe et ruina son parti et ses espérances. — Xerxès II lui succéda ; il régna un an et tomba sous le poignard de son frère Sogdien, qui disparut à son tour assassiné par Darius-Nothus. Ce Darius fit périr dans la cendre son frère Arsite, qui s'était révolté contre lui, et fut forcé de combattre de fréquentes insurrections. — Artaxerxès-Mnémon lui succède. Cyrus, son frère, veut l'égorger ; il l'éloigne de la cour. Cyrus lève l'étendard de la révolte. Le roi le combat et le tue à Cunaxa. Artaxerxès fit mourir Tissapherne, son général le plus célèbre. Furent assassinés par ses ordres : Goa, Conon, Évagoras, Datame et bien d'autres de ses vaillants serviteurs. Tennès, roi de Sidon, avait lié les mains de son peuple pour faire sa cour au grand roi. « Artaxerxès, une fois maître de la ville, dit Diodore de Sicile, pensa que Tennès ne lui était plus utile, et le fit tuer. » — Ochus, fils d'Artaxerxès-Mnémon, se fraya le chemin du trône par le meurtre de ses frères ; il fut empoisonné par Bagoas, l'un des généraux de sa garde. Ce Bagoas lui donna pour successeur Arsès, le plus jeune de ses fils ; il fit assassiner les autres. Bientôt après Bagoas mit à mort Arsès et tous ses enfants. — Darius, petit-neveu d'Artaxerxès, fut élevé au trône par les soins de Bagoas. Diodore de Sicile dit de cet homme : « Il avait conçu le projet d'empoisonner Darius. Ce projet ayant été découvert, le roi le fit venir auprès de lui comme pour lui accorder une faveur ; il lui présenta

une coupe et le força à boire le poison.» Darius devint l'adversaire d'Alexandre de Macédoine; il fit tuer Charidème, général grec à son service, qui lui avait parlé avec trop de liberté. Il fut lui-même assassiné par Bessus, l'un de ses satrapes.

Chez les THESSALIENS, Jason est assassiné par son frère Polydore, qui s'empare de l'autorité; Polydore meurt du poison que lui a versé son frère Alexandre, qui règne à son tour; — Alexandre est mis à mort par sa femme et ses deux beaux-frères, Lycophron et Tisiphon, qui se proclament souverains du pays; mais leur règne a peu de durée : la Thessalie subit la domination étrangère.

Chez les MACÉDONIENS, Oreste est assassiné par Aéropus, son tuteur. — Pausanias périt victime d'une trahison.—Amyntas II, usurpateur du trône, est chassé de sa capitale, forcé d'abdiquer, et ensuite ramené par l'étranger. — Ptolémée l'Alorite, fils d'Amyntas, tue son frère Alexandre et devient roi; — il tombe à son tour assassiné par son frère Perdiccas, qui le remplace. — Celui-ci, ayant succombé dans une bataille, son frère Philippe, qui devait devenir si célèbre, est roi de Macédoine. Philippe tombe sous le poignard de son garde du corps, de son favori Pausanias; et des écrivains prétendent qu'Olympias sa femme, et Alexandre son fils, ne furent pas complétement étrangers à ce meurtre.

Alexandre, qu'on surnomma le Grand, se défait violemment d'Attalus, frère de Cléopâtre, seconde femme de Philippe son père. Ce même roi, ce

destructeur de Thèbes et de Tyr, fait mettre à mort Alexandre de Lynceste, Parménion, Philotas, généraux habiles, auxquels il devait la couronne qu'il portait sur sa tête; il assassine de sa propre main son ami Clitus, celui qui lui avait sauvé la vie à la bataille du Granique; Hermolaüs, Sostrate, Épincène, Anticlès, et d'autres officiers accusés de conspiration, sont jugés par des commissions militaires, qu'il nomme dans sa colère, et sont exécutés sous ses yeux; Callisthène même, l'historien, le philosophe, subit les tortures et finit sa vie sur une croix, parce qu'il n'avait pas voulu flatter Alexandre et croire à sa divinité. A chaque reddition de ville, il y a des massacres affreux; on n'épargne ni les malades, ni les vieillards, ni les femmes, ni les enfants. Cléandre et Sitalcès, Abulitès et Oxatre, gouverneurs accusés de concussion, sont punis de mort par Alexandre. Il fait mettre en croix le médecin Glaucias, parce qu'il n'avait pu sauver la vie de son ami Héphestion. Souvent il fait lui-même les fonctions de gendarme, de juge et de bourreau. Il meurt, et l'on accuse, peut-être à tort, Antipater de l'avoir fait empoisonner.

Alexandre mort, sa famille, ses généraux se disputent l'empire par l'audace, l'astuce, le crime. Antipater, qui gouvernait en Macédoine, fait mourir, sans forme de procès, et d'accord avec Phocion, Démosthène et Hypéride; il veut faire passer l'autorité dans sa famille. — Perdiccas, qui gouvernait Babylone au nom de son maître descendu dans la tombe, fait mourir Méléagre et une foule de chefs

et de soldats. Après avoir régné trois ans comme tuteur, il est tué par ses officiers, à la tête desquels se trouvait PYTHON. — Python devient tuteur des princes et chef de l'armée. Il fait massacrer les serviteurs les plus fidèles de Perdiccas, ainsi que sa sœur, femme d'Attalus.

Cassandre, fils d'Antipater, fait assassiner Nicanor, duquel il avait tiré les plus grands services. — Olympias, de retour en Macédoine, fait poignarder Aridée, fils naturel de Philippe son mari, qui régnait depuis six ans sous le nom de Philippe III, et donne à Eurydice, la femme de ce prince, une épée, un lacet et du poison. Forcée d'obéir aux ordres de la vieille reine, Eurydice se pend avec la ceinture de son mari. Olympias fait mourir Nicanor, frère de Cassandre, et massacrer cent Macédoniens des plus illustres qui avaient été dévoués à celui-ci.

Antigone, gouverneur de Babylone, et bientôt roi, fait brûler vif le chef des Argyraspides; livre au supplice Eudémus, Calbanus, Eumène, l'un des plus grands généraux d'Alexandre. « Mais, dit Diodore de Sicile, fidèle à d'anciens liens d'amitié, il rendit au corps d'Eumène les derniers devoirs, le fit brûler, et renferma ses cendres dans une urne qu'il envoya à la famille d'Eumène. » Ce même Antigone fait condamner et exécuter Python, son lieutenant, qu'il accuse de conspiration ; il fait assassiner Cléopâtre, sœur d'Alexandre, fille du roi Philippe.

Cassandre se venge des cruautés commises sur sa famille et ses amis par des cruautés non moins grandes; il fait mettre à mort Olympias; il fait ren-

fermer Roxane et le fils qu'elle a eu d'Alexandre-le-Grand, et bientôt il les fait égorger dans leur prison. De concert avec Polyspherchon, il fait également main-basse sur Hercule, fils d'Alexandre et de Barsine, auquel devait appartenir le trône sanglant de la Macédoine. — Antipater, fils de Cassandre, est roi; son frère Alexandre lui dispute le trône et il a l'appui de Thessalonice, sa mère. Antipater assassine sa mère. « Antipater tua sa propre mère par jalousie, dit Diodore de Sicile. Le roi Démétrius Poliorcète assassina Alexandre, frère d'Antipater, qui avait imploré son secours; il assassina pareillement le parricide Antipater, avec qui il ne voulait pas partager la royauté. » Démétrius Poliorcète, ou preneur de villes, fut roi de Macédoine; il s'était assuré la couronne par le meurtre d'un meurtrier. — Séleucus, un autre roi du pays, fut mis à mort par Ptolémée Céraunus, qui se rendit maître du trône.

Philippe V fit mourir, sans jugement, Apelle et Ptolémée, anciens membres de son conseil. Il empoisonna le grand Aratus et débaucha la femme du fils de ce héros. Philippe avait deux fils, Démétrius et Persée, qui se détestaient et s'armèrent l'un contre l'autre. Philippe fit massacrer le premier; le second s'exila.—Après la mort de son père, Persée commit un crime et fut roi; son règne fut très agité. Il eut pour successeurs les Romains, qui firent de lui un esclave et de son royaume une province de la République.

Pour l'Égypte, nous ne remonterons pas jus-

qu'aux anciens rois; nous ne parlerons que des successeurs d'Alexandre-le-Grand. Nous disons successeurs d'Alexandre-le-Grand, et c'est avec raison, car les rois de Macédoine, d'Égypte, de Syrie, de Thrace, de Bithynie, de Pont, et bien d'autres, étaient ses anciens généraux ou leurs descendants : aussi, leurs noms et leurs faits devaient-ils trouver place dans l'histoire démocratique des Grecs. Ptolémée Céraunus, le même qui était monté sur le trône de Macédoine par un crime, épouse sa sœur Arsinoé, veuve de Lysimaque, roi de Thrace, de laquelle il adopte les deux fils. Peu après, Céraunus verse le sang de ces enfants, ses neveux, dont il s'était déclaré le protecteur. Ce roi eut la tête tranchée par les Gaulois. — Ptolémée Philopator hâte la mort de son père, tue son frère Magas, fait mourir Arsinoé, la veuve de Lysimaque et de Céraunus, qu'il avait épousée. — Ptolémée Épiphane fait mourir Aristomène, son fidèle ministre, et meurt empoisonné par les principaux de sa cour.

Philométor et Physcon se disputent, à main armée, les États de leur père; ensuite ils les partagent. A la mort de Philométor, Physcon épouse sa belle-sœur, et le jour même de ses noces, il tue l'enfant qu'elle avait eu de son frère ; il fait mourir, en outre, tous ceux qui ont paru sensibles à la fin tragique de celui dont il avait promis d'être le soutien et le père. Physcon répudie sa femme et épouse la fille qu'elle avait eue de Philométor. Les habitants d'Alexandrie murmurent, improuvent; Physcon fait passer au fil de l'épée une multitude de jeunes

hommes : une révolution éclate, et met en fuite le sanguinaire roi. — Ptolémée Lathyre, son fils, est mis à sa place, et bientôt il est renversé. On lui substitue Alexandre, son frère. Lathyre intéresse en sa faveur le roi de Syrie ; la guerre s'allume entre les deux fils de Physcon ; des crimes atroces se commettent ; nous refusons de les énumérer, et nous terminons ici pour ce royaume.

Pendant que l'Égypte est désolée par ses rois, ses princes et ses grands, la SYRIE est également épouvantée par les atrocités de ses souverains. Antiochus-le-Grand est massacré ; — Séleucus Philopator est égorgé par son ministre Héliodore ; — Antiochus Eupator est mis à mort par Démétrius Soter ; — celui-ci est renversé par Alexandre Bala ; — Démétrius Nicator, fils de Soter, détrône Bala ; — Antiochus, fils de Bala, chasse Nicator, qui, après des événements terribles, remonte sur le trône ; il y reste peu ; il en est chassé une seconde fois par Alexandre Zébina, et ici nous ne pouvons résister à la tentation de laisser parler l'historien Justin.

« Vaincu par lui, dit-il, Démétrius, que le malheur assaillit de toutes parts, est enfin abandonné de sa femme et de ses enfants. Resté seul avec un petit nombre d'esclaves, il se rendait à Tyr pour y chercher dans le temple un asile contre de nouvelles attaques, lorsque le gouverneur le fit tuer au sortir du vaisseau. » Justin poursuit ainsi : « Séleucus, l'un de ses fils, s'étant emparé de la couronne sans le consentement de sa mère, fut assassiné par elle. Elle mit sur le trône l'autre fils, surnommé Grypus

à cause de la longueur de son nez, comptant ne lui laisser que le nom de roi et s'en réserver toute l'autorité. »

Au risque d'être un peu long, je tiens à poursuivre le récit de Justin ; il démontre jusqu'à quel point peut être poussée l'horreur dans les monarchies, même dans celles qui ont eu pour fondateurs et pour chefs des généraux formés à l'école du grand Alexandre.

Cléopâtre avait tué l'un de ses fils, proclamé l'autre roi ; mais il ne portait encore qu'un vain titre : Alexandre Zébina trônait dans Antioche et avait la haute autorité dans la Syrie. Le roi d'Egypte, qui, comme ses prédécesseurs, se mêlait des troubles de ce pays, après avoir contribué à l'élévation d'Alexandre Zébina, devint son ennemi ; il se réconcilia avec Cléopâtre, sa sœur, mère de Grypus, et envoya des troupes pour seconder le triomphe du fils qu'elle protégeait.

« Il envoit donc à Grypus, dit Justin, de grands secours et sa fille Tryphène pour épouse, afin d'engager les peuples à soutenir en lui et son allié et son parent. Cet espoir ne fut pas trompé, car à peine vit-on Grypus appuyé des forces de l'Égypte, qu'on se détacha peu à peu d'Alexandre ; et celui-ci, vaincu dès le premier combat, s'enfuit à Antioche... (Ayant dépouillé un temple pour fournir la solde à ses soldats), il fut chassé par le peuple. Abandonné des siens et pris par des voleurs, il fut livré à Grypus, qui le fit mourir. Réintégré dans ses États, Grypus n'avait plus rien à craindre du dehors, lorsqu'il se

vit en butte aux piéges de sa mère. Cette femme, qu'une soif ardente de dominer avait portée à trahir Démétrius son mari, et à tuer l'un de ses fils, regrettant la victoire de l'autre, qui affaiblissait son autorité, un jour qu'il revenait d'un exercice militaire, lui présente une boisson empoisonnée. Mais Grypus, déjà prévenu des desseins de sa mère, la presse, comme s'il eût voulu lui donner un témoignage de son respect filial, de boire la première. Elle refuse, il insiste. Alors, produisant le dénonciateur du crime, il en accuse sa mère, ajoutant *que le seul moyen de s'en justifier est de boire ce qu'elle offre à son fils*. La reine, poussée à bout, meurt victime de son crime, et périt par le poison qu'elle avait préparé pour un autre... Grypus trouva un rival dans son frère Cyzicène, né de la même mère et fils d'Antiochus, son oncle paternel. Il avait déjà voulu l'empoisonner, et n'avait fait par là qu'exciter Cyzicène à s'armer d'autant plus vite pour lui disputer la couronne. »

Cléopâtre, la sœur de Tryphène, la belle-sœur de Grypus, persécutée par sa mère, répudiée par son frère son mari, qui venait, après des troubles dans sa famille, de monter sur le trône d'Égypte, se rendit dans la Syrie où elle épousa Cyzicène. « Et, dit Justin, pour avoir à lui offrir plus qu'un nom sans valeur, elle corrompit l'armée de Grypus, et la lui apporta, pour ainsi dire, en dot. Cyzicène, égal en force à son frère, lui livra bataille; mais vaincu et mis en fuite, il se sauva à Antioche. Grypus assiégea cette ville où était aussi Cléopâtre, femme de Cyzi-

cène, et s'en empara. Tryphène, femme de Grypus, se hâta de faire chercher sa sœur Cléopâtre, non pour adoucir sa captivité, mais pour empêcher qu'elle n'échappât au châtiment qu'elle avait mérité, en attaquant par jalousie le royaume et en menaçant une sœur dont elle avait épousé l'ennemi. Elle l'accusa d'avoir amené des troupes étrangères pour mettre aux prises un frère contre son frère, et, répudiée par l'un, de s'être mariée hors de sa patrie et contre la volonté de sa mère.... Elle appela ses soldats et leur ordonna d'aller égorger sa sœur. Ils entrèrent dans le temple (où elle s'était réfugiée), et, ne pouvant l'en arracher, lui coupèrent les mains lorsqu'elle embrassait la statue de la déesse. Cléopâtre expira en maudissant les parricides, et en léguant aux dieux outragés la vengeance de sa mort. Bientôt après, Cyzicène, vainqueur dans une seconde bataille, prit Tryphène qui avait versé le sang de sa sœur, et l'immola aux mânes de sa femme. »

Les deux frères continuèrent leurs luttes, leurs successeurs les imitèrent, et la Syrie perdit bientôt son indépendance.

Je m'arrête; je ne veux pas énumérer les crimes des Prusias, des Mithridate, des Attale et de leurs pareils; les rois de Pont, de Bithynie, de Cappadoce et ceux de tous les autres États, sont dignes des monarques de Macédoine, d'Égypte et de Syrie. Ce sont partout des femmes qui conspirent contre leurs maris, des fils contre leurs pères; des pères, des mères qui se font les bourreaux de leurs enfants ; des frères, des sœurs, des parents à tous les degrés,

qui se jalousent, qui se font la guerre, qui s'égorgent et plongent les peuples dans la stupeur, la misère et la corruption... Et cependant, malgré tant de crimes commis dans les monarchies, l'histoire n'a pas conclu contre elles; c'est à la démocratie qu'elle a voué sa haine...

Maintenant, parlons de la pénalité. Sous quel gouvernement fut-elle plus rigoureuse, plus barbare, sous la démocratie ou dans les royautés? — Dans les royautés, certainement, nous allons le prouver.

Cruauté des supplices.

Dans les monarchies les peines étaient exorbitantes, facultatives aux souverains, aux vainqueurs; ils assouvissaient leur haine, ils se vengeaient sur un coupable ou sur un malheureux, ils ne faisaient point de la justice mais de l'arbitraire, de la cruauté; en voici un exemple :

Le roi Artaxerxès-Mnémon ayant ordonné, dans un mouvement de colère, de trancher la tête à l'un de ses serviteurs, la reine Parysatis objecta que ce serait là une trop douce mort, et demanda que le soin du supplice lui fût confié. « Le roi, dit Plutarque, le lui ayant abandonné, elle le fit prendre par les bourreaux et leur ordonna de le tenir à la torture pendant dix jours, de lui arracher ensuite les yeux et de lui verser de l'airain fondu dans les oreilles jusqu'à ce qu'il eût expiré dans cet horrible supplice. »

Le même Artaxerxès condamna au supplice des

auges Mithridate, l'un de ses braves officiers, pour avoir osé se glorifier d'un trait de vaillance que le souverain revendiquait, et qui, dans tous les cas, n'était pas de nature à rehausser sa gloire; il s'agissait du coup qui avait donné la mort à son frère Cyrus dans la plaine de Cunaxa.

« Voici, dit Plutarque, en quoi consiste ce supplice : on prend deux auges d'égale grandeur qui s'emboîtent l'une dans l'autre; on couche l'homme condamné dans l'une de ces auges et l'on applique la seconde sur celle-ci ; de manière que la tête, les mains et les pieds débordent les auges, et que tout le reste du corps est entièrement couvert. On donne à manger à cet homme ainsi placé : s'il refuse la nourriture, on le force à la prendre en lui piquant les yeux avec des alènes; on lui fait boire du miel détrempé dans du lait, qu'on lui verse non-seulement dans la bouche, mais encore sur le visage; on lui tient les yeux toujours tournés vers le soleil, en sorte que son visage est tout couvert de mouches. Obligé de satisfaire dans cette auge à tous les besoins qui sont la suite de la nourriture et de la boisson, la corruption et la pourriture dans lesquelles il est plongé engendrent une quantité prodigieuse de vers, qui lui rongent tout le corps et pénètrent jusque dans les viscères. Quand on est bien assuré de sa mort, on ôte l'auge supérieure et l'on trouve ses chairs mangées par ces insectes, qui sont attachés par essaims à ses entrailles et qui les rongent encore. Mithridate, consumé lentement par ce supplice, mourut à peine au bout de dix-sept jours. »

Nous avons fait connaître comment les Spartiates avaient fait mourir Cinadon et ses amis dans les tortures, et deux mille Hilotes par l'assassinat.

Voilà la justice, la modération, la douceur des gouvernements monarchiques et oligarchiques les mieux réglés, les plus célèbres de l'antiquité ! pour lesquels les Thucydide, les Platon, les Xénophon, les Aristote, les Plutarque sont si favorables, si louangeurs! C'est à la démocratie qu'ils ont gardé rancune, c'est contre elle qu'ils ont déclamé, et, aveuglés par la passion, ils n'ont pas vu ce qui doit frapper tous les yeux : ils ne se sont pas aperçus que le mal n'était pas dans le principe d'égalité, mais dans le principe contraire. Nos historiens n'ont fait que copier les anciens; et nos penseurs n'ont pas cru devoir contredire ce que d'autres avaient pensé et formulé il y a plus de deux mille ans.

Encore un mot sur le même sujet. Dans Athènes, dont on a tant raillé les juges, il y avait des garanties pour les accusés : emprisonnés, ils pouvaient recevoir des amis, des conseils; devant le tribunal, ils avaient le droit de parler, d'emprunter le secours d'un défenseur; remis en prison après le jugement, ils étaient encore libres de recevoir leurs proches, leurs amis; ils discouraient librement; aucun agent ne les épiait, ne les brutalisait; condamnés à la peine capitale, ils devaient se préparer à quitter la vie, mais ce dernier acte n'était point une vengeance de la société, elle ne dressait point des instruments effrayants de supplice devant le patient, elle ne le torturait pas; la ciguë, poison des moins violents,

l'endormait, le supprimait, et tout était fini. Nous avons pour preuve de ce que nous avançons les derniers jours de Socrate et les détails qu'on nous en a conservés.

On a reproché à Athènes son ingratitude, sa rigueur envers quelques-uns de ses généraux; mais voici une remarque, et c'est par là que nous finissons : Alexandre-le-Grand, lui tout seul, dans un règne de onze ans et demi, a fait mourir plus de généraux, plus de gouverneurs et de philosophes que la république d'Athènes dans tout le cours de sa longue durée. Lecteurs, réfléchissez à cela.

Résumé et citations sur les Athéniens.

Les Athéniens étaient de tous les peuples le plus digne, le plus équitable dans les jugements; ils punissaient et ne flétrissaient pas; et ils étaient heureux quand ils pouvaient réformer des sentences rigoureuses et réhabiliter ceux dont ils avaient reconnu l'innocence. Ils gémissaient, ils pleuraient sur leurs propres erreurs quand elles avaient été fatales à la bravoure et à la vertu.

« Dans quel état despotique, dit Voltaire, a-t-on jamais pleuré l'injustice de ses arrêts précipités? »

Les Athéniens furent le plus brave, le plus généreux de tous les peuples. Les Perses abordent-ils à Marathon? ils sont les premiers à les combattre et à les repousser. — La république de Thèbes fléchit-elle sous les armes de Sparte? ils lui portent des secours et sauvent son indépendance. — Thèbes victorieuse se montre-t-elle cruelle envers les

Thespiens et les Platéens? les Athéniens interviennent et ne pensent qu'à sauver les faibles. — Sparte, si longtemps triomphante, ayant marché d'échec en échec, est-elle enfin assiégée par les Thébains et près de succomber? les Athéniens accourent et la sauvent d'une ruine certaine. — Philippe de Macédoine menace-t-il l'avenir de la Grèce? les Athéniens sonnent le signal d'alarme et font les plus nobles et les plus persévérants efforts pour conjurer le despotisme.—Alexandre étant mort en Asie, reste-t-il à la Grèce quelque espoir d'affranchissement? les Athéniens se soulèvent, appellent les peuples aux armes, et font un dernier effort pour la liberté.

Contre les forces étrangères, rien de plus prompt, de plus intrépide; dans l'intérieur de la Grèce, rien de plus affectueux, de plus désintéressé, de plus humain.

« Personne ne niera, dit Démosthène, que les Lacédémoniens, les Thébains avant eux, et dernièrement les Eubéens, n'aient été sauvés d'abord, et reçus ensuite comme alliés par notre république qui n'a jamais varié dans son système. Et ce système, quel est-il? *de sauver les opprimés.* »

« Les Athéniens, dit Isocrate, animés de l'amour de leur pays et jaloux de la liberté de leur nation, ont soutenu des combats multipliés, difficiles, célèbres, dont la gloire a égalé l'importance. Les forces de leur ville furent toujours au service de la Grèce, toujours ils furent prêts à *venger les Grecs opprimés...* Quoique nous connaissions mieux que d'autres les inconvénients de notre conduite, nous avons mieux aimé secourir les faibles contre nos intérêts, que de nous réunir aux plus forts pour partager les fruits de l'injustice. »

Veut-on savoir comment le portrait des Athé-

niens a été tracé par l'un de leurs ennemis, député de Corinthe, parlant aux Spartiates pour les exciter à la guerre contre l'Attique? Le voici tel que nous le trouvons dans Thucydide, qui, lui-même, ne les aimait pas :

« Amoureux de nouveautés, ils sont prompts à concevoir et à exécuter ce qu'ils ont conçu : vous êtes propres à conserver ce que vous possédez, mais vous n'imaginez rien de plus, et vous ne savez pas aider aux événements dans les circonstances forcées. Ils ont de l'audace au-dessus de leurs forces : ils s'exposent aux périls plus qu'ils n'en avaient formé le dessein ; et, au milieu des dangers, ils sont pleins d'espérances : mais vous, dans l'exécution, vous faites moins que vous ne pouvez ; les mesures les plus efficaces ne sauraient vous donner de confiance, et vous croyez ne pouvoir jamais vous tirer des dangers. Ils sont remuants, vous êtes temporiseurs, ils aiment à se répandre au dehors, et personne ne tient plus que vous à ses foyers ; en sortant de leurs murs ; ils croient acquérir quelque chose : en vous éloignant, vous croyez nuire à ce que vous possédez. L'emportent-ils sur leurs ennemis, ils s'avancent le plus qu'ils peuvent ; vaincus, ils sont à peine consternés. Pour le service de la république ils hasardent leur vie, comme si elle leur était étrangère ; ils semblent n'avoir en propre que leur pensée, et toujours elle conçoit de nouveaux desseins pour le bien de l'Etat. S'ils ne réussissent pas dans ce qu'ils ont conçu, ils se croient déchus de ce qui leur appartenait ; s'ils saisissent l'objet de leur ambition, ils croient avoir peu fait en comparaison de ce qui leur reste à faire. Leur arrive-t-il de manquer une entreprise, ils forment une autre espérance, et la remplissent : seuls, ce qu'ils ont conçu, ils l'ont en même temps qu'ils l'espèrent : tant est prompte l'exécution de leurs desseins ! Tout cela se fait au milieu des fatigues et des dangers ; ils consacrent leur vie entière à se tourmenter. Ils jouissent fort peu de ce qu'ils ont, parce qu'ils sont toujours occupés d'acquérir ; ils ne connaissent d'autres fêtes que de remplir la tâche qu'ils se sont imposée, et se font plutôt un malheur d'une inaction paisible que d'une activité laborieuse. On les peindrait fort bien d'un seul trait,

en disant qu'ils sont nés pour ne pas connaître le repos et pour le ravir aux autres. »

Le portrait que voilà n'est certainement pas flatté ; mais il ne faut pas oublier qu'il est l'œuvre d'un ennemi ; cependant, tel qu'il est, il ne laisse pas que de plaire. Nous venons de montrer les Athéniens dans la guerre ; Plutarque nous les peint ici d'une manière plus intime :

« Le peuple d'Athènes, dit-il, est naturellement colère, mais sensible à la pitié ; prompt à juger sur de simples soupçons, plutôt que de s'instruire lentement de la vérité des faits ; empressé à protéger les citoyens obscurs ; aimant les plaisanteries et les bons mots, vivement affecté des louanges qu'on lui donne, il ne s'offense point des railleries ; redoutable à ses magistrats, il est humain pour ses ennemis même. »

Oui, le peuple d'Athènes était colère, mais sensible ; il était prompt à juger, et son instinct était sûr ; il protégeait les citoyens obscurs, parce que c'étaient ceux-là qui avaient le plus besoin de protection ; il aimait la plaisanterie, les bons mots, parce qu'il était plein d'à-propos et d'esprit ; la louange digne le chatouillait, parce qu'il était sensible à l'honneur et à la gloire ; il ne s'offensait point des railleries, il était humain pour ses ennemis même, parce qu'il avait un grand bon sens et une excessive générosité. Ajoutons qu'il assistait aux représentations des comédies d'Aristophane, qui le raillait et le calomniait ; qu'il laissait les philosophes exposer librement leurs systèmes, émettre toutes les idées, attaquer même la forme et les actes du gouvernement qui leur donnait asile et protection, sans s'en

émouvoir, ce qui prouve en faveur de sa tolérance et de son amour vrai de la liberté.

Athènes était la ville de la loi, du droit, de la législation, et l'accusé trouvait là des garanties positives.

« Les Athéniens, dit Pauw, avaient un penchant inné pour l'ordre et la législation. La ville d'Athènes était le foyer de la lumière politique qui éclairait le reste du monde. »

« Nulle part au monde la vigilance de l'*administration* ne fut portée à un plus haut degré d'activité et de sollicitude que dans l'Attique. » (Pauw.)

« Les peuples sont grands ou petits, selon qu'ils sont bien ou mal gouvernés, et les Athéniens ne devinrent la première nation du monde que par l'excellence de leurs lois et la force de leur éducation. » (Pauw.)

« Parfaitement libres entre eux, dit Lysias, on les vit toujours récompenser les bons et punir les méchants *selon la loi*. Ils pensaient qu'il n'appartient qu'aux animaux farouches d'employer la force, mais qu'il est réservé à l'homme de fixer le droit par la loi et de le faire goûter par la raison. »

Athènes était bonne pour tous ; l'étranger, l'artisan, l'esclave, trouvaient dans son sein ce qu'ils ne pouvaient rencontrer nulle autre part.

« De tout temps, dit Démosthène, Athènes fut le séjour de la *liberté* ; et pour cette raison vous avez voulu que l'*étranger* qui habite dans vos murs, et même les ESCLAVES, partageassent avec vous le privilége de parler librement : aussi les esclaves chez vous s'expliquent-ils avec plus de hardiesse que les citoyens ne le font ailleurs. »

« A Athènes on punissait sévèrement, quelquefois même de la mort, dit Montesquieu, celui qui avait maltraité l'*esclave* d'un autre : la loi d'Athènes, avec raison, ne voulait point ajouter la perte de la sûreté à la perte de la liberté. »

« Les hommes s'accoutument à tout, et à la servitude

même, pourvu que le maître ne soit pas plus dur que la servitude. Les Athéniens traitaient leurs *esclaves* avec une grande douceur : on ne voit point qu'ils aient troublé l'Etat à Athènes, comme ils ébranlèrent celui de Lacédémone. » (Montesquieu.)

Cette liberté chérie, que Démosthène comprenait si bien, et dont il voulait que chacun pût avoir sa part, n'était pas du goût de plus d'un grand penseur.

« *L'abus le plus intolérable* que la liberté introduise dans le gouvernement démocratique, dit Platon, c'est que *les esclaves de l'un et l'autre sexe* sont aussi libres que ceux qui les ont achetés. J'allais presque oublier de dire à quel point de liberté et d'égalité vont les relations entre les hommes et *les femmes*... On aurait peine à croire, à moins de l'avoir vu, combien *les animaux* qui sont à l'usage des hommes sont plus libres que partout ailleurs; les chevaux et les ânes, accoutumés à marcher tête levée et sans se gêner, heurtent tous ceux qu'ils rencontrent si on ne leur cède le passage. Enfin tout y jouit d'une entière liberté. »

« A Athènes, dit Xénophon, les esclaves et les étrangers domiciliés vivent dans une licence incroyable ; il n'est point permis de les frapper : un esclave vous disputera le pas... Il n'y a rien, soit dans le maintien, soit dans l'habillement, qui distingue le citoyen de l'étranger ou de l'esclave. »

Ce que Platon et Xénophon signalent comme des *abus intolérables*, nous le considérons, nous, comme un grand bienfait !... Il est glorieux pour Athènes et la démocratie d'avoir fait place à la femme dans la société, accueilli l'étranger avec bienveillance, adouci le sort de l'esclave et porté sa sollicitude jusque sur les animaux. Ce n'est qu'un gouvernement véritablement populaire qui peut être sensible aux peines d'en bas, sur lesquelles l'aristocratie ne daigne point abaisser ses orgueilleux regards.

Athènes était le séjour des philosophes, des penseurs.

« Les philosophes grecs, dit Pauw, aimaient la ville d'Athènes plus qu'aucune autre ville de l'Europe et de l'Asie; et ils préféraient encore le gouvernement des Athéniens à tous les gouvernements connus. C'était, disaient-ils, le seul point de la terre habitable où l'on pût construire le temple des sciences et des arts sur une base inébranlable. »

« Athènes seule, dit le même auteur, eut des écoles de philosophie; et elle seule sut les conserver. Quand on en érigeait ailleurs, elles tombaient bientôt en ruine, comme des édifices sans fondements; et la génération qui les avait vues naître les voyait aussi mourir. »

« A Athènes les écoles, ajoute encore Pauw, étaient absolument libres, absolument indépendantes du magistrat; on y discutait tous les systèmes politiques, la nature de toutes les lois, l'esprit de tous les gouvernements; et on n'y faisait sa cour à personne. D'où l'on peut inférer qu'aucune forme de gouvernement n'est plus favorable à la culture des arts et des sciences que la constitution populaire ou démocratique. »

Athènes était le séjour des talents, le foyer des lumières. Dans son sein naquirent Solon, Thespis, Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, Thucydide, Socrate, Xénophon, Platon, Antisthène, Isocrate, Démosthène, Phidias, Méton, Apollodore, Epicure, et une foule d'autres hommes de génie; et si Hérodote, Anaxagore, Aristote, Théophraste, Démocrite, Zénon, Diogène, Appelle, Zeuxis, Polygnote, sont venus au monde dans d'autres parties de la Grèce ou ailleurs, ils doivent néanmoins à cette cité un bon accueil, des encouragements, des secours...

Athènes fut leur mère nourricière et spirituelle : Athènes ouvrit pour eux le Lycée, l'Académie, le Por-

tique, le Palladium, l'Odéum. C'était là que les savants, que les philosophes, que les artistes, se voyaient, discutaient, s'éclairaient mutuellement, et cela par les soins et la prévoyance de cette bonne ville.

Les écrivains anciens et modernes ont été trop injustes envers Athènes, cependant la force de la vérité leur arrache parfois de précieux aveux.

« Athènes, dit Plutarque, fut la mère et la nourrice bienfaisante des arts. Elle inventa et fit naître les uns, elle contribua à l'encouragement et au progrès des autres. »

« Athènes, dit l'abbé Barthélemi, est moins le berceau que le séjour des talents. Ses richesses la mettent en état de les employer, et ses lumières de les apprécier : l'éclat de ses fêtes, la douceur de ses lois, le nombre et le caractère facile de ses habitants, suffiraient pour fixer dans son enceinte les hommes avides de gloire, et auxquels il faut un théâtre, des rivaux et des juges. »

« Les Athéniens, dit Voltaire, furent guerriers comme les Suisses et polis comme les Parisiens l'ont été sous Louis XIV ; ils ont réussi dans tous les arts qui demandent le génie et la main, comme les Florentins du temps des Médicis ; ils ont été les maîtres des Romains dans les sciences et dans l'éloquence, du temps même de Cicéron. »

Si Athènes fut si grande dans les sciences et les arts, elle eut encore l'honneur, la gloire sans seconde, de cultiver avec un soin extrême l'agriculture, l'industrie, et le commerce.

« Si les Athéniens, dit Pauw, ne furent pas les inventeurs de l'*agriculture*, au moins faut-il avouer qu'ils furent les plus grands cultivateurs de la Grèce. »

« Les Athéniens, dit-il ailleurs, étaient les premiers négociants et les premiers manufacturiers de la Grèce. »

Mais on reproche à ces hommes, qui savaient se livrer à la culture des champs, au commerce, à la

navigation, à l'industrie, à la législation, aux sciences, aux arts, à la guerre, leur théâtre; on prétend que ce théâtre les ruinait, les écrasait. Pauw est d'un sentiment contraire, et s'exprime ainsi :

« Quel qu'ait pu être le luxe du théâtre d'Athènes, ce n'en est pas moins une exagération de prétendre que la représentation des tragédies de Sophocle et d'Euripide coûta plus à la république que la guerre du Péloponèse, dont il est impossible de calculer les frais et les pertes, tandis que l'on conçoit facilement que la grande célébrité des poètes et des acteurs d'Athènes y attirait tant d'étrangers de toutes les parties de l'Europe et de l'Asie, que souvent la célébration des bacchanales augmentait la somme de l'argent, loin de la diminuer. »

Et en effet, ce théâtre, contre lequel on a tant déclamé, était l'une des richesses d'Athènes, et non une cause de ruine.

On accuse le théâtre, les fêtes; on traite souvent d'oisif le peuple d'Athènes; et cependant, on doit à ce peuple, qui cultivait le commerce, l'industrie, l'agriculture, sans négliger les hautes sciences et les arts, plus qu'à tous les autres peuples du monde; il faut donc qu'il n'aie pas croupi dans la paresse.

Le peuple d'Athènes savait travailler et s'administrer; il n'était pas toujours obéré, endetté, comme tant de nations qui abandonnaient leur destinée au bon plaisir de quelques hommes qui se prétendent d'une nature privilégiée, et qui font leurs affaires au détriment de celles de leurs administrés, qu'ils appellent sujets, et plus souvent serfs ou esclaves.

« Athènes, dit Pauw, avait assez heureusement échappé à la nécessité de contracter des dettes nationales, jusqu'au moment où elle se vit subjuguée par les trente tyrans que

les Lacédémoniens leur imposèrent comme autant de monstres capables de dévorer la république. Mais, dès que ces tyrans eurent été expulsés, l'embarras où l'on s'était trouvé pour fournir à Lacédémone l'argent qu'elle exigeait contre toute sorte d'équité, se dissipa; les finances furent rétablies. »

Concluons : Athènes eut des poètes, des historiens, des philosophes, des orateurs, des savants, des peintres, des sculpteurs, des architectes, des commerçants, des guerriers, des marins, des travailleurs habiles en tous les métiers. Sparte ne peut rien opposer à tout cela. L'Egypte, la Perse, la Macédoine, toutes les royautés alors connues, sont pâles devant cette brillante république.

Et pourtant les Thucydide, les Xénophon, les Platon, les Aristophane, les Aristote, ces enfants gâtés d'Athènes, n'eurent que de l'ingratitude pour cette généreuse ville!... Ils décrièrent ses lois et ses mœurs; ils eurent pour ses ennemis une partialité révoltante. Leur sympathie, leur dévoûment, étaient pour Sparte, qui ne fit jamais rien pour eux; pour Sparte, qui les eût promptement chassés si, accueillis un instant dans son sein, ils se fussent permis à son égard la millième partie de ce qu'ils se permettaient contre Athènes. Athènes protégea des ingrats, gloire lui en soit rendue...

Athènes et Sparte; démocratie et aristocratie.

Nous touchons au terme d'un travail assez compliqué, et nous allons, avant de le clore définitivement, faire passer sous les yeux de nos lecteurs quelques citations qui pourront les faire penser sur le titre

de cet article, c'est-à-dire, sur Athènes et Sparte, sur la démocratie et l'aristocratie.

« Lacédémone ne fut pas environnée de murailles ; on avait néanmoins l'art de la fermer à l'approche des voyageurs qu'on y traitait ou comme des espions, ou comme des ennemis : Sparte était, au milieu du Péloponèse, aussi peu hospitalière que le furent jamais la Scythie et la Tauride ; tandis qu'à Athènes on comptait souvent jusqu'à dix mille étrangers de toutes les nations, et, pourvu que les lois et la police y fussent respectées, on y était ami de tout le monde. » (Pauw.)

« Les Lacédémoniens ne contribuèrent jamais au progrès d'aucune science, ni au développement d'aucun art. » (Pauw.)

« Nous ignorerions aujourd'hui jusqu'au nom des Spartiates, si les nations avec lesquelles ils étaient en guerre n'avaient écrit leur histoire... Il n'existe pas aujourd'hui dans le monde entier un seul livre écrit à Lacédémone par de véritables Spartiates de race dorique. » (Pauw.)

« Une société uniquement composée de soldats ne pouvait être qu'un fléau terrible pour les États limitrophes : aussi doit-on envisager Lacédémone comme le foyer d'où s'élevaient les incendies et les discordes civiles ; et, à force de rapines et de déprédations, on parvint à y entasser presque tout l'or et l'argent de la Grèce épuisée. » (Pauw.)

« Les Lacédémoniens furent presque les premiers entre les Grecs qui, avides des terres de leurs voisins, portèrent la guerre chez les Messéniens pour tirer de l'argent des prisonniers qu'ils faisaient... Il est encore notoire que, par désir de dominer sur les Grecs, ils eurent la faiblesse de se soumettre aux ordres de gens qu'ils avaient vaincus ; car, après avoir combattu pour la liberté commune de la Grèce et avoir défait les Perses qui voulaient l'envahir, après les avoir forcés de retourner dans leur pays, ils leur livrèrent, par le traité fait avec Antalcidas, les villes mêmes pour lesquelles ils avaient pris les armes, dans la vue de tirer d'eux l'argent dont ils avaient besoin pour soumettre les Grecs... » (Polybe.)

« Dans les oligarchies, c'est la multitude qui fait les

révolutions. Elle prétend à l'égalité et se soulève, parce que les avantages ne sont pas égaux. Dans la démocratie, c'est la classe distinguée qui conspire ; elle se croit supérieure et ne veut point de l'égalité. » (Aristote.)

La multitude veut sa part des avantages qui doivent être communs ; l'oligarchie, se prétendant d'une nature supérieure, la lui refuse, la repousse avec violence ; de là les révolutions. Qui a raison ? Qui a tort ? Qui doit en supporter la responsabilité ?...

« Sous un climat à peu près uniforme, l'indolence est innée ; au contraire, sous un climat variable, c'est l'amour de l'exercice pour l'esprit et pour le corps. La lâcheté s'accroît par l'indolence et l'inaction ; la force virile s'alimente par le travail et la fatigue. C'est à ces circonstances qu'il faut rapporter la bravoure des Européens et aussi à leurs *institutions*, car ils ne sont pas gouvernés par des rois comme les Asiatiques. Ceux qui sont soumis à des rois sont nécessairement très lâches, ainsi que je l'ai déjà dit plus haut, *car leur âme est asservie*, et ils ne s'exposent pas volontiers pour augmenter la puissance d'un autre. Ceux, au contraire, qui sont gouvernés par leurs propres lois, affrontent les dangers pour eux-mêmes et non pour les autres, s'y exposent volontiers et se jettent dans le péril. Eux seuls recueillent l'honneur de leurs victoires. *Ainsi les institutions n'exercent pas une minime influence sur le courage.* » (Hippocrate.)

« Galien, dans ses livres de la *médecine trismégiste*, dit que la *science médicale* des prêtres égyptiens n'était que fausseté et imposture. La *morale* enseignée dans leurs livres n'était que trop évidemment dépravée ; car non-seulement elle tolérait, mais elle honorait les courtisanes. Leur *théologie* était remplie de superstitions, d'absurdités et de sorcelleries. La magnificence de leurs *monuments*, de leurs *pyramides*, pouvait bien n'être que le fruit de la barbarie, qui s'allie souvent avec la grandeur. Aussi la *sculpture* et la *métallurgie* des Egyptiens sont restées imparfaites et grossières, la délicatesse et le fini des arts étant le résultat de la philosophie. C'est pour cela que la GRÈCE, cette nation de philosophes, rayonna seule de

l'éclat de tous les beaux-arts, tels que la *peinture*, la *métallurgie* et la *ciselure*, qui doivent, pour représenter les corps qu'ils imitent, en abstraire la superficie. » (Vico.)

« J'aime à voir les hommes libres faire eux-mêmes les lois sous lesquelles ils vivent, comme ils ont fait leurs habitations. C'est un plaisir pour moi que mon maçon, mon charpentier, mon forgeron, qui m'ont aidé à bâtir mon logement, mon voisin l'agriculteur et mon ami le manufacturier s'élèvent tous au-dessus de leur métier, et connaissent mieux l'intérêt public que le plus insolent chiaoux de Turquie. Aucun laboureur, aucun artisan dans une *démocratie* n'a la vexation et le mépris à redouter... Etre libre, n'avoir que des égaux, est la vraie vie, la vie naturelle de l'homme ; toute autre est un indigne artifice, une mauvaise comédie, où l'un joue le personnage de maître, l'autre l'esclave, celui-là le parasite, et cet autre l'entremetteur. Vous m'avouerez que les hommes ne peuvent être descendus de l'état naturel que par lâcheté et par bêtise. » (Voltaire.)

« Athènes, déjà très puissante, le devint encore plus lorsqu'elle fut délivrée de ses tyrans... Les forces des Athéniens allaient toujours en croissant. On pourrait prouver de mille manières que l'égalité entre les citoyens est le gouvernement le plus avantageux : cet exemple seul le démontre : tant que les Athéniens restèrent sous la puissance de leurs tyrans, ils ne se distinguèrent pas plus à la guerre que leurs voisins ; mais, ayant une fois secoué le joug, ils acquirent sur eux une très grande supériorité. » (Hérodote.)

« Pendant que la Grèce entière était dans l'attente de l'événement, et que les Athéniens en particulier se trouvaient dans la situation la plus critique, plusieurs citoyens des familles les plus nobles et les plus riches, que la guerre avait ruinés, et qui, ayant perdu, avec leur fortune, la gloire et l'autorité dont ils jouissaient, voyant en d'autres mains les honneurs et les dignités, s'assemblèrent secrètement dans une maison de Platée, et conspirèrent de renverser à Athènes le gouvernement populaire ; ou, s'ils ne pouvaient y réussir, de perdre la Grèce entière, et de la livrer aux barbares, etc. » (Plutarque.)

« Dans tous les pays les premiers citoyens sont ennemis

de la démocratie... Si on laisse le parti des grands se fortifier dans les villes, bientôt on verra se détruire la souveraineté du peuple... Vous ne trouverez pas une seule ville où les grands soient bien intentionnés pour le peuple... Jamais les Athéniens n'ont eu à se louer de s'être rangés du parti des nobles; le peuple, au contraire, s'est bientôt vu réduit en servitude : témoin la Béotie, témoin les nobles de Milet qui payèrent les services d'Athènes par une prompte désertion et le massacre du peuple. Que ne leur arriva-t-il pas d'avoir préféré les Spartiates aux Messéniens! Sparte subjugua Messène, puis elle fit la guerre à Athènes. » (Xénophon.)

Lors de l'invasion des Perses, Thèbes « n'était soumise ni à un certain nombre de magistrats, ni régie par la volonté du peuple, les affaires étaient entre les mains de quelques ambitieux. Dans l'espérance de conserver plus sûrement leur pouvoir, si les Perses avaient l'avantage, ils continrent le peuple par la force, et donnèrent entrée aux barbares. » (Thucydide.)

« Enfin Critias fit observer à Lysandre que les Lacédémoniens ne seraient *jamais assurés* de l'empire de la Grèce, si LA DÉMOCRATIE subsistait à Athènes. » (Plutarque.)

« Parmi les causes multipliées qui ont élevé si haut leur vertu (des Athéniens), ne plaçons pas au dernier rang notre constitution politique. L'oligarchie peut bien inspirer la crainte, mais elle ne met pas dans les âmes l'horreur d'une bassesse. » (Démosthène.)

« Après qu'Athènes eut perdu ses vaisseaux dans la défaite de l'Hellespont, et qu'elle eut essuyé la plus cruelle disgrâce, qui de nos anciens ignore que les partisans de la *démocratie* étaient disposés à tout souffrir plutôt que de recevoir la loi, et qu'ils trouvaient indigne qu'une république qui avait commandé aux Grecs fut assujétie à une domination étrangère? Voilà ce qu'ils disaient, au risque d'être exclus des traités, comme ils le furent. Quant aux fauteurs de l'*oligarchie*, ils consentaient lâchement à la destruction de nos murailles, et acceptaient le joug de la servitude. Ne sait-on pas que lorsque le PEUPLE avait l'autorité, nos soldats occupaient les citadelles des autres villes, et que sous la domination des TRENTE les ennemis s'étaient emparés de la nôtre? Ne sait-on pas que les Lacé-

démoniens étaient alors nos maîtres, et qu'après que les exilés, de retour dans leur patrie, eurent combattu pour la liberté, et que Conon eut remporté une victoire navale, ces mêmes Lacédémoniens envoyèrent des députés à Athènes pour nous céder le commandement sur mer. Qui de mes contemporains ne se rappelle que, sous le gouvernement démocratique, la ville était ornée de si beaux édifices sacrés et profanes, qu'à présent même les étrangers qu'elle attire la jugent digne de commander, non-seulement aux Grecs, mais à tous les peuples de la terre; tandis que les tyrans, parmi ces édifices, ont négligé les uns, dépouillé les autres, et vendu pour trois talents la démolition des arsenaux de la marine qui en avaient coûté mille à construire.... Pourrait-on avancer que le gouvernement des Trente fut plus doux que la démocratie? Après s'être emparés de la république en vertu d'un décret, les Trente firent mourir sans les juger *quinze cents* citoyens, et en forcèrent plus de *cinq mille* à se retirer au Pirée. Ceux-ci, après avoir vaincu les tyrans et reconquis leur patrie, se contentèrent du châtiment des plus coupables; et agissant avec les autres dans un esprit de douceur et d'équité, ils associèrent à tous leurs droits ceux par qui ils avaient été bannis.

« Les Lacédémoniens qui, durant notre oligarchie, nous imposaient presque tous les jours des lois, vinrent eux-mêmes, sous l'empire de la démocratie, nous supplier de ne pas les abandonner à la merci des Thébains...En un mot, voici en quoi différaient les partisans des deux constitutions: les uns voulaient commander à leurs concitoyens et obéir aux ennemis; les autres désiraient commander aux ennemis, et n'être que les égaux de leurs concitoyens. » (Isocrate.)

« Ces hommes injustes et méchants (les trente tyrans) s'annonçaient d'abord comme devant purger la ville des plus mauvais citoyens et porter les autres à la vertu; voilà ce qu'ils promettaient et ce qu'ils n'exécutèrent pas.... Que de citoyens leur cruauté tyrannique n'a-t-elle pas obligés de chercher un asile chez l'ennemi! combien n'en ont-ils pas fait mourir injustement et laissés sans sépulture? combien n'en ont-ils pas privés, contre toute règle, des droits et des priviléges communs! combien de filles près d'être mariées n'ont-ils pas frustrées d'un

établissement convenable !.... Ils viendront peut-être vous dire qu'ils sont d'excellents guerriers, qu'étant commandants de vaisseaux ils en ont pris plusieurs aux ennemis, qu'ils ont amené à votre parti des villes qui vous étaient contraires. Mais ont-ils détruit autant d'ennemis que de citoyens? ont-ils pris à l'ennemi autant de vaisseaux qu'ils lui en ont livré? une seule des villes amenées à votre parti valait-elle la vôtre, qu'ils ont réduite en servitude!... Ont-ils donc enlevé aux ennemis autant d'armes qu'ils vous en ont ôté à vous-mêmes? les murs qu'ils ont forcés valent-ils donc ceux de leur patrie qu'ils ont abattus?... » (Lysias.)

« Autrefois les Lacédémoniens protégeaient le peuple et chassaient les tyrans; aujourd'hui, quel contraste ! ils se déclarent les ennemis des républicains et les protecteurs de la tyrannie. On les a vus, au mépris de la paix, renverser la ville de Mantinée, s'emparer de la citadelle de Thèbes; on les voit à présent faire la guerre aux Olynthiens et aux Phliasiens, seconder, dans leurs projets d'ambition, Amyntas, roi de Macédoine, Denys, tyran de Sicile, et le monarque barbare, despote de toute l'Asie.» (Isocrate.)

« Philippe acquit l'amitié et l'estime de Platon, d'Isocrate et d'Aristote; et les liaisons qu'il eut avec ce que la Grèce avait de *personnages illustres* contribuèrent au succès des desseins qu'il exécuta dans la suite. » (Pouqueville.)

C'est dans son *Histoire de la Grèce* que M. de Pouqueville a inséré les quelques lignes que voilà; il ne se doute pas qu'il accuse de haute trahison Platon, Isocrate, Aristote, et les *personnages illustres* dont il parle, mais il ne dit que trop vrai, la Grèce était vendue par une partie de ses philosophes, ses riches et sa noblesse. Quant à Isocrate, il revint de son engoûment pour Philippe, et se le reprocha; il confessa son erreur; il fit preuve de vertus civiques.

Presque toute la Grèce était soumise aux puis-

sances étrangères ; Sparte, grâce à sa situation géographique et à cette réserve intéressée qui l'avait tenu éloignée des dernières guerres de principes, conservait encore son indépendance. Mais les richesses se trouvaient dans un petit nombre de mains, et tout le reste de la nation croupissait dans la misère.

« Les riches acquirent tous les jours sans bornes en dépouillant de leurs successions les véritables héritiers ; et, les richesses étant devenues le partage d'un petit nombre de citoyens, la *pauvreté s'établit dans Sparte*..... Il ne se trouvait pas dans la ville plus de *sept cents* Spartiates naturels, dont *cent* à peine avaient conservé leurs héritages : tout le reste n'était qu'une multitude indigente languissant à Sparte dans l'opprobre. » (Plutarque.)

Le roi Agis voulut rétablir l'ancienne constitution et arracher la société à un péril certain.

« Les jeunes gens entrèrent dans ses vues, mais les plus âgés, vieillis dans la corruption, frémirent au seul nom de Lycurgue. » (Plutarque.)

Le peuple s'était déclaré pour le roi réformateur ; les riches, de leur côté, se donnèrent des chefs, et conspirèrent la mort d'Agis, qui, bientôt, fut arrêté et devint leur prisonnier.

« Déjà le peuple, instruit qu'on avait arrêté Agis, se portait en tumulte, avec des flambeaux, aux portes de la prison ; sa mère et son aïeule y étaient accourues, demandant à grands cris qu'on accordât au moins au roi de Sparte d'être entendu et jugé par ses concitoyens. Ils hâtèrent donc sa mort de peur que la foule, venant à augmenter, ne leur enlevât Agis à la faveur de la nuit. » (Plutarque.)

Agis, sa mère et son aïeule furent étranglés. Ce crime ne profita point à ceux qui l'avait commis ; Sparte tomba de servitude en servitude.

Les citations que nous venons de donner sont

puisées dans des auteurs qui appartiennent pour la plupart à la faction des riches ; et cependant il en résulte que l'aristocratie abaisse tout, que la démocratie relève tout. Athènes, Thèbes, Rhodes ne furent grandes, fortes, puissantes que sous le gouvernement populaire. Sparte fut perdue du moment qu'un petit nombre d'hommes eurent accaparé la fortune publique. Les grandes richesses et les grandes vertus ne marchent point de compagnie, et puis les riches ont trop d'intérêts privés pour s'occuper avec énergie et sincérité de l'intérêt de tous.

La ligue achéenne fut le dernier rempart de la Grèce, rempart trop faible, à la vérité. Elle s'était formée de la réunion de plusieurs villes gouvernées démocratiquement, et combattit sous le commandement d'Aratus, puis sous celui de Philopœmen, les Macédoniens, ensuite les Romains; et quand elle fut vaincue, la Grèce eut à jamais perdu jusqu'à son dernier vestige d'indépendance et de liberté.

La démocratie fut le bon génie de la Grèce, qui lui dut toute sa grandeur ; l'oligarchie fut son démon et amena son abaissement et sa chute.

Athènes, cependant, continua, bien qu'abaissée, à répandre des lumières, même sur les Romains au temps de leur plus grande gloire.

Donnons maintenant un coup d'œil sur la Sicile, puis sur Carthage, ensuite nous traiterons de Rome et nous dirons alors comment chaque Etat de la Grèce fut conquis et absorbé par la grande république.

FIN DU TOME SIXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES.

ALEXANDRE. Sa généalogie, son caractère. 5
Se brouille avec son père. 6
Il est roi. Révoltes contre lui. SIÉGE DE THÈBES. . . . 7
Ses différends avec les *Athéniens*. PHOCION. 9
Son entrevue avec DIOGÈNE. 11
LES ROIS DE PERSE. 12
EXPÉDITION D'ALEXANDRE. 14
Son départ. Ses officiers. Il passe en Asie. . . . . *id.*
Bataille du GRANIQUE. 15
Siége d'HALICARNASSE. 16
Il conquiert la Lydie, la Phrygie, etc. . . . . *id.*
Mort de MEMNON, général de Darius. 17
Harangue d'Alexandre à ses soldats. 18
Bataille d'ISSUS Déroute des Perses. 19
Prise du camp de Darius et de sa famille. 20
Siége de Tyr. 22
Nomination d'un ROI PROLÉTAIRE. 23
Alexandre conquiert l'*Égypte*. 24
Son voyage dans les *deserts de Libye*. . . . . *id.*
Le temple de JUPITER AMMON. 26
Alexandre se croit fils de Dieu et DIEU lui-même. . . *id.*
Il retourne en Égypte et passe en *Syrie*. 27
Darius envoie des parlementaires à Alexandre. . . . *id.*
Ses propositions de paix. 28
Réponse orgueilleuse d'Alexandre. . . . . *id.*
Bataille d'ARBELLE. Darius vaincu. 29
Alexandre prend Suse. Approche de Persépolis. . . . 30
Des estropiés vont au-devant d'Alexandre. . . . . *id.*
Alexandre prend PERSEPOLIS. La brûle. 31
Il adopte les MOEURS des rois perses. Le SÉRAIL. . . . 32
Il pénètre jusqu'aux Indes. LES INDIENS. 33
LES FEMMES SE BRULENT sur les bûchers de leurs maris.. *id.*
Les soldats ne veulent plus avancer. Retraite. . . . 35
Marche BACCHIQUE. . . . . *id.*
Néarque, la flotte, projet d'un grand VOYAGE naval. . . 36

Alexandre s'attache les *Perses* par des faveurs. . . . 37
Il fait la chasse aux Cosséens. 38
Il arrive à Babylone. Fêtes. Hommages. . . . . *id.*
Il meurt à la suite d'une orgie. 39
APPRÉCIATIONS SUR ALEXANDRE. 40
Sa superstition. 42
Luxe de ses généraux 43
Alexandre adopte le luxe des Perses. Femmes. 44
Ivrognerie de ses généraux. . . . . *id.*
Apologie d'Alexandre par Plutarque. 45
Réfutation de Plutarque. 47
Grands projets non-exécutés d'Alexandre. 51
Alexandre n'était plus qu'un roi perse. 52
Si son influense fut utile ou non . . . . . *id.*
Il n'était point un civilisateur. 54
Qualités contraires dans l'homme. . . . . *id.*
Alexandre avait en lui génie et folie. Sa mort. . . . 56
LES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE. Troubles. . . . *id.*
Généraux. Leurs noms. Leurs gouvernements. . . . 57
Les Rhodiens chassent la garnison macédonienne. . . 58
Les Athéniens. Révolution. Décret. Guerre *Lamiaque*. . *id.*
Les Athéniens sont vaincus. Persécutions. 61
Guerres intestines entre les généraux d'Alexandre. . . 63
Décret en faveur de la *liberté* athénienne. 64
Les Athéniens retombent sous la dépendance. . . . 66
Discordes dans l'empire. Polyspherchon, Antigone, Ptolémée, Cassandre, etc., etc. . . . . *id.*
Meurtres. Assassinats. Les généraux se font rois. . . 67
Guerres entre ces rois. Réflexions. 69
Royaumes nouveaux qui se forment. 70
Agis, roi de Sparte, tué par les riches. 71
La ligue achéenne. Rome envahit tout. . . . . *id.*

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Causes de la décadence de la Grèce. 72
SOCRATE. 73
Aristophane accuse Socrate de nier les dieux. . . . 74

Il le diffame, lui et son école. 75
Comment se faisaient les jugements à Athènes. . . . 76
Jugement de Socrate. 281 voix contre, 275 pour. . . . 77
Quels furent ses ennemis et ses accusateurs. 78
CLÉON 79
Sparte était oligarchie, Athènes démocratie. 80
Cléon de *tanneur* devient représentant du peuple. . . 81
PYLOS, SPHACTERIE. Combats qu'on y livre. 82
Cléon nommé général. 83
Il délivre Pylos; prend l'île de SPHACTERIE. 87
Partialité de Thucydide en faveur des Spartiates. . . 88
Cléon reprend TORONÉ, Galepsus. 89
Il succombe à Amphipolis ainsi que Brasidas. . . . 90
Le combat d'Amphipolis selon Diodore. 92
Insultes d'Aristophane contre Euripide. 93
Insulte d'Aristophane contre Cléon 94
Causes de la haine de Thucydide contre Cléon. . . . 95
Penchant de Thucydide pour les Spartiates. 97
THUCYDIDE et ARISTOPHANE, calomniateurs de Cléon. . . 98
PLUTARQUE ne fait que les copier. Ses insultes. . . . 99
ROLLIN suit Thucydide, Aristophane et Plutarque. . . 100
MILLOT, MABLY font de même. 101
L'abbé Barthélemi déclame à son tour. 102
M. le comte de Ségur copie ses devanciers. 103
M. de POUQUEVILLE, *id.* 104
M. Ph. LEBAS insulte aussi à Cléon. 105
Beaucoup d'autres auteurs font de même. 106
Résumé de la vie et des actions de Cléon. 107
Discours de Cléon. 108
Cléon avait des talents, de la bravoure, etc. 113
CHARÈS. Ses nombreux combats. 116
DÉMOSTHÈNE. Sa justification. 118
LE PEUPLE. 123
Préventions contre la *pauvreté* et le *travail*. 124
Insulte d'Aristophane contre le peuple. 125
Id. de Xénophon, de Plutarque, de Platon. . . . 127
Id. de l'abbé Barthélemi, de Ségur, de Pouqueville. 128
LES ATHÉNIENS. Rapide résumé historique. 130

Enseignement que nous en tirons. 137
MILTIADE. Si le peuple fut son ennemi. 138
THÉMISTOCLE. Si le peuple fut injuste à son égard. . 146
LES GÉNÉRAUX DES ARGINUSES. Qui les condamna. 160
PHOCION. Si le peuple le punit injustement. 165
CRIMES REPROCHÉS AUX ATHÉNIENS. 177
La loi d'OSTRACISME. Si elle était utile. 181
CONDAMNATIONS, EXÉCUTIONS A SPARTE. . . . *id.*
Exécution du général CINADON et de ses complices. . . *id.*
Assassinat commis sur deux mille HILOTES 182
LA JUSTICE DES ROIS, ou plutôt leurs cruautés. . . 184
Rois des ASSYRIENS. Rois des HÉBREUX . . . . . *id.*
Rois des PERSES. 185
Rois des THESSALIENS. Rois des MACÉDONIENS. 187
Rois de SYRIE. 192
CRUAUTÉ DES SUPPLICES. 196
Le gouvernement démocratique est le plus doux. . . 198
RÉSUMÉ ET CITATIONS SUR LES ATHÉNIENS. . . 199
Citations de Voltaire, Démosthène, Isocrate, Thucydide, Plutarque, Pauw, Lysias, Montesquieu, Platon, Xénophon, l'abbé Barthélemi. . . . . *id.*
ATHÈNES ET SPARTE; DÉMOCRATIE ET ARISTOCRATIE 206
Citations de Pauw, Polybe, Aristote, Hippocrate, Vico, Voltaire, Hérodote, Plutarque, Xénophon, Thucydide, Demosthène, Isocrate, Lysias, Pouqueville. 209
La Grèce vendue et livrée par l'aristocratie. 214

FIN DE LA TABLE DU TOME SIXIÈME.

AVIS.

Les PEUPLES ANCIENS formeront 12 volumes, à 1 fr. 25 cent. chacun, dont voici l'ordre et la composition :

Conception et plan de l'ouvrage, introduction, Hébreux, Assyriens. . . . . 1 volume.
Éthiopiens, Égyptiens, suite des Hébreux, Grecs, 1
Chinois, Indiens, Perses, Perses et Grecs. . 1
Grecs. 3
Siciliens, Grecs d'Italie, Carthaginois. . . . 1
Romains, Considérations générales. . . . 5

7 volumes ont paru. Le 8e paraîtra le 15 août prochain. Les autres suivront successivement et de mois en mois. On peut souscrire pour un volume, pour plusieurs ou pour tout l'ouvrage. Envoyer 35 centimes en plus par volume pour recevoir *franco* par la poste.

DU MÊME AUTEUR:

Le livre du Compagnonnage, 2 volumes in-32. 2 fr. 50 c.
Histoire d'une scission dans le Compagnonnage, 1 vol. 1
Biographie de l'auteur du livre du Compagnonnage, 1 vol. . . . . 1 »
Discours sur la fixation des heures de travail. » 5
Statistique du salaire des ouvriers et ouvrières. . . . . . »
Dialogue sur maître Adam le menuisier. . » 30

Frais d'affranchissement à la poste : ce volume, 35 centimes: le *Livre du Compagnonnage*, 50 cent.; la *Scission*, 20 cent.; la *Biographie*, 20 cent ; le *Discours*, 3 cent. On expédie par la diligence quand il y a beaucoup de volumes à envoyer, et c'est moins cher.

Paris. — Imprimerie Lacour et Cie, rue Soufflot, 16.

R
9
2